
SALON DE 1888
·L. BASCHET· EDIT^{R} · 125 B^{D} S^{T} GERMAIN · PARIS·

E. MONTROSIER

SALON

DE

1888



L. BASCHET

N° 1.

Édition d'amateur.



SALON DE 1888

TIRAGES DE LUXE

IL A ÉTÉ TIRÉ 675 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

2 exemplaires, nos 1 à 2, texte et gravures sur papier du Japon, 24 suites supplémentaires sur satin, avant la lettre.

6 exemplaires, nos 3 à 8, texte et gravures sur papier du Japon, 24 suites supplémentaires sur parchemin, avant la lettre.

20 exemplaires, nos 9 à 28, texte et gravures sur papier du Japon, 24 suites supplémentaires sur Japon, avant la lettre.

647 exemplaires, nos 29 à 675, texte et gravures sur papier de Hollande.

N° 94

EUGÈNE MONTROSIER

SALON DE 1888

CENT PLANCHES EN PHOTOGRAVURE

ET

QUATRE FRONTISPICES

GRAVÉS A L'EAU-FORTE



LIBRAIRIE D'ART

LUDOVIC BASCHET, ÉDITEUR

125, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 125

PARIS



AVANT-PROPOS

I

CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE


BRAMTOT (A.H.)

Ce que T. Thoré faisait il y a quarante-deux ans, en manière d'*Introduction au Salon de 1846*, quand il écrivait son « Étude sur la Peinture française depuis la fin du dix-huitième siècle », je voudrais le tenter à mon tour et écrire la préface du Salon de 1888. Toutefois je procéderai différemment; et au lieu d'évoquer les noms fameux de Greuze, de David, de Regnault, de Girodet, de Guérin, de Gérard, de Gros, de Prudhon, — j'en passe et des meilleurs! — je prendrai tout simplement non les morts mais les vivants, non des aïeux mais

des descendants de ces aïeux; et mon introduction sera écrite sur ceux-là mêmes qui, le 1er mai prochain, envahiront de la cimaise au faîte vingt salles du Palais de l'Industrie.

Depuis quelques années, Paris est devenu un lieu d'exhibitions permanentes : expositions de Cercles, de Sociétés, de groupes, d'écoles, d'églises, on en a mis partout! Et vraiment, de même qu'un clou chasse l'autre, l'exposition de demain chassera celle d'hier. Voulez-vous un exemple : remémorez-vous ce que la salle Petit a vu défiler depuis deux mois. D'abord les *Trente-Trois,* puis *Guillaumet,* puis les *Mirlitons* qui seront remplacés par les *Aquarellistes,* lesquels céderont la place aux *Pastellistes,* qui, eux, seront oubliés quand les *Internationalistes* entreront en lice. Et le dernier mot n'est pas dit.

Je ne crois pas à l'efficacité de ces expositions et j'avoue, naïvement, que je regrette le temps où les artistes ne montraient leurs œuvres au public qu'une fois l'an. Ils se préparaient à cette grande épreuve avec une sorte de trouble religieux. Ils n'abordaient le jury — oh! ce jury farouche! — qu'en tremblant : certains, il est vrai, demandaient au public de reviser des arrêts souvent injustes et organisaient soit au Palais Bonne-Nouvelle, soit dans quelque salle fantastique, une sorte de tribunal d'appel, mais c'était à titre tout à fait exceptionnel et pour protester contre des verdicts qui révoltaient la conscience des convaincus.

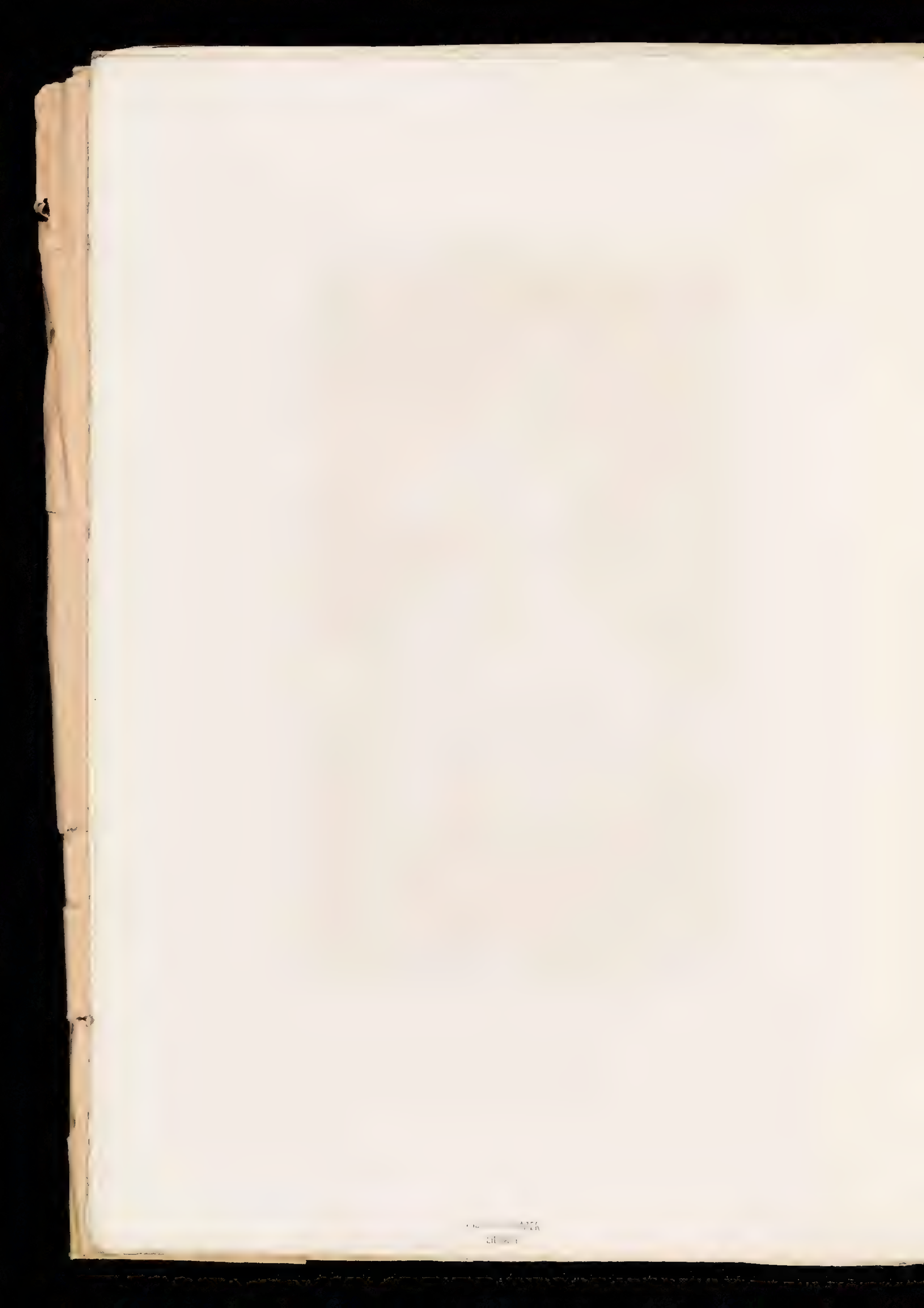
Les générations nouvelles ont changé tout cela. Les mœurs aussi se sont modifiées; et de serviteurs qu'ils étaient, les peintres se sont intronisés maîtres. Faut-il les blâmer, faut-il les louer? Je crois qu'il faut plutôt les louer de s'être affranchis et d'avoir utilisé à leur profit l'évolution particulière qui s'est produite dans l'esprit du public. Avec l'éducation intellectuelle l'Art a pris une large part des préoccupations de la foule, la peinture a été mieux comprise, les vrais talents plus sainement jugés, les novateurs plus chaudement défendus. On a même fait crédit à quelques-uns qui sous le couvert de certaines théories n'étaient que des mystificateurs. De sorte qu'à présent per-



CLAIRIN (G.) *Avant le départ*



BOUGUEREAU, W. — *L'Amour au papillon*





ADAN (E.) *Faneuse*

sonne ne peut être arrêté dans sa route, étouffé au moment de son éclosion. L'opinion publique veille, le journal est en observation et le *vox populi* conspuerait bientôt de ses clameurs redoutables la parole que pourrait essayer de faire entendre un *Conseil des Dix* attardé.

Cette grande liberté accordée à l'artiste a eu une vertu prolifique, et le groupe de peintres qui se liguaient autrefois autour d'un drapeau unique est devenu la légion innombrable. Beaucoup de recrues inexpérimentées s'y confondent, mais bien des chefs s'en détachent; et des pages spirituelles, originales, traversées d'humour ou de passion, d'ironie ou de poésie, de grâce ou de puissance, d'observation ou d'humanité, surgissent tout à coup; et sans mot d'ordre, instinctivement, quelques hommes, une élite, vont à l'œuvre, la saluent, la défendent s'il faut combattre et la sacrent s'il faut triompher.

Au *Cercle de l'Union artistique* pas plus qu'au *Cercle artistique et littéraire* nous n'avons à signaler un de ces morceaux qui s'imposent et qui accaparent l'attention; mais nous avons du moins trouvé des sujets intéressants, des études habilement traitées, des esquisses qui sentent la maîtrise, sortes de germes qui à peine sortis de terre auraient déjà le parfum de la fleur qui doit naître d'eux.

Je voudrais me diriger à travers cette exposition du *Cercle de l'Union artistique* et dégager un enseignement des deux cent trente tableaux qui la forment. Mais comment s'orienter dans cette foule de tempéraments divers où le brio, la verve, le mouvement, le tapage, la recherche, la distinction, l'enthousiasme, l'éloquence se confondent et se mêlent, et au milieu de laquelle le mot d'un Gavroche propagateur de l'esprit français étouffe le cri d'un poète épris d'idéal.

Notez que maintenant il n'y a plus d'écoles parce qu'il y en a trop. Chaque peintre procède de lui-même, ce qui est une façon polie de dire qu'il ne croit pas aux autres. Certains qui ne savent rien s'érigent en arbitres pour n'avoir pas à se plier au joug de l'étude. La paresse et la vanité s'en trouvent bien; et ceux-là que je vise croient porter en eux, parce qu'ils en ont dessiné du doigt dans l'espace les lignes

initiales, le chef-d'œuvre attendu, chef-d'œuvre qui avortera dans les limbes de leur cerveau.

Si on voulait classifier les peintres tels qu'ils se présentent actuellement au public, on trouverait — en nombre imposant — les portraitistes, les paysagistes de terre et de mer, les anecdotiers, les humoristes, les subjectifs, les philosophes, les rêveurs, les symbolistes, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain — les uns ayant une intelligence, les autres un œil, d'autres encore une patte. Allez donc vous débrouiller dans tout cela.

Cependant les convaincus, ceux d'hier, s'imposent quand même. On peut ne pas toujours les admirer, on doit sans cesse les respecter. M. Meissonier envoie deux cartes de visite, des riens, mais il les a cornées, et sa visite compte. M. E. Detaille, avec sa science qui est précise sans être ennuyeuse, et son admirable talent, devient le premier peintre héroïque de l'heure présente. Je n'en veux pour preuve que son tableau *Quatrième hussards, compagnie d'élite, 1806*. M. Bouguereau nous montre l'*Amour au papillon,* et M. Bonnat incise en traits impérissables le caractère de *Falguière;* M. Benjamin Constant, tout imprégné d'orientalisme, a envoyé un *Lever de lune à Tanger,* et une *Fantasia,* au bord des flots bleus qui baignent la côte du Maroc, merveilleux d'impression. M. Cabanel a des portraits qui sentent la race, et M. Carolus Duran des effigies enfiévrées tant elles sont vivantes. M. Cazin nous entraîne dans les pays du rêve avec son *Paysage* et son *Ulysse* troublant. M. Cormon, arrêté à Tunis, nous dit la *Goulette* et un *Carrier* qui appartient — sans calembour — à l'âge de pierre. M. Édouard Sain, dans un très beau portrait de femme, a donné à son modèle un charme réfléchi et une distinction hautaine dont il faut se souvenir. M. Edelfeld est persuasif sans effort, et éloquent sans phrase — surtout humain parce qu'il est vrai. L'*Enlèvement* de M. Delort est bien de son siècle; c'est de l'archaïsme galant. Galante aussi l'héroïne de M. Jacquet, la fillette à l'oiseau; sa robe est une merveille. Mais la fillette? Ah! oui, la fillette — elle est muette! Un jeune, M. Blanche, exagère Whisler, en voulant traduire le *Prin-*



ARCOS. — *Kiffe et kousse kousse*

temps maladif. Par contre, le portrait de M. Louis Legendre est excellent. Je passe devant de jolis portraits de MM. Jalabert, G. Ferier, F. Flameng, J. Lefebvre, Stewart — et je salue. M. Morot a enlevé avec un sentiment épique son épisode de Gravelotte. M. Le Blant raconte un *Départ de conscrits*, et Gervex, facétieux à ses heures, nous fait assister au petit lever d'une femme trop grande. M. Heilbuth chante le *Beau Temps* dans un joli paysage des environs de Paris, avec une rivière qui rafraîchit l'atmosphère et une jolie femme qui embaume la suprême élégance. M. Gérome affirme une fois de plus la volonté hautaine de son art dans le *Marchand de tapis au Caire*, et dans un portrait. M. Roll nous surprend, M. Rochegrosse nous appelle, et M. Doucet nous retient sous le charme de son *Five o'clock tea*, un bijou. M. Français est un des derniers survivants d'une grande époque, celle où on lutta; et M. Moreau-Nélaton — quel contraste! — trouve le moyen d'être intéressant avec l'impériale d'un omnibus, et un portrait bien vigoureusement établi. M. Béraud, c'est la modernité; et M. Ziem, désertant Venise, nous jette dans le tournoiement d'une fantasia tellement brûlée par le soleil — qu'elle en est cuite. M. Clairin dramatise un



DELAUNAY (E.) *Angélique*.

Départ pour les horizons lointains. Enfin M. Adan a une gracieuse *Faneuse,* M. Tenré une agréable étude et M. Outin, le *Facteur*.

A la sculpture, la palme des vainqueurs revient à M. Antonin Carlès, à M. de Saint-Marceaux, à M. Gautherin et à M. de Vasselot, grands pétrisseurs de glaise, grands ciseleurs de marbre et de bronze. Leurs bustes et leurs figurines semblent vibrantes, et c'est une haute pensée qui a fait passer en eux la chaleur de la vie.

II

CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Ici le décor change, mais à de rares exceptions près, les personnages sont les mêmes. Je retrouve M. Bonnat, portraitiste qui semble peindre à chaux et à sable, tant sa facture est impérieuse. M. Henner m'apparaît avec un paysage et un portrait. La *Halte,* de M. F. Flameng, est spirituellement traitée. Un portrait de M. Valadon m'intéresse; en le regardant, il me semble que j'entends le peintre aux prises avec les paradoxes qu'il affectionne et les vérités qu'il proclame, et qui composent le meilleur de sa belle nature d'enthousiaste. La *Mélancolie* de M. Buland est touchante sous les voiles qui la drapent, parmi les fleurs qui l'enveloppent. Le portrait par M. Lobrichon est bien, très bien, et celui de M. J. Lefebvre, un chef-d'œuvre. Eh! oui, j'ai écrit le mot, un chef-d'œuvre! M. Wagrez a peint une inconnue, une de ces figures qui sont belles et qu'on ne voit jamais, une tête hautaine, au front petit, mais bien modelé. Celle-là eût été une Impéria dans la Rome des Césars. Je reconnais M. Moreau-Nélaton chez lui, et j'estime que nul parmi ses aînés n'eût mieux fait. De M. Paul Vallois j'ai noté deux paysages imprégnés de la mélancolie du Nord. Il y a une pensée dans le regard du *Portrait de Mme B.,* qu'a signé M. F. Flameng, déjà nommé. Le portrait, mais tous les peintres s'y adonnent, et beaucoup y réussissent. En voici un de M. Blayn, très beau, un de



OUTIN P. — *Le facteur*



HENNER (J.-J.). *Portrait*

M. Layraud qui s'impose. M. Bouguereau a envoyé *Au bord du ruisseau;* M. Benjamin Constant, un *Saint Jérôme,* avec le lion familier, tous deux devant une mer livide; M. Bramtot, un portrait et une agréable scène, *l'Amour à la tourterelle;* M. Sain, des portraits.

M. Ziem dans ses débauches de palette où les couleurs du prisme sont emprisonnées, dans la *Pêche dans les lagunes* et dans les *Galères appareillant pour l'Orient,* semble un Isabey mélangé de Turner!

L'*Angélique* de M. E. Delaunay est fascinante. Ainsi que la sirène des temps fabuleux, dès qu'on l'a vue, on ne la peut oublier. M. Doucet (*la Pêche aux écrevisses*) est d'un impressionnisme étonnant. Les figures sont un peu sacrifiées au paysage; mais comme ce dernier est bien imprégné d'air et de soleil! Les tons en paraissent crus, aveuglants.

De M. Courtois j'ai noté une piquante *Soubrette,* et de M. Arcos deux tableaux de chevalet d'une exécution qui eût surpris Fortuny lui-même. Les *Cornichons* de M. Thomas sont d'un peintre, et le torse de femme de M. Carolus Duran d'un tempérament hardi et despotique. Les paysagistes, les chauds traducteurs de la nature, ces émus qui se passionnent pour les « beaux motifs », sont en nombre respectable. J'en tire six de la compagnie, et des bons : MM. Yon, Bernier, Montenard, Vayson, Barau, Thiollet. Le *Portrait de M. D...,* par M. Umbrich, c'est la vie saisie au passage, et fixée sur la toile pour longtemps. M. Maignan s'est arrêté à Venise et à Ravenne, prenant des croquis qu'il nous offre en leur saveur subtile.

Encore des paysages de M. Émile Breton, de M. Grandsire. A côté, la *Toilette* de M. Rixens, et des Pasini curieux, sortes de révélation sur un Pasini jusqu'alors inconnu.

Il n'est pas permis d'imiter — sans intention, j'en suis persuadé — Ribot comme le fait M. Deschamps, — un Ribot noir, blanc et rouge! Si M. Toudouze continue, l'ère des miniaturistes est close; *Au Rouet* qu'il a exposé, c'est le fin du fin du fin d'un peintre qui tourne, à son insu, à l'illustrateur, — même quand il peint.

Que d'autres encore je pourrais citer dont les œuvres sont les unes pleines de promesses, les autres pleines de bonnes intentions!

Promesses qui avorteront peut-être; intentions qui ne seront sans doute jamais que des intentions. Combien aussi de ces toiles, entrevues dans une sorte d'intimité, nous reverrons et nous saluerons à l'Exposition des Champs-Élysées, ainsi que de vieilles connaissances! Les unes gagneront au déplacement, pendant que certaines seront écrasées par le voisinage. L'Art, lui, restera immuable; il sera l'Art là-bas, comme il est l'Art ici, comme il l'est partout. Il n'a rien à voir avec les manœuvres des artistes qui sont des hommes; mais il est touché, attendri, quand certains êtres timides, doux, convaincus, torturent leur pensée, font crier leur âme et saigner leur cœur pour jeter sur un morceau de toile un lambeau de vérité ou un rayon d'idéal.



ROCHEGROSSE (G.). — *Paresse.*

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

PORCELAINES, FAIENCES ET CRISTAUX

21, rue Drouot. — PARIS (EN FACE LE FIGARO)

LE GRAND DÉPOT, qui ne redoute aucune concurrence comme prix, malgré la supériorité reconnue de ses produits,

VEND	**DES SERVICES DE TABLE DE 74 PIÈCES,** en faïence imprimée, complets, pour 12 couverts . . .	**DEPUIS 25 fr. »**
	DES SERVICES EN CRISTAL DE 52 PIÈCES, complets, pour 12 couverts	**DEPUIS 20 fr. »**
	DES GARNITURES DE TOILETTE en faïence imprimée, composées de **5 pièces**.	**DEPUIS 3 fr. 75**

Les dessins représentant ces services à bon marché sont adressés **gratis** et **franco** sur demande.

Son magnifique Album illustré de chromolithographies, contenant les **modèles** de services riches en **porcelaine française décorée** et en **faïence artistique**, avec les formes, les nuances, les dimensions et les prix, **est envoyé franco contre un mandat de dix francs, qui sont remboursés à la première commande dépassant 100 francs.**

FÉRAL

PEINTRE-EXPERT

Galerie de Tableaux de maîtres

ANCIENS ET MODERNES

54, Faubourg-Montmartre, Paris

GUSTAVE SANDOZ

Galerie de Valois, 147, 148

PALAIS-ROYAL

BIJOUX ET JOYAUX

Horlogerie de Précision

HARO Frères

PEINTRES-EXPERTS

Restaurateurs de Tableaux du Ministère des travaux publics, de la Ville de Paris, des Édifices nationaux, etc.

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

GALERIE DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Éditeurs d'estampes et publications artistiques de la Ville de Paris

20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14

POUGUES

ÉTABLISSEMENT THERMAL — **SAINT-LÉGER** — ÉTABLISSEMENT THERMAL

SAISON DU 15 MAI AU 15 OCTOBRE

Hydrothérapie scientifique — Balnéothérapie complète. — Eau minérale alcaline, ferrugineuse, reconstituante

ANÉMIE — CHLOROSE

DIABÈTE — GRAVELLE — CONVALESCENCES

120 Chambres et Salons au **SPLENDID-HOTEL** Propriété de la Cie des Eaux

Dans le parc même de l'Établissement thermal

CASINO, CONCERTS 2 FOIS PAR JOUR, SPECTACLES, ETC.

Pour tous les renseignements, s'adresser à la Compagnie des EAUX DE POUGUES, 22, Chaussée-d'Antin, Paris

---

INSTITUTION ROGER-MOMENHEIM

PARIS. — 2, Rue Lhomond (Panthéon). — PARIS

BACCALAURÉATS ET SAINT-CYR

Sur 257 candidats présentés, 204 admissibles, 195 reçus, 34 mentions. Envoi franco du prospectus et des Adresses des Élèves reçus

EXTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

VOLONTARIAT

Parfumerie-Oriza

L. LEGRAND, *PARIS, rue Saint-Honoré, 207.*

ESS.-ORIZA SOLIDIFIÉE

PARFUMS CONCRETS

INVENTION SCIENTIFIQUE BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les **Parfums solides de l'Ess.-Oriza,** *préparés par un procédé nouveau, possèdent un degré de concentration et de suavité jusqu'alors inconnu.*

Ils sont renfermés, sous forme de ***Crayons*** *ou* ***Pastilles,*** *dans des petits flacons ou cassolettes de tous genres qui sont très faciles à porter. Ces* ***Crayons-Parfums*** *ne s'évaporent pas et on peut les remplacer, dans leurs étuis, quand ils sont usés.*

Ils ont l'immense avantage d'imprégner de leur odeur, sans les mouiller ni les détériorer, les objets soumis à leur contact. IL SUFFIT DE FROTTER LÉGÈREMENT POUR PARFUMER INSTANTANÉMENT

LA PEAU — LA BARBE — MOUCHOIRS — DENTELLES — ÉTOFFES — GANTS — FLEURS — ARTIFICIELLES

et tous les Objets de Lingerie, de Papeterie, etc., etc.

DEPOTS DANS TOUTES LES PRINCIPALES PARFUMERIES DU MONDE.

Le Catalogue des Parfums, avec les prix, est envoyé FRANCO sur demande.

VIN MARIANI

A LA COCA DU PÉROU

Le plus efficace des TONIQUES et des stimulants Le RÉPARATEUR par EXCELLENCE des Organes de la Digestion et de la Respiration. Le TENSEUR des cordes vocales

Préférable au Quinquina dont il n'a pas les propriétés échauffantes, il est

LE ROI DES ANTI-ANÉMIQUES

Son goût délicat l'a fait adopter comme **Vin de Dessert** il rend ainsi, sous une forme agréable, la *force et la santé*

Pharmacie **MARIANI,** *13, Bd Haussmann & toutes Pharmacies*

NÉVRALGIES-MIGRAINES

Soulagement immédiat et guérison assurée par les

PILULES au GELSEMIUM

du Docteur **G. FOURNIER**

Prix de l'Étui : 3 francs

EXIGER SUR CHAQUE ÉTUI LA SIGNATURE

DÉTAIL : 5, rue Chauveau Lagarde, 5, PARIS

GROS : 22, Place de la Madeleine, PARIS

18, RUE DES MATHURINS

PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Bd HAUSSMANN

VÉRITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANCK

PURGATIFS & DÉPURATIFS

Leur succès s'affirme depuis près d'un siècle contre les

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

Exiger l'étiquette ci-jointe en 4 couleurs.

1f50 la 1/2 boîte (50 grains). 3f la boîte (105 grains)

Notice dans chaque Boîte.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dentifrices

LAROZE

2, Rue des Lions-Saint-Paul, Paris.

ELIXIR : Le flacon, **3** fr. et **1** fr. **50**

POUDRE : Boîte en opale, **2** fr. Le flacon, **1f 25**

OPIAT : Le pot, **1** fr. **50**

Dépôt à Paris, 26, rue des-Petits-Champs.



Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET·EDITR·125 Bd St GERMAIN·PARIS·

PLEYEL, WOLFF & Cie

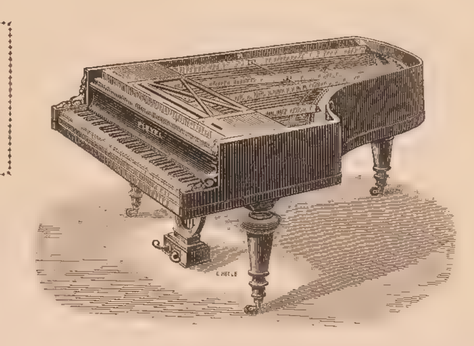
FACTEURS DE PIANOS

CHANTIERS
ATELIERS ET USINE
A VAPEUR
15, Route de la Révolte, 15
SAINT-DENIS

MÉDAILLE D'OR
1827 1834 1839 — 1844

MÉDAILLE D'HONNEUR
1855

PRIZE MEDAL
1862



SUCCURSALE
POUR LA
LOCATION & LA VENTE
52, Rue de la Chaussée-d'Antin, 52
PARIS

HORS DE CONCOURS
1849 1867 — 1873 — 1883 — 1887

MÉDAILLE D'OR
(Rappel)
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE
1878

MAGASINS, SALLE DE CONCERT ET ETABLISSEMENT PRINCIPAL

Rue Rochechouart, 22 & 24, PARIS

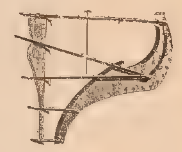
IGNACE PLEYEL, FONDATEUR EN 1807

Camille PLEYEL, décoré à l'Exposition de 1834. — Auguste WOLFF, décoré à l'Exposition de 1862 et associé au jury 1862-1867.

G. LYON, directeur, membre du jury aux expositions du Havre et de Toulouse, 1887
MEMBRE DES JURYS D'ADMISSION ET D'INSTALLATION A L'EXPOSITION DE 1889

Barrage en fer forgé des pianos droits.

Une troisième pédale de tenue et de tonalité vient d'être inventée par la Maison. Elle s'applique facilement à tous nos pianos à queue. Son emploi est des plus simples.



Barrage en fer forgé des pianos à queue.

GERMANDRÉE

POUDRE DE BEAUTE Brev. s.g.d.g.
POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU
D'un parfum inédit, d'une adhérence absolue, la **GERMANDRÉE** est **hygiénique**, agréable et discrète, elle remplace avec d'immenses avantages tous les fards et poudres de riz dont elle n'a pas les inconvénients.
MIGNOT-BOUCHER, 19, Rue Vivienne, PARIS.
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

LA VÉRITABLE
EAU DE BOTOT
est le seul Dentifrice approuvé
PAR
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS
C'est toujours cet excellent Dentifrice que nous recommandons pour les soins de la bouche, avec la
POUDRE de BOTOT au Quinquina
ENTREPOT Gal *Exiger Signature* M. J. Botot
Rue St-Honoré, 229
PARIS
ET LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

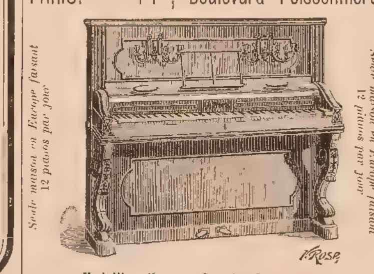
CRÉDIT IMMOBILIER, 35, rue Le Peletier
PRETS HYPOTHÉCAIRES
Fortes Avances sur Titres



DEUIL
Pour avoir de suite un
DEUIL BIEN COMPLET
S'adresser
à la Religieuse
2, RUE TRONCHET, PARIS
Envoi *franco*. - Maison de confiance créée en 1859 (ne pas confondre.)

PIANOS A. BORD
PARIS. — 14bis, Boulevard Poissonnière

Seule maison en Europe faisant 12 pianos par jour



Seule maison en Europe faisant 12 pianos par jour

Médailles d'or aux Grandes Expositions
MEMBRE DU JURY, HORS CONCOURS
Fourn. du Minist. de l'Instr. Publique pour les Écoles

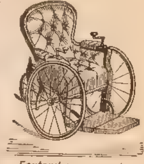
Pianos à cordes droites, depuis 580 | Pianos à corde obliques, depuis 850
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées, depuis **1,100** fr.

TERRES CUITES D'ART, MARBRES ET BRONZES
G. CHINEAU, Éditeur
10, boulevard Poissonnière | Atelier : 29, rue des Plantes
Envoi **franco** du Catalogue illustré en phototypie contre **2** francs, remboursables au premier achat.

Lits, Fauteuils et Voitures Mécaniques
POUR MALADES ET BLESSÉS
DUPONT, 10, rue Hautefeuille, PARIS
Près l'École de Médecine
Envoi franco du Catalogue illustré sur demande



Appareil pour soulever les malades s'adaptant à tous les lits.



Fauteuil avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.

Flacon : 5 fr. Flacon : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Faire usage du
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
étendu de 2 à 4 fois autant d'eau
Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences**, etc., conserve la peau du visage claire et unie.
A l'état pur, il enlève, on le sait, **Masque** et **Taches de Rousseur**.
Il date de 1849
Paris, CANDÈS Bd St-Denis, 26
Et chez les Parfumeurs et Coiffeurs.

GRAVURES, EAUX-FORTES, FAC-SIMILÉS D'AQUARELLES
JULES HAUTECŒUR, *172, rue de Rivoli, au coin de la rue de Rohan*
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES ŒUVRES EXPOSÉES AU SALON



LA PEINTURE

Du Salon qui va s'ouvrir que restera-t-il? Sera-t-il ordinaire, indécis ou superbe? dieu, table ou cuvette? Une page hors de pair le consacrera-t-il Salon d'élection; et l'œuvre géniale que nous attendons depuis tant d'années va-t-elle surgir tout à coup dans son éclatante beauté? Nous le souhaitons sans l'espérer, parce que l'Art, lui aussi, subit la crise commune qui nous paralyse, et souffre de l'abaissement des caractères.

Certes, je ne veux pas m'ériger en Jérémie, ni assombrir nos lecteurs de mes lamentations. Mais vraiment, ne sommes-nous pas tous

malades, tous atteints d'une affection endémique qu'aucun remède — sauf la raison — ne peut guérir. Nous pensons trop aux autres et nous nous négligeons nous-mêmes. Nous nous préoccupons de ce que fait le voisin au lieu de nous efforcer d'être originaux. Nous nous attachons à être des personnalités citées alors que nous devrions seulement tendre à être des caractères estimés. Et le mot d'Anacharsis Cloots : « France, guéris des individus! » est éternel. Marcher confondus dans la masse, dans le troupeau bêlant des moutons de Panurge, tel est le sort des individualités dont on parle, qui voient leurs noms imprimés dans les journaux, qui excitent une sensation dès qu'ils se présentent dans une réunion. Et c'est comme cela que l'imagination s'appauvrit, que la main perd de sa fermeté et la conscience de sa dignité.

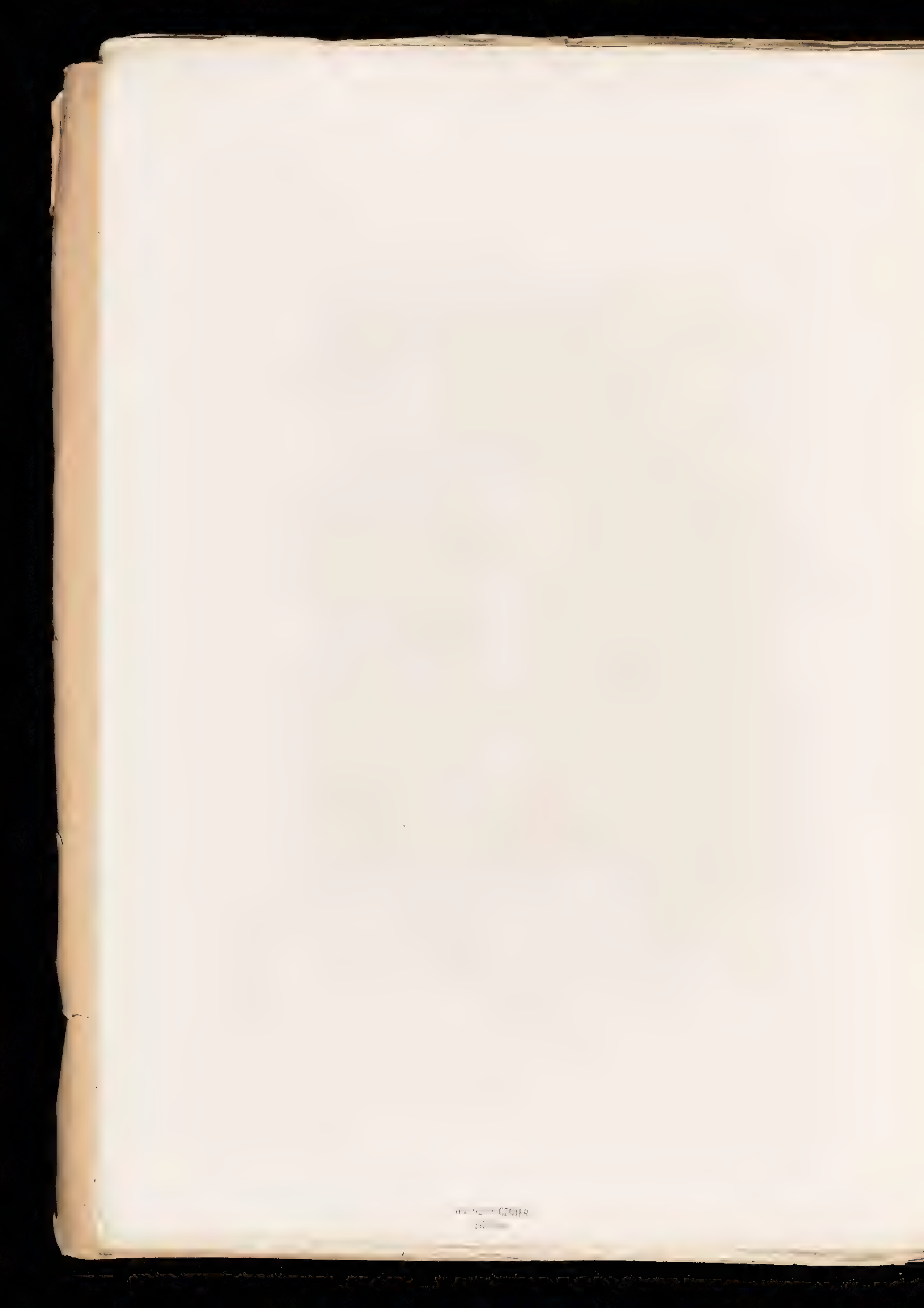
Voyons, artistes, vous qui fûtes après la défaite les agents les plus actifs de notre relèvement moral; vous qui, à côté du drapeau mutilé de la Patrie, avez dressé le drapeau de l'idéal et opposé à la science la pensée radieuse, n'allez-vous pas essayer un viril effort et démontrer à coup d'œuvres — peut-être par quelques traits de génie — que la France sommeille mais ne meurt pas.

Ah! ce chef-d'œuvre! avec quelle joie nous l'accueillerions; ah! cette toile qui doit tout résumer, ce marbre qui doit tout exprimer, de quelles acclamations attendries nous les saluerions! Nous n'aurions pas assez de lauriers pour les en couvrir; eh bien! c'est sous des jonchées de fleurs que nous les parfumerions!

Le Salon, me dit-on, est pavé de bons tableaux. A cela je réponds : « L'Enfer est pavé de bonnes intentions. » Ce n'est pas suffisant pour sortir de l'Enfer, et pour entrer, en *catimini,* ne fût-ce qu'en Purgatoire. Foin des intentions, des promesses; on ne réalise pas les premières, on n'exécute pas les secondes. Ce qu'il nous faut, ce sont des œuvres; de ces œuvres qui laissent une émotion et présagent une espérance, qui montrent sous la main du praticien — tel un oiseau emprisonné dans un filet tissé d'azur — l'âme de l'artiste, qui accusent une angoisse tout en procurant un plaisir.



BONNAT. — *Portrait de S. E. le Cardinal Lavigerie*





LAMY (P. FRANC) *Paquerette*



SAINTPIERRE (G.) — *Aux écoutes*

Bureau de environs de Tlemcen

Le peintre oublie trop volontiers qu'il n'est pas un photographe; et il a le tort de se figurer que la nature ne peut pas être interprétée. La Nature selon le terme générique, c'est-à-dire la terre et tout ce qu'elle comporte, et l'Homme et tout ce qui le particularise, sont des buts. On peut y atteindre en arrangeant la nature, en la simplifiant, en l'ennoblissant, ainsi qu'on peut présenter un homme ou une femme sous le jour qui leur est le plus favorable. L'interprétation, c'est le point d'arrivée ; et la copie, le point de départ de toute production intellectuelle. Peindre une figure qui marche dans la rue, c'est la copie ; donner à cette figure le ton, la démarche, l'expression et le rayon d'humanité qui la classent, c'est écrire un caractère; et écrire un caractère, c'est expliquer un individu.

Toutes ces pensées me venaient l'autre jour, alors qu'en plein Louvre, dans ce musée qui est comme un temple élevé par le génie de dix générations à ces déesses immortelles, la Beauté et la Vérité, j'admirais, confondu par la majesté qui m'environnait, qui exultait de toutes parts, jaillissant des toiles, se répandant le long des parois, se volatilisant dans l'air que je respirais, ces merveilles où des hommes qui ont vécu il y a de longs siècles et qui furent des Primitifs, où d'autres qui vinrent durant la période de la Renaissance, où d'autres encore plus rapprochés de nous, ont creusé pour toujours, en traits de feu, la ligne milliaire qui sépare les œuvres d'inspiration des œuvres de convention.

Je les revoyais un à un, ces aïeux sublimes, ces précurseurs, ces maîtres indiscutables qui ont mis, les uns, toute l'inconscience et toute la naïveté de leur âme dans des pages d'une émotionnante tendresse ; les autres, toute la belle fougue de leur tempérament dans des conceptions glorieuses ; certains s'évertuant à exprimer en des profils d'une délicatesse si pure, si éthérée, la foi, la mélancolie, le sacrifice, la passion extatique enserrées en des contours que l'inspiration anime et rehausse ; quelques-uns incisant un caractère avec une facture si volontaire, si écrite, que toute une vie se dévoile dans les traits d'une physionomie ; puis, les éclatants, les fougueux, les coloristes,

les créateurs agençant des tragédies sacrées ou profanes d'où l'Humanité s'échappe en longs flots; puis, les peintres de la nature tirant d'un *Buisson* ou d'un *Moulin* des émotions que les ans n'ont pu amoindrir; puis, ceux qui sacrifient aux Grâces et qui déposent leurs offrandes sur des autels de roses; puis, les fantaisistes épris de poésie, amoureux de rêves, inventant des paysages où une mythologie enrubannée s'ébat à loisir; puis, les antiques, des tristes! s'inspirant à une source quelque peu troublée; puis, les épiques dressant aux armées de la République et de l'Empire un monument sans égal; puis, toujours, partout où qu'on aille dans ce Louvre, des œuvres, des œuvres, encore des œuvres!

Et le mot superbe d'Ingres rencontré, en 1848, armé d'un sabre de garde national, et répondant à celui qui l'interrogeait et sur son accoutrement et sur sa course affolée : « Je vole à la défense de nos rois! » m'est revenu à la mémoire; et je le cite, parce que je le trouve juste.

Croyez bien que si je suis entré au Louvre pour y refaire les pieuses stations d'un croyant, ce n'est pas pour établir des comparaisons écrasantes entre les pères qui sont là-bas et les fils que nous allons retrouver au palais des Champs-Élysées. J'ai fait un peu ce que font les hommes de bon sens au moment où ils vont entreprendre un travail difficile ou un voyage périlleux : je suis allé prendre l'avis des anciens avant de me mettre en route. Et cet avis, éloquent dans le silence auguste qui l'enveloppe, je l'ai découvert dans les traces lumineuses qui traversent notre Musée, dans ces toiles conçues sans autre idée que celle de produire quelque chose qui répondit à l'état d'esprit dans lequel se trouvaient ceux qui les ont exécutées. Là, j'ai aussi appris la mansuétude et la bienveillance qu'il faut témoigner aux vivants, car, de toutes ces productions saluées avec ostentation, combien furent méconnues à leur apparition! et de quelles douleurs ne furent pas écrasés les artistes que nous déifions aujourd'hui!

L'art qui embrasse tout échappe à tout. La pensée humaine, c'est la langue de feu qui descend sur la tête des élus, ou c'est celle que le fer

rouge imprime sur l'épaule des incompris. Tel savant, tel philosophe dont les cendres ont été dispersées au vent, voit à la distance des siècles les pierres de son bûcher employées à édifier le socle de sa statue!

Il ne faut donc pas juger trop sévèrement les artistes qui sollicitent notre avis; d'autant plus que, même dans une toile médiocre, il y a encore une volonté et une somme d'efforts dont il faut tenir compte. Et pour ma part, j'estime que le silence vaut mieux dans certain cas qu'une critique qui peut paraître une cruauté. Il est vrai de dire que quand depuis vingt-cinq ans on poursuit le même labeur, on a pénétré dans bien des consciences, découvert bien des misères, été le confident de bien des désespoirs et qu'on prend volontiers souci de ceux qu'une mauvaise destinée a jetés dans la mêlée et qui n'étaient pas nés pour combattre. Le critique est un peu semblable au prêtre que la confession a rendu pitoyable pour les faiblesses de l'homme; les luttes qu'il a entrevues avec la misère, et hélas! souvent la faim en guise de couronnement, le font, lui aussi, pitoyable pour l'artiste tombant chaque jour du sommet de l'idéal où il plane sur le terrain battu de la réalité où il agonise.



[illegible]

Je ne sais ce que sera le Salon qui s'ouvre, mais je connais quelques-unes des œuvres qui y figurent. Ces dernières me serviront d'entrée en matière. Elles sont signées de noms estimés, quelques-uns glorieux; elles expriment des poétiques particulières, marquent des tempé-

raments, dévoilent des tendances ou des besoins d'âmes toutes inquiètes, toutes ambitionnant de monter dans l'infini du rêve et de la pensée. Chez la plupart des peintres dont j'ai regardé les toiles dans la lueur discrète de l'intimité, j'ai trouvé le même trouble provoqué par le même inconnu, la même indécision causée par la même timidité. Devant l'enfant sorti de leur cerveau, je les ai vus hésitants, et répétant le mot du philosophe : « Je sais que je ne sais rien. » Ils n'avaient plus ni la notion des formes, ni le sens des couleurs; et l'émotion qui me prenait aux moelles, ou la sensation qui agissait sur mes nerfs, les laissaient dans leur perplexité.

Quand l'œuvre est achevée, quand la signature est mise au coin de la toile; quand face à face avec sa création le créateur la contemple, il ne sait plus s'il doit se déclarer satisfait ou s'il doit se désespérer, s'il est un peintre ou s'il n'est qu'un manœuvre; et j'en ai vu souvent, à cette heure fatale où la voiture attend pour le palais de l'Industrie, se demander s'ils devaient laisser partir cette moitié d'eux-même, ou s'il ne valait pas mieux la faire rentrer dans le néant de l'atelier.

Il y a une telle disproportion entre l'impression ressentie chez soi et celle que procure le Salon, que les artistes même les plus forts redoutent l'épreuve de la mêlée. Certains voisinages tuent, soit qu'ils écrasent, soit qu'ils fassent le vide. Un sujet d'intimité et de grâce peut se trouver emprisonné entre deux sujets tapageurs — comme le Christ entre les deux larrons! — et l'auteur qui rêvait pour le moins le Capitole va aux gémonies. Une scène de chevalet amoureusement caressée devient terne et sans esprit; un chaudron au cuivre rutilant annihilera un profil de vierge aux traits émaciés comme ceux des vierges de Van Eyck. Et, au contraire, l'œuvre à qui le jour de l'atelier ne réussissait pas éclate au milieu de la foule et obtient un succès tapageur.

Je ne vais donc pas pour les raisons qui précèdent critiquer les toiles de MM. Henner, Jules Lefebvre, Maignan, Benjamin Constant, Humbert ou Bonnat, qui ouvriront mon Salon. J'entends raconter ce qu'elles sont et ce qu'elles m'ont dit; les sujets qu'elles traitent et les



WAGREZ (J.) *Un baptême à Saint Marc*



Mme J Delance Feurgard — *La Crèche*



ADAN (L. E.) *Novembre*

émotions qu'elles renferment; les idées, allégories ou symboles qu'elles chantent; les vérités ou les fictions qu'elles exaltent. L'avenir décidera si j'ai bien regardé et si j'ai bien traduit; et les œuvres que j'aurai étudiées m'absoudront si la célébrité, à défaut de la gloire, les sacre.

M. Henner expose cette année un sujet qui a tenté les peintres de toutes les écoles, mais qu'un artiste a toujours le droit de reprendre et de revivifier, l'art n'étant qu'un éternel recommencement avec des formules rajeunies. Le balbutiement d'hier sera le verbe de demain; ce qui a été l'ébauche dans le passé deviendra l'œuvre pour l'avenir; et ainsi de génération en génération et de siècle en siècle l'Art poursuit sa course. Saint Sébastien a donc servi de thème à des êtres issus de France, des Flandres, d'Italie, d'Espagne et y coulant chacun, suivant le terroir où il avait grandi, l'état religieux dans lequel il vivait, son caractère propre; le faisant ou mystique ou rutilant; lui imprimant ou le côté rudimentaire et archaïque des Flamands, ou le côté enveloppé des Italiens, ou le côté farouche des Espagnols. M. Henner n'a pris ni à l'un ni à l'autre. Voici ce qu'il a imaginé. Dioclétien a fait attacher saint Sébastien à un arbre, et des archers thraces ont criblé son corps de flèches, puis sont partis, le croyant mort. Une sainte femme, Irène, accompagnée d'une autre chrétienne, se rend la nuit au lieu du supplice; Irène détache les liens, fait asseoir le saint qui n'est pas mort, et lui retire une à une les flèches dont l'aiguillon déchire ses chairs. En même temps, l'autre femme fait le guet. Le paysage qui sert de cadre à cette scène sanglante est enveloppé des ombres du soir. On devine cependant les formes des arbres indiquées par des masses opaques et un sentier frayé à travers des roches. Tout ce que la tendresse, la douceur, la bonté et la pitié peuvent exprimer, M. Henner en a paré Irène qui semble ce qu'elle est dans la *Légende dorée,* la personnification de la Charité. L'anxiété est peinte sur la figure à peine entrevue de l'autre femme, écoutant si les bourreaux ne vont pas revenir et si le supplice ne va pas recommencer. M. Henner, supposant que Irène et sa compagne sont venues de nuit afin d'échapper aux archers, les a vêtues de noir, opposant cette couleur qui s'harmonise

avec le lieu où se passe la scène, à la couleur nacrée qu'offre le corps du saint et à celle des linges d'un ton éclatant sur lesquels il est assis. Comme anatomie, le corps de Sébastien est admirablement construit, d'un dessin élégant, d'un modelé parfait, d'une exécution digne des plus belles pages du peintre. Tout du reste concourt à l'impression poignante : le groupe et le cadre, les figures et le paysage, empreints d'une grandeur à la fois mystérieuse et religieuse.

M. Jules Lefebvre aime volontiers à concréter dans une figure tout un ordre d'idées. Il estime qu'une créature pensante peut résumer un thème et procurer à ceux qui la regardent une poignante émotion. Il recherche l'intérêt, soit dans les régions où plane l'idéal, soit dans les sentiers où pleure l'humanité. Parfois il est poète et quelque chose de délicat et de tendre se dégage de son art, et sous la main du peintre palpite le cœur de l'homme. Une pensée passe dans son cerveau, une sensation s'y fixe; c'est la toile qui devient la confidente de l'une et qui sert à réaliser l'autre.

J'ai vu, pour la première fois et peut-être le premier, l'envoi de M. Jules Lefebvre : *l'Orpheline*. C'était le matin même du dernier jour fixé pour le dépôt des toiles au palais de l'Industrie. L'artiste recevait ses élèves venant, à la minute suprême, demander au maître les conseils de la dernière heure, et passant, après l'avoir écouté, du doute à l'espoir et de l'espoir au découragement. Un mot de leur professeur réconfortait ou déroutait tous ces jeunes gens, aux prises avec la chimère. M'isolant d'eux, je montais à l'atelier, et, tout seul, je regardais l'œuvre dressée sur le chevalet, et je m'en imprégnais dans le silence et dans le recueillement. Page éloquente en sa simplicité, écrite avec le cerveau et avec l'âme, vivant par le sentiment qui y règne et qui s'en dégage. Avec une situation des plus simples, avec une douleur des plus ordinaires, le peintre m'a causé une sensation poignante. On sent que quelque chose de vécu y palpite, qu'un chagrin inconscient y mûrit.

C'est dans une pauvre chapelle que se déroule le drame de misère et de larmes. D'abord, sur un banc de bois à la tête duquel brûle un

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET·EDIT^R·125 B^D S^T GERMAIN·PARIS·

cierge, une femme agenouillée, vue de profil ; une veuve, à en juger par ses vêtements de deuil. Elle tient son livre de prières et de ses lèvres montent vers celui qui demeure dans l'infini des murmures, des incantations, des appels et des sanglots. La figure de cette femme sacrée par le chagrin est superbe; les affres de son cœur s'y sont



ROBAUDI (A.) _ *Bettina*.

gravées en marques ineffaçables, car toutes les douleurs y ont passé, toutes les larmes y ont coulé. Pourtant une grande volonté se lit sur les traits pâlis, et aussi une grande résignation. L'œil est anxieux. Il semble regarder vers les régions d'où l'espérance devrait descendre. Un bonnet noir liséré de blanc enveloppe la tête de la veuve. Sur son corps une grande cape de crêpe avec le capuchon rabattu se drape en longs plis. A l'extrémité du banc, tout proche de la muraille, se voit

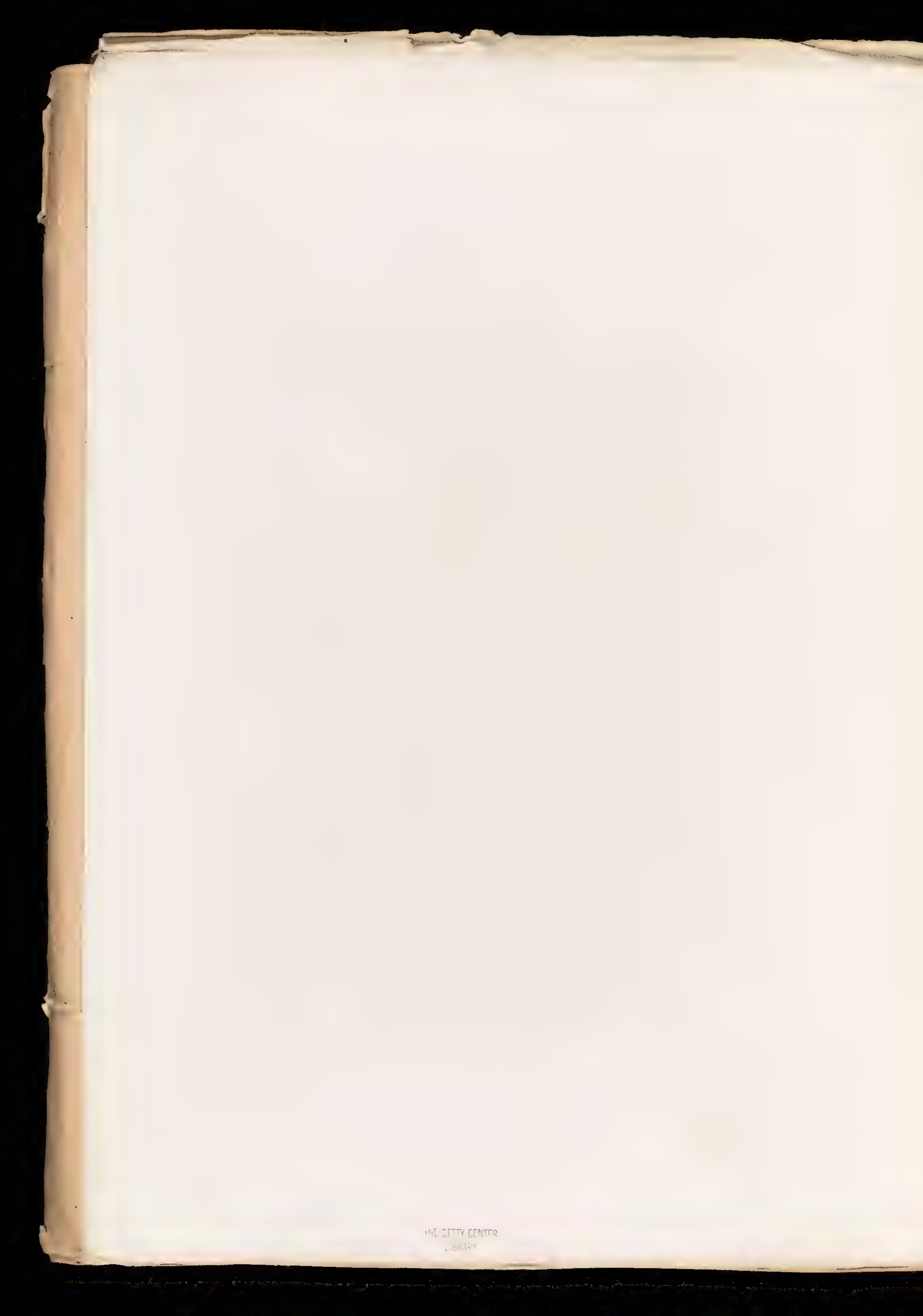
une fillette maladive, enfouie dans une couverture, et dont la physionomie à l'expression languissante, fiévreuse, à l'œil doux et profond, forme une opposition saisissante avec celle de la femme abîmée dans sa dévotion.

Tout est parfait dans cette toile véritablement sortie des entrailles d'un artiste et dénotant la hautaine facture d'un maître. Tout s'y combine et tout s'y harmonise, depuis l'ivoire des chairs jusqu'au mur blanchi à la chaux de la chapelle, depuis le vert éclatant du buis jeté sur le banc jusqu'au vert plus foncé de la frise courant sur les parois, depuis le ton de chêne des stalles jusqu'au noir des vêtements; et, comme note intermédiaire, le cierge de cire jaunie se consumant lentement et laissant monter dans l'espace, avec une vague odeur d'encens, la spirale de fumée diaphane qui doucement s'en échappe.

Chez M. Humbert l'art confine à la philosophie et effleure même l'insoluble question sociale. Certes, j'estime que ce domaine si mouvant pour ceux qui l'étudient en s'appuyant sur l'histoire des Sociétés, devrait être interdit aux peintres, mais je ne puis m'empêcher d'accorder de l'attention au mobile généreux qui les guide quand ils s'aventurent dans d'aussi terribles problèmes. Toutefois, il faut dire que précisément parce qu'ils sont généreux, ils sont partiaux sans s'en douter, et dangereux sans le vouloir. Ils prennent dans la vie un fait, et ils font découler de ce fait des conséquences que la réalité n'aurait pas de peine à rétorquer. Ils résument dans une famille toute une caste, et là ils se trompent. Qu'a voulu démontrer M. Humbert dans le triptyque *la Maternité?* D'abord je lui objecterai que sa mère, c'est la paysanne, mais que ce n'est pas toute la mère; que loin des sillons, dans les faubourgs de nos grandes villes, ou bien sur les grèves que lèchent les flots de l'Océan, la Maternité est non moins frappée et non moins sublime; qu'elle règne et souffre partout; qu'elle n'est pas une exception de la nature, mais qu'elle est une règle de l'Humanité.

La Maternité a des joies, et le peintre nous le montre dans le panneau central de sa composition où une femme tient serrés dans ses bras un fils et une fille, pleins de force et de santé, et beaux, oh!







HAQUETTE (G.) *La levée des filets ; pêche aux harengs.*



JIMENEZ L. — *La jeune mère*

beaux comme sont les enfants pour celle qui les a engendrés. Oui, là, elle est la Mère! personnification de tous les sacrifices et de toutes les angoisses. Elle se meut bien en ce paysage normand, simple et profond, pénétré d'un charme mélancolique et tendre, avec un rayon de gaieté et un rayon de soleil se jouant à travers les pommiers en fleur et les herbages humides. La scène est agreste et à la fois auguste.

Dans les panneaux complémentaires, les enfants ont grandi et les soucis ont pris la place des rires éphémères. A gauche, dans une plaine aride, coupée de sillons inféconds, une fillette creuse le sol et en arrache des pommes de terre. Toute sa personne chante le dur travail des champs, dit en termes cruels la misère impitoyable de la glèbe. Le peintre a imaginé un paysage sordide au milieu duquel sa figure se détache. A gauche une meule, au loin des collines bleuâtres derrière lesquelles le soleil descend lentement dans un ciel livide.

Enfin, le troisième panneau, celui de droite, sert de cadre à un épisode de la guerre. Le fils, enfanté dans les larmes, grandi dans la gêne, a été pris par la conscription. Un matin, il est parti pour l'inconnu. Il a franchi des lieues, traversé des pays ignorés, fait le coup de feu, reçu des blessures; puis il est mort au pied d'une vigne, la tête fracassée d'une balle; mort seul, dans un sentier, ayant eu à peine le temps de comprendre le sacrifice qu'il faisait à la Patrie.

Et ce martyr oublié est venu tomber près du champ natal, car je retrouve dans le lieu où il repose du repos éternel les mêmes collines bleues, avec des arbres grêles et le croissant de la lune scintillant dans la pureté d'un ciel de mai.

Je ne veux pas ici entamer une discussion à propos des visées de M. Humbert. Je les ai indiquées en laissant pressentir qu'il a, pour donner plus de profondeur à sa thèse, généralisé des particularités et assombri à plaisir son plaidoyer. Je n'en veux détacher que ceci: c'est qu'il considère l'art de haut, qu'il croit que ce dernier peut être un véhicule pour les théories humanitaires, alors que nous pensons différemment, et que nous estimons que la peinture doit refléter la nature et la vérité telles que notre intelligence les envisage, mais non pas ten-

ter de rendre tangible cette abstraction qui s'appelle la justice sociale.

M. Humbert est un avocat éloquent, et si difficile que fût la cause pour laquelle il a plaidé, il y a mis tant de chaleur et d'emportement, développé un si persuasif talent qu'on peut dire qu'il a ébranlé les juges s'il ne les a pas du coup convaincus.

Ce début de Salon est un peu bien sévère, et les sujets que je prends les uns après les autres manquent assurément de gaieté. Que voulez-vous? les temps que nous traversons sont graves et demain nous promet bien des surprises. Chacun se recueille, s'interroge, cherche un idéal où entretenir sa foi. Nos pensers sont amers et nos espoirs sont vains; et malgré les dix-huit années qui nous séparent de l'année terrible, nous vivons toujours dans l'aléa et dans l'incertitude; et devant un avenir insondable toutes les angoisses d'un passé inoublié renaissent de la cendre de nos illusions consumées.

Aussi nos artistes essaient-ils, en jetant leurs rêves sur la toile, rêves avivés sans cesse ainsi que des blessures que rien ne peut cicatriser, de réchauffer dans les âmes les croyances mortes. Ils veulent, en agissant sur nos nerfs, trouver un écho dans nos cœurs, et il semble qu'au-dessus de certaines conceptions s'élance un *sursum corda* héroïque.

N'est-ce pas à cette préoccupation qu'a cédé M. Maignan faisant éclore de son cerveau les *Voix du tocsin*, page de dimension colossale qui remuera et secouera bien des fibres endolories. Il y a là, avant tout, une manifestation de rêveur, largement conçue et enflammée d'un souffle généreux; il y a aussi une manifestation de peintre, donnant un grand effort et faisant montre de qualités de premier ordre. Peut-être critiquera-t-on le développement du tableau et son ambition michelangesque? peut-être dira-t-on que sur un espace plus mesuré M. Maignan aurait pu trouver le même intérêt et développer la même superbe envolée d'esprit? Quoi qu'il en soit, je prends le tableau tel que le peintre nous le donne. Je l'envisage, je l'étudie, je m'en pénètre, j'y sens un souffle qui m'enlève et une émotion qui me prend aux moelles.

Je trouve l'ensemble très beau, très grand, très épique ; et je le dis avec joie. J'aime l'arrangement volontairement conventionnel du sujet. Elle est hautaine cette tour s'élevant dans la nue et supportant à son sommet, fixé dans ses joints, le mouton auquel est rivé la cloche légendaire, le tocsin qui ne sonne que pour les grandes fêtes ou pour les suprêmes cataclysmes, incendie ou guerre. Il semble que dans ses flancs de bronze demeure l'âme de la cité, se résument toutes



HARPIGNIES (H.) — *Un torrent dans le Var*

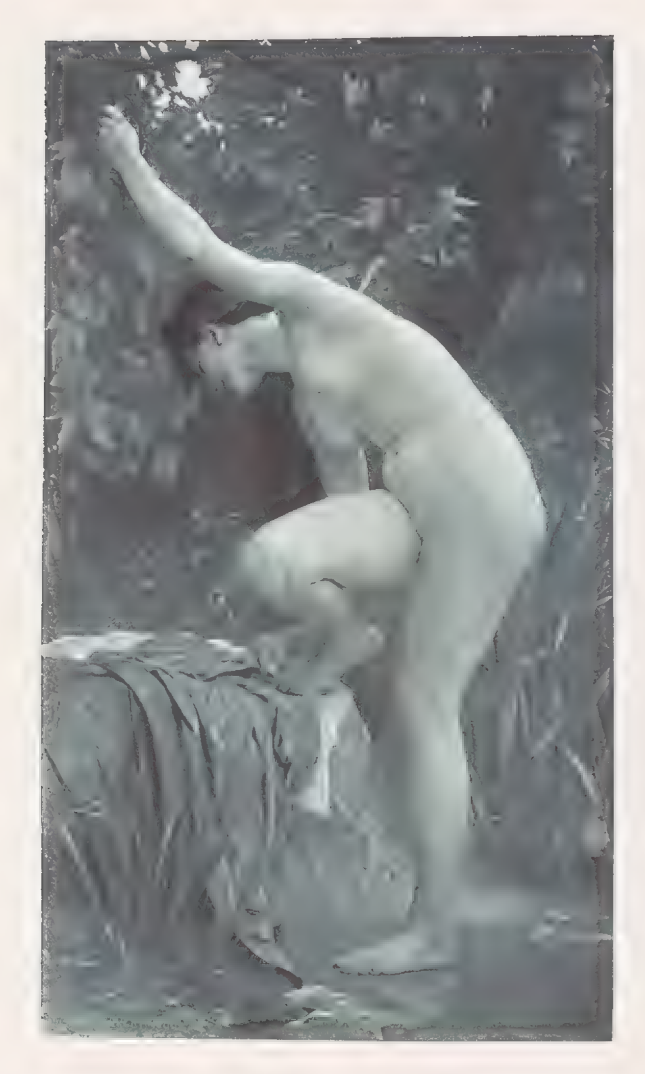
les émotions de ses habitants ; qu'elle retient en elle les joies, les espérances, les triomphes aussi bien que les écrasements, que les défaites.

Le peintre nous fait entendre le glas funèbre, car l'invasion s'est abattue sur le pays, roulant à sa suite des régiments aussi nombreux que les flots de la mer et comme eux semant le désastre et la mort. Voyez à gauche, cette ville qu'un ennemi invisible détruit méthodiquement, qu'il rase de ses boulets et incendie de ses obus, c'est Strasbourg ; et là-bas, cette flèche enflammée découpant sur le rouge de l'incendie sa fine dentelure, c'est la cathédrale que des barbares veulent anéantir.

Plus près de nous, presque au bas du tableau, une ville démantelée, aux remparts écroulés, évoque le stoïcisme antique de ses défenseurs; cependant qu'un drapeau tricolore enveloppé d'un crêpe gît déchiré, mais non rendu. Et entre ce rempart où est tombé notre palladium et cette ville qui brûle à l'horizon, des bruits étranges, multiples, désordonnés et fous sortent de partout et se répandent dans la nuit et dans l'espace; et du tocsin agité par des mains invisibles et jetant dans l'air, renvoyant à tous les échos du ciel un suprême appel, s'échappent tous les cris, toutes les clameurs, tous les sanglots, toutes les épouvantes : râles des enfants, supplications des femmes, imprécations des soldats désarmés, personnifiés par des figures nues, aux masques convulsés, aux membres tordus, tirant sur les cordes et jetant vers le ciel, tellement obscurci par la fumée de la poudre que les appels n'arrivent pas jusqu'à lui, des gestes trop courts et des mots trop faibles.

Il y a dans ce tableau une fougue, un élan, une inspiration superbes; un groupement de figures diverses, vertigineuses, d'un beau dessin, d'une anatomie savante et d'une expression où tous les émois, tous les désespoirs et toutes les terreurs se lisent. On distingue vraiment dans cette page, qui classera M. Maignan au premier rang, des qualités de maître résumées dans la composition d'une si fière allure, dans les figures d'un si beau mouvement, dans la coloration d'une si attachante harmonie. Il y a aussi, et c'est ce qui prendra la foule de même que les artistes, dans les *Voix du tocsin* une grande émotion mêlée à une très hautaine facture; la main ayant été l'heureuse traductrice du poème tragique enfanté par un enthousiaste.

La Sorbonne reconstruite, agrandie, modernisée, dira aux générations futures un art nouveau; mais, en revanche, sur ses murs revêtus de fresques nos peintres auront essayé de faire revivre le passé, de montrer les sources où la science s'est abreuvée en des symboles et en des allégories d'un beau caractère. On sait déjà ce que Puvis de Chavannes a rêvé et écrit pour le grand amphithéâtre. On a vu les compositions de M. François Flameng et, cette année même, il les complète.



BOUGUEREAU, W. — *Baigneuse*



DESCHAMPS (L.) — *Au Clou*



CLAUS E. — *Sarcleuses de lin, Flandre*

M. Benjamin-Constant, M. Chartran et M. Duez les suivent sans les imiter.

Voyons ce que M. Benjamin-Constant a conçu pour la salle du Conseil académique. Cette salle de forme circulaire comprendra cinq travées séparées par les encadrements qui les cernent. Sur les cinq, le peintre en a exécuté trois que nous allons décrire successivement, et dont nous noterons les traits principaux au fur et à mesure qu'elles passeront sous nos yeux.

Disons tout de suite que pour l'ensemble des sujets M. Benjamin-Constant a imaginé un vaste portique arrondi, coupé de larges baies et dont le fronton est supporté par des colonnes de marbre au chapiteau d'ordre ionique. Au bas de chaque baie, et soudé aux colonnes, se trouve placé un banc sur lequel, en des costumes divers, prennent place les figures qui personnifient, suivant le peintre, les connaissances humaines qu'il a à magnifier.

Le premier panneau est consacré à l'Académie de Paris. Dans le fond, la vieille Sorbonne. De chaque côté de la cour qui la commande on distingue, vues de profil, les statues de Sorbon et de Richelieu.

Assis sur le banc sont groupés tous les doyens et le vice-recteur de l'Académie, revêtus de leurs costumes officiels, la robe, la toque et l'hermine. Ici, nous avons des portraits de personnages connus, saisis dans l'intimité de leur nature et d'une ressemblance indiscutable. D'abord M. Hébert, doyen de la Faculté des sciences; à côté, M. Gréard; et, les suivant, M. Brouardel, doyen de la Faculté de médecine; M. Beudant, doyen de la Faculté de droit; M. Lichtenberger, doyen de la Faculté théologique; et enfin M. Himly, doyen de la Faculté des lettres.

Tous ces personnages paraissent converser ensemble et discuter les graves questions de leur département respectif. Ils ne posent pas, et on sent que M. Benjamin-Constant a voulu peindre une scène vivante et non des figures arrangées.

Les Sciences sont chantées dans le panneau suivant : les sciences

anciennes et les sciences modernes. Un vieillard à visage auguste appuie sa main gauche sur une sphère : c'est la personnification de l'Astronomie et de la Géographie dans l'antiquité. A côté de lui, un ingénieur déroule un parchemin sur lequel se voit une épure de machine. Une figure centrale écoute avec attention les explications que donne le savant pendant qu'un ouvrier, vu de dos, le torse nu et d'une anatomie musculeuse, portant au flanc le tablier de cuir, à la ceinture la clé anglaise, suit les indications du maître. Enfin, une figure perdue; et, à ses pieds, des cornues, des bocaux disent la Chimie et la Physique. Toute cette scène est comme imprégnée d'une grande tranquillité, d'une quiétude supérieure. On sent que pour les problèmes qui se résolvent là, sous ce portique, avec ce paysage dont les profondeurs se perdent dans le mystère, il faut une harmonie de calme, de repos et de recueillement tout à fait complète.

Les Belles-Lettres, c'est-à-dire la Poésie, l'Éloquence, la Philosophie, l'Histoire et le Théâtre antique, remplissent le troisième compartiment. Ici, c'est la Grâce ailée; là le Verbe sonore; plus loin la Pensée lumineuse; puis ce qui sort des peuples et des siècles; et enfin ce qui s'échappe du génie humain. Des femmes pouvaient seules identifier ce qui fait le sourire, l'éclat ou la gloire d'une civilisation; aussi ce sont des femmes que M. Benjamin-Constant a savamment réunies sur le banc de ce nouvel Agora. La Poésie antique, celle d'Horace surtout, celle du sourire, celle des fleurs, celle des amours, la voilà avec sa tête inspirée et ses gestes rythmés au son de la lyre divine que le vent fait vibrer à ses pieds. — L'Éloquence lève le bras en l'air dans un beau mouvement oratoire, et sur sa physionomie éclate l'inspiration; elle déroule un cartouche sur lequel se lisent les noms de Démosthène, de Cicéron, de Bossuet et de Mirabeau. — La Philosophie est pensive, la tête appuyée sur sa main, l'œil vague et en même temps scrutateur et profond. — L'Histoire se repose comme si elle dédaignait d'enregistrer des faits trop misérables; elle en appelle à Hérodote, à Tacite et à Montesquieu pour expliquer son inaction. — Le Théâtre

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

PORCELAINES, FAIENCES ET CRISTAUX

21, rue Drouot. — PARIS (EN FACE LE FIGARO)

LE GRAND DÉPOT, qui ne redoute aucune concurrence comme prix, malgré la supériorité reconnue de ses produits,

VEND
- **DES SERVICES DE TABLE DE 74 PIÈCES,** en faïence imprimée, complets, pour 12 couverts . . . **DEPUIS 25 fr.** »
- **DES SERVICES EN CRISTAL DE 52 PIÈCES,** complets, pour 12 couverts . . . . **DEPUIS 20 fr.** »
- **DES GARNITURES DE TOILETTE** en faïence imprimée, composées de **5 pièces**. . . . . **DEPUIS 3 fr. 75**

Les dessins représentant ces services à bon marché sont adressés **gratis** et **franco** sur demande.

Son magnifique Album illustré de chromolithographies, contenant les **modèles** de services riches en **porcelaine française décorée** et en **faïence artistique,** avec les formes, les nuances, les dimensions et les prix, **est envoyé franco contre un mandat de dix francs, qui sont remboursés à la première commande dépassant 100 francs.**

FÉRAL

PEINTRE-EXPERT

Galerie de Tableaux de maîtres

ANCIENS ET MODERNES

54, Faubourg-Montmartre, Paris

GUSTAVE SANDOZ

Galerie de Valois, 147, 148

PALAIS-ROYAL

BIJOUX ET JOYAUX

Horlogerie de Précision

HARO Frères

PEINTRES-EXPERTS

Restaurateurs de Tableaux du Ministère des travaux publics, de la Ville de Paris, des Édifices nationaux, etc.

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

GALERIE DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Éditeurs d'estampes et publications artistiques de la Ville de Paris

20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14

POUGUES

ÉTABLISSEMENT THERMAL **SAINT-LÉGER** ÉTABLISSEMENT THERMAL

SAISON DU 15 MAI AU 15 OCTOBRE

Hydrothérapie scientifique — Balnéothérapie complète. — Eau minérale alcaline, ferrugineuse, reconstituante

ANÉMIE — CHLOROSE

DIABÈTE — GRAVELLE — CONVALESCENCES

120 Chambres et Salons au **SPLENDID-HOTEL** Propriété de la Cie des Eaux

Dans le parc même de l'Établissement thermal

CASINO, CONCERTS 2 FOIS PAR JOUR, SPECTACLES, ETC.

Pour tous les renseignements, s'adresser à la Compagnie des EAUX DE POUGUES, 22, Chaussée d'Antin, Paris

---

INSTITUTION ROGER-MOMENHEIM

PARIS. — 2, Rue Lhomond (Panthéon). — PARIS

BACCALAURÉATS ET SAINT-CYR

Sur 257 candidats présentés, 204 admissibles, 195 reçus, 34 mentions. Envoi franco du prospectus et des Adresses des Élèves reçus

EXTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

VOLONTARIAT

VIN MARIANI

A LA COCA DU PÉROU

Le plus efficace des TONIQUES et des stimulants Le RÉPARATEUR par EXCELLENCE des Organes de la Digestion et de la Respiration. Le TENSEUR des cordes vocales

Préférable au Quinquina dont il n'a pas les propriétés échauffantes, est

LE ROI DES ANTI-ANÉMIQUES

Son goût délicat la fait adopter comme **Vin de Dessert** il rend ainsi, sous une forme agréable, la *force et la santé*

Pharmacie **MARIANI,** *13, Bd Haussmann & toutes Pharmacies*

Parfumerie-Oriza

L. LEGRAND, ***PARIS, rue Saint-Honoré, 207.***

ESS.-ORIZA SOLIDIFIÉE

PARFUMS CONCRETS

INVENTION SCIENTIFIQUE BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les **Parfums solides de l'Ess.-Oriza,** *préparés par un procédé nouveau, possèdent un degré de concentration et de suavité jusqu'alors inconnu.*

Ils sont renfermés, sous forme de ***Crayons*** *ou* ***Pastilles,*** *dans des petits flacons ou cassolettes de tous genres qui sont très faciles à porter. Ces* ***Crayons-Parfums*** *ne s'évaporent pas et on peut les remplacer, dans leurs étuis, quand ils sont usés.*

Ils ont l'immense avantage d'imprégner de leur odeur, sans les mouiller ni les détériorer, les objets soumis à leur contact. IL SUFFIT DE FROTTER LÉGÈREMENT POUR PARFUMER INSTANTANÉMENT

LA PEAU — LA BARBE — MOUCHOIRS — DENTELLES — ÉTOFFES — GANTS — FLEURS — ARTIFICIELLES

et tous les Objets de Lingerie, de Papeterie, etc., etc.

DÉPOTS DANS TOUTES LES PRINCIPALES PARFUMERIES DU MONDE. | *Le Catalogue des Parfums, avec les prix, est envoyé FRANCO sur demande.*

NÉVRALGIES-MIGRAINES

Soulagement immédiat et guérison assurée par les

PILULES au GELSEMIUM

du Docteur **G. FOURNIER**

Prix de l'Étui : 3 francs

EXIGER SUR CHAQUE ÉTUI LA SIGNATURE

DÉTAIL : 5, rue Chauveau-Lagarde, 5, PARIS

GROS : 22, Place de la Madeleine, PARIS

18, RUE DES MATHURINS

PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, BRD HAUSSMANN

VÉRITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANCK

PURGATIFS & DÉPURATIFS

Leur succès s'affirme depuis près d'un siècle contre les

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

Exiger l'étiquette ci-jointe en 4 couleurs.

1f50 la 1/2 boîte (50 grains). 3f la boîte (105 grains)

Notice dans chaque Boîte.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Dentifrices

LAROZE

2, Rue des Lions-Saint-Paul, Paris.

ELIXIR : Le flacon, **3** fr. et **1** fr. **50**

POUDRE : Boîte en opale, **2** fr. Le flacon, **1f 25**

OPIAT : Le pot, **1** fr. **50**

Dépôt à Paris, 26, rue des-Petits-Champs.



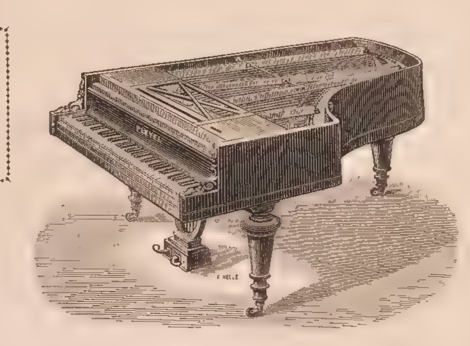
Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET·EDIT^R·125 B^D S^T GERMAIN·PARIS·

PLEYEL, WOLFF & Cie

FACTEURS DE PIANOS

CHANTIERS
ATELIERS ET USINE
A VAPEUR
15, Route de la Révolte, 15
SAINT-DENIS



SUCCURSALE
POUR LA
LOCATION & LA VENTE
52, Rue de la Chaussée-d'Antin, 52
PARIS

MÉDAILLE D'OR
1827 — 1834 — 1839 — 1844

MÉDAILLE D'HONNEUR
1855

PRIZE MEDAL
1862.

HORS DE CONCOURS
1849 — 1867 — 1873 — 1883 — 1887

MÉDAILLE D'OR
(Rappel)
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE
1878

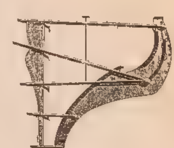
MAGASINS, SALLE DE CONCERT ET ÉTABLISSEMENT PRINCIPAL
Rue Rochechouart, 22 & 24, PARIS

IGNACE PLEYEL, FONDATEUR EN 1807
Camille PLEYEL, décoré à l'Exposition de 1834. — Auguste WOLFF, décoré à l'Exposition de 1862 et associé au jury 1862-1867.

G. LYON, directeur, membre du jury aux expositions du Havre et de Toulouse, 1887
MEMBRE DES JURYS D'ADMISSION ET D'INSTALLATION A L'EXPOSITION DE 1889

Barrage en fer forgé des pianos droits.

Une troisième pédale de tenue et de tonalité vient d'être inventée par la Maison. Elle s'applique facilement à tous nos pianos à queue. Son emploi est des plus simples.



Barrage en fer forgé des pianos à queue.

GERMANDRÉE

POUDRE DE BEAUTE Brev.s.g.d.g.
POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU
D'un parfum inédit, d'une adhérence absolue, la **GERMANDRÉE** est **hygiénique**, agréable et discrète, elle remplace avec d'immenses avantages tous les fards et poudres de riz dont elle n'a pas les inconvénients.
MIGNOT-BOUCHER, 19, Rue Vivienne, PARIS.
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

LA VÉRITABLE
EAU DE BOTOT
est le seul Dentifrice approuvé
PAR
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS
C'est toujours cet excellent Dentifrice que nous recommandons pour les soins de la bouche, avec la
POUDRE de BOTOT au Quinquina
ENTREPOT Gal — *Exiger Signature* — *M. J. Botot*
Rue St-Honoré, 229
PARIS
ET LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

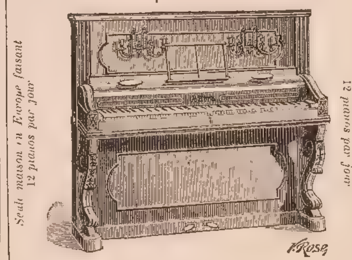
CRÉDIT IMMOBILIER, 35, rue Le Peletier
PRETS HYPOTHÉCAIRES
Fortes Avances sur Titres



DEUIL
Pour avoir de suite un
DEUIL BIEN COMPLET
S'adresser
à la Religieuse
2, RUE TRONCHET, PARIS
Envoi *franco*. — Maison de confiance créée en 1859 (**ne pas confondre**).

PIANOS A. BORD
PARIS. — 14bis, Boulevard Poissonnière

Seule maison en Europe faisant 12 pianos par jour



Seule maison en Europe faisant 12 pianos par jour

Médailles d'or aux Grandes Expositions
MEMBRE DU JURY, HORS CONCOURS
Fourn. du Minist. de l'Instr. Publique pour les Écoles

Pianos à cordes droites, depuis 580 | Pianos à corde obliques, depuis 850
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées, depuis **1,100** fr.

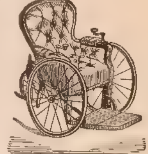
TERRES CUITES D'ART, MARBRES ET BRONZES
G. CHINEAU, ÉDITEUR
10, boulevard Poissonnière | Atelier : 29, rue des Plantes
Envoi **franco** du Catalogue illustré en phototypie contre **2** francs, remboursables au premier achat.

Lits, Fauteuils et Voitures Mécaniques
POUR MALADES ET BLESSÉS

DUPONT, 10, rue Hautefeuille, PARIS
Près l'École de Médecine
Envoi franco du Catalogue illustré sur demande



Appareil pour soulever les malades s'adaptant à tous les lits.



Fauteuil avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.

Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Faire usage du
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
étendu de 2 à 4 fois autant d'eau
Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences**, etc., conserve la peau du visage claire et unie.
A l'état pur, il enlève, on le sait, **Masque** et **Taches de Rousseur.**
Il date de 1849
Paris, CANDÈS — Bd St-Denis, 26
Et chez les Parfumeurs et Coiffeurs.

GRAVURES, EAUX-FORTES, FAC-SIMILÉS D'AQUARELLES
JULES HAUTECŒUR, *172, rue de Rivoli, au coin de la rue de Rohan*
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES ŒUVRES EXPOSÉES AU SALON

antique palpite dans une figure farouche ainsi qu'une héroïne d'Eschyle. Le contraste est même frappant entre les deux caractères de la Poésie encadrant l'Éloquence, la Philosophie et l'Histoire. Celle des Latins est pétrie du suc des fleurs et du miel des abeilles butinant sur le mont Hymette, et celle des Grecs est coulée en bronze — à cire perdue !

Il y a une grande homogénéité dans la tenue de ces trois sujets.



MALBET (Mlle A.L.) *Conseil tenu par les rats*

Homogénéité de conception et d'exécution. Les personnages y sont nobles, inspirés, véritablement symboliques ; la facture en est simple, distinguée et pénétrante. Les tons s'y jouent sans tapage et s'y fondent sans subterfuge. Le cadre est vaste et profond ; la lumière en est heureuse. Un ciel mouvementé laisse s'échapper à travers ses nuages des nuées de soleil qui jettent de la clarté et de la joie sur le paysage sorti de quelque page de Virgile.

M. François Flameng a achevé sa décoration de l'escalier de la

Sorbonne et les motifs qu'il nous montre s'appliquent le premier à l'époque de la Renaissance que symbolisent les grands écrivains qui l'illuminèrent: Étienne Dolet, Jacques Amyot, Ronsard, Clément Marot, Rabelais, Ramus, La Boëtie, Brantôme, L'Étoile, Montaigne et Budé ; le compartiment du milieu rappelle la pose de la première pierre de l'église de la Sorbonne par Richelieu, en présence de l'architecte Lemercier; et celui de droite nous fait souvenir que Henri IV eut des velléités de transformer l'Université.

Il y a dans ces compositions une réelle originalité et une dépense sérieuse de talent. M. Flameng y prouve qu'il a longuement mûri ses sujets, qu'il s'est familiarisé avec les personnages qui y sont peints et avec les faits qui y sont relatés. Il restitue les belles époques en évoquant les beaux caractères, et le parti pris d'archaïsme dont il s'est servi n'est pas sans saveur. Pourtant certaines réserves sont à émettre. Ainsi, dans l'épisode qu'enserre tout le centre de la toile, le principal personnage, Richelieu, est abaissé au rôle de comparse, et la première place est assignée à des maçons, à des couvreurs ! Il me semble que prendre un caractère qui s'est appelé le cardinal de Richelieu, qui a tenu le monde dans sa main, engageait le peintre à en donner un portrait qui fût digne du modèle. Ces manœuvres du premier plan, ces goujats qui gâchaient le plâtre, ceux qui taillaient la pierre, méritaient-ils l'honneur d'obscurcir l'Éminence rouge? Il y a dans cette démocratisation une tendance discutable et un anachronisme qui saute aux yeux ; toutefois, malgré mes réserves, réserves que me suggèrent les qualités mêmes de M. Flameng, beaucoup de personnalité se dégage des peintures qu'il a imaginées et très habilement menées à bien.

Le *Virgile* de M. Ernest Duez se promenant dans une forêt de pins ne manque pas d'accent, quoiqu'il ressemble un peu à une ombre qui passerait dans un bois sacré. Il est d'un dessin un peu maigre et d'une expression un peu vague : ce n'est pas ainsi que nous nous figurons le compagnon de Dante, l'explorateur résolu des cercles de l'Enfer. M. Duez nous a habitués à plus de décision dans



LOBRICHON (T) *Portrait d'enfant*

[illegible]ZER

le dessin, à plus de volonté dans la conception, à plus d'accent dans l'exécution. Il s'agit, et nous le savons du reste, d'une invention décorative; mais nous la trouvons trop sobre et aussi trop indécise. Le peintre n'a pas suffisamment incisé sa pensée.

Je signale, pour ne pas sortir des thèmes historiques : *François de Beauvais et Louis IX à l'abbaye de Royaumont,* peint par M. Chartran, traité dans la donnée classique.

Le modèle de tapisserie inventé par M. F. Ehrmann : *les Lettres, les Arts et les Sciences,* est bien diffus et bien chargé d'épisodes. Les figures allégoriques sont plutôt sculpturales qu'éthérées, et les muses qui se jouent dans l'espace sont plus lourdes que l'air. Mais une science bien étayée se révèle dans ce panneau destiné à être traduit par la manufacture des Gobelins.

Si M. F. Ehrmann emploie une facture un peu prosaïque, M. Dubufe mêle trop de fantaisie à ses conceptions et asphyxie sa poétique de la fumée de ses rêves. De là, syncope d'un art qui fut autrefois délicat et subtil. A quoi bon tenter de déifier sur la toile, en des espaces exagérés, des génies qui se sont appelés Musset, Lamartine, Hugo? L'apothéose que le peintre tente de faire surgir de sa palette, mais c'est notre cœur, c'est notre pensée, c'est notre âme, c'est tout ce qui souffre, aime, ou s'exalte en nous qui le crée avec nos joies, avec nos amours, avec nos souffrances. Et ce qu'un praticien habile pourra jeter sur la toile sera bien pâle et bien froid à côté des émotions qu'une strophe aura fait passer dans nos veines.

Puisque, aussi bien, je suis, à cette heure, aux prises avec les peintures à visées ambitieuses, je dois me faire une loi des contrastes, une règle des choses dissemblables et laisser couler de ma plume les histoires les plus extraordinaires. Ainsi le veut le Salon tout rempli de hasards, de surprises et souvent d'heureuses rencontres. Le *Saint Denis* de M. Delance est une heureuse rencontre ; entendons-nous, au figuré plus qu'au propre. Le thème est bizarre et en même temps instructif. Le saint se promenant par la campagne portant son chef sanguinolent sur ses deux mains jette quelque stupeur dans l'esprit

des paysans qui le rencontrent. Ils manifestent à sa vue de la surprise et de l'attendrissement. Cet homme décapité leur en impose et ils baiseraient ses mains si ces dernières n'étaient fort occupées. Au loin, dans un horizon imaginatif on aperçoit des cohortes romaines, enseignes levées, qui s'avancent vers le martyr. C'est dans un paysage très délicat et très lumineux que se déroule ce mystère à la fois naïf et mystique. L'auteur qui nous paraît avoir des idées d'un autre âge — glorifier saint Denis ! — prouve des qualités distinguées qu'il faut proclamer par amour pour la vérité et pour la justice.

Le *Pluton* de M. Chéca semble inspiré par une course de chars de l'Hippodrome. Son quadrige de chevaux, noirs comme l'Érèbe, s'emballe avec mesure; et à la façon dont le ravisseur de Proserpine tient les rênes on sent que s'il s'agite ses coursiers le mènent.

Passons sans nous arrêter devant le *Rapt* de M. Paul Jamin, qui exhume des histoires de l'âge de pierre, et signalons la noble figure de M. Loewe-Marchand — *Pro aris et focis* — venant mourir au pied de l'autel de la Gloire, et réunissant ses dernières forces dans un beau mouvement héroïque.

Toujours dans la peinture à pensées hautaines, je dois citer les deux toiles de M. Lagarde. Elles sont curieuses et même attachantes. Seulement, ah! oui seulement, c'est à M. Puvis de Chavannes que le peintre demande l'inspiration sans lui emprunter la belle et sereine envolée de sa pensée.

M. Lehoux n'est plus que l'ombre de lui-même, et il nous faut sans cesse le retourner sur le gril de saint Laurent qui lui valut le prix du Salon.

La *Liberté* de M. L. Royer est suffisamment plafonnante. La Fayette y domine à gauche; les États généraux, à droite; et des soldats d'armes différentes, heureusement groupés, marquent le noyau des martyrs inconnus qui, de leur sang répandu à longs flots, préparent les moissons futures.

En agrandissant ses cadres M. Mosler a diminué son talent. La *Captive blanche,* malgré son originalité, intéresse moins qu'une page

de Fenimore Cooper. C'est de l'art ennuyeux et parfaitement inutile. Je lui préfère la *Moisson,* bon tableau de nature tout enveloppé de la saine odeur des champs.

Nos artistes sont décidément des tristes. Ce qu'ils excellent à dire les misères morales et physiques, à étaler les plaies, à découvrir les ulcères, ce serait à n'y pas croire, si le Salon n'était là, ouvrant béant le charnier social où quelques-uns aiment à s'approvisionner. Et notez que ce n'est pas discrètement qu'ils poursuivent leur enquête et qu'ils en affichent les résultats. Les dimensions du *Pouilleux* de Murillo ne leur suffisent pas. Ils se haussent jusqu'au tableau d'histoire pour nous entretenir d'une malheureuse qui meurt de privations et qu'une âme généreuse réconforte. Passe si cette pauvre femme était unique parce qu'alors elle deviendrait la Misère et non une misérable, elle synthétiserait tout un ensemble d'injustices cruelles et imméritées, elle représenterait la souffrance comme des conceptions de poètes rappellent l'amour, la jeunesse, le sacrifice. Si on les laissait faire, c'est sur une superficie vaste comme le cadre des *Noces de Cana* que les artistes nous exhiberaient les mères phtisiques et les pères alcoolisés. M. Michelena n'aurait-il pas pu peindre la *Charité* sur un panneau plus discret? et croit-il avoir grossi l'émotion en grandissant le sujet? Il a des dons très personnels qui lui interdisent de tirer des pétards en pleine expo-



BONNAT (L.) _ *Portrait de Mr Jules Ferry.*

sition, et qui font qu'on le critique précisément parce qu'on l'estime.

Depuis Callot et ses Tentations, nos peintres ont fait du chemin. N'en voilà-t-il pas un, M. Quinsac, qui nous montre le saint si magistralement étudié par Flaubert aux prises avec deux créatures qui me paraissent avoir passé plutôt par Lesbos que par la Thébaïde!

Saint Georges et le monstre de M. Surand rentre dans l'art archéologique. De la science ne suffit pas dans une œuvre picturale si l'émotion n'échauffe pas la composition. Un grain de poésie, un éclair de passion, un souffle d'enthousiasme, un élan vers l'idéal, voilà ce que nous demandons aux artistes; ceux-ci ne doivent pas se servir de leurs pinceaux pour faire métier de littérateur. Je donnerais le saint Georges précieux et alambiqué pour les *Voiles jaunes* du même peintre, entrevues sur l'Adriatique, avec Venise comme fond de décor.

De la grâce et de l'élégance se montrent dans la toile décorative de M. Rosset-Granger, *les Vendanges à Capri*. De jolies figures de femmes s'en détachent découpées sur l'azur de la mer et du ciel, et profilent dans l'espace inondé de clarté leurs gestes élégants de canéphores antiques allant à quelque saturnale de Bacchus.

Un Deuil de M. L. de Schryver attire par ses dimensions inusitées. Le talent du peintre n'avait pas besoin de hausser la douleur d'un cœur meurtri au sommet où se rêvent les douleurs historiques.

Un jeune artiste dont j'ai connu les débuts alors qu'il travaillait côte à côte avec Ulysse Butin, M. Ravaut, vient, après bien des tâtonnements, de produire une œuvre de valeur tout à fait remarquable. Il s'agit d'un épisode qui a trait à la vie de *saint Bertrand de Comminges*. Cette composition ample et bien disposée mérite d'attirer l'attention du public et surtout du jury des récompenses. La scène se passe dans le cloître d'un couvent. Le corps du saint est ramené par des frères et par des paysans qui le portent avec cette sorte de respect superstitieux qu'impose la mort. Il y a là surtout un groupe où se confondent les gens d'étude et les simples, montrant des caractères ingénieusement tracés sur les physionomies émues ou placides. Dans une longue galerie bien en perspective, des



VEYRASSAT J. — *En Normandie*



[illegible]



GUILLEMET (A.). *La plaine de Cayeux (Somme).*

religieux vêtus de blanc s'inclinent devant la dépouille du saint et semblent pétrifiés par le chagrin ou écrasés par le respect. Un grand calme règne dans ce tableau et une belle harmonie de tons s'y joue à travers la clarté transparente d'un ciel sans nuages et d'un jour sans ombre. M. Ravaut a longtemps cherché sa voie et, sans découragement, il s'est attelé à des travaux pénibles et sans gloire. Le Salon de 1888 lui sera profitable, car il y aura gagné ses éperons. Ceci prouve que le succès est aux persévérants.

M. Richemont a heureusement rajeuni la légende de sainte Cécile en une page dramatique et neuve. Des mains pieuses ont ramassé le corps de la martyre encore drapé dans sa tunique blanche et l'ont transporté dans une maison amie où l'on tente de la rappeler à la vie. Sous la transparence de la tunique le sang trace des stries rougeâtres que des femmes agenouillées contemplent avec douleur. Sur la droite du tableau, deux figures d'hommes rappellent, par leur grande et hautaine allure et par le caractère de leurs costumes, certains personnages de M. J.-P. Laurens.

Sans transition — et vraiment peut-on en trouver dans cette halle aux tableaux? — j'indique comme un excellent envoi la *Navaja* de M. de Saint-Germier, un duel en Espagne d'une vérité saisissante et d'une sauvagerie d'attitudes et d'expressions tout à fait typique.

Grimaces et misère de M. Pelez exigent qu'on s'y arrête, car cette toile fourmille d'observations et de talent. C'est la vérité lamentable des parias de la *banque* que le peintre a clouée sur ces tréteaux branlants, à la porte de cette baraque dont la faim soulève les portants disjoints. Sans y prétendre, tout simplement, M. Pelez a atteint cette sorte de grandeur pitoyable qu'on trouve dans les frises d'Holbein. Prenez la composition par la droite ou par la gauche, vous serez émus du même serrement de cœur devant ces faméliques et ces loqueteux, vagabonds en pleine civilisation, meurt-de-faim en plein siècle d'or, juchés là-haut, sur un pavois de planches, et semblant jeter le cri de la bête humaine dans un rire qui pourrait aussi bien être un sanglot. Sont-ils assez minables les trois musiciens, épaves du ruisseau, écroulés

là et n'ayant même plus la force de souffler dans leurs instruments! Et, ironie sanglante, au-dessus de leur tête, un écriteau baptise leur décevant trio : orchestre français! Au milieu, le clown, face enfarinée, et le jocrisse à la perruque rousse, avec, à leurs pieds, un nain; non pas un de ces nains que Vélasquez peignait physiquement et moralement, nains rutilants et chatoyants vivant dans le sillage des cours et dans la faveur des rois et des empereurs; mais le nain des foules et des faubourgs, le souffre-douleur des voyous, regardant vaguement avec des yeux à peine ouverts et une pensée à peine formée le triste spectacle qui se joue devant lui. A gauche toute la famille, depuis la mère au teint couperosé jusqu'au dernier-né qui pleure dans ses mains, en passant par une suite de fillettes plates et maigres aux membres perdus dans des maillots trop larges et dont les pommettes sont barrées d'anémie et de souffrances.

Chaque personnage a son caractère propre, creusé largement, comme à coup de pouce, dévoile son vice ou sa passion, laisse découvrir ses instincts ou ses vertus — les fleurs ne poussent-elles pas sur le fumier? — dit en un geste, en un clin d'œil, en un mouvement toutes les étapes parcourues par ces galériens de la bohème; et on peut, en regardant les yeux aux cils brûlés, compter les larmes qui s'en sont échappées, et les joues ravinées et pendantes, les jours sans pain et les lendemains sans espoir.

M. Pelez nous a raconté cette douloureuse histoire avec un pinceau qui brûle ainsi qu'un vers de Dante. Il a déchiré depuis longtemps déjà la robe de la misère; cette fois il l'a retirée tout à fait pour nous faire voir le monstre dans sa hideuse grandeur.

Le Prince Noir devant le cadavre du roi de Bohême après la bataille de Crécy, de M. Story, appelle une mention élogieuse. Quant aux grandes machines de M. Bompard, aussi énigmatiques que prétentieuses, je ne m'y arrête pas. M. Séon, toujours délicat et rêveur, a jeté une sorte de charme discret dans son *Soir d'été.* Au contraire, M. Bordes évoquant *Attila consultant les aruspices avant la bataille de Châlons* nous dit en larges traits un épisode que M. Luminais reconnaîtrait

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET· EDIT^R·125 B^D S^T GERMAIN·PARIS·

pour sien. M. Bordes, qui ne manque pas de virtuosité, devra à l'avenir chercher ses sujets dans des temps moins éloignés, et dans des fastes plus humains.

M. Cazin est rempli de subtilités, et sa poétique, éthérée et toujours quintessenciée, exige pour être comprise un traducteur ingénieux. Dans la *Journée faite,* il montre au bord d'une rivière limpide un terrassier



BIVA (H.) _ *Une mare :* _ *Etude*

arrivé au terme de son labeur quotidien, et s'apprêtant à regagner sa demeure. Sa femme, non moins désireuse de le revoir, est venue à sa rencontre, portant sur ses bras le fruit de leurs justes amours. L'enfant, comme un affamé, s'est pendu au sein de la mère, pendant que le père, tout attendri, repose sa vue sur le spectale qui lui est offert. Le peintre a placé ce motif d'idylle réaliste dans un paysage délicat et fin, bien éclairé, sous un ciel adouci et presque mélancolique.

La *Fin d'été,* de M. Raphaël Collin, rentre tout à fait dans les données de la peinture décorative. Des nymphes sont disséminées en un paysage qui rappelle certaines pages inoubliables du regretté Corot. Les unes s'enlacent dans des rondes harmonieuses ; une autre s'est assise sur un tertre fleuri ; la plus importante s'avance au premier plan, les bras chargés de gerbes parfumées. C'est bien en effet une fin d'été, car déjà les atteintes de l'automne se font sentir, et les feuilles des arbres plus rares commencent à jaunir, et détachées des branches s'abattent en voltigeant sur le sol qui a pris des tons de rouille. Ce tableau de M. Collin est un des plus jolis du Salon, et un des meilleurs de l'artiste.

On peut médire de M. Bouguereau, ne pas partager ses vues sur l'art, ne pas épouser ses créations; pourtant il y aurait injustice à ne pas constater la tenue sérieuse de ses œuvres, et les habiletés qu'il y déploie. Le *Premier Deuil* et la *Baigneuse* sont d'un homme de conviction, d'un artiste sincère, pas toujours suffisamment ému, mais toujours consciencieux. Il est permis de ne pas être enthousiaste de sa manière, mais on doit au moins être respectueux de ses efforts. S'il n'a pas le coup de génie qui déchire la nue, il a la raison qui éclaire et la volonté qui persiste.

M. Aranda a fait œuvre de bon travailleur. *Consummatum est,* inspiré par saint Mathieu, rappelle les belles compositions des époques où la peinture religieuse était en crédit. Très curieux le *David* de M. William Dodge, se dressant dans l'air avec la grâce mièvre d'une statue de Donatello.

La mairie du quatrième arrondissement a fait choix du grand triptyque de M. Comerre. A droite le *Printemps,* printemps de la nature et printemps de l'humanité, puisque la jeunesse et l'amour s'ébattent dans un paysage d'Arcadie; à gauche l'*Hiver,* c'est-à-dire la vieillesse, à laquelle sourient des enfants qui sont les moissons futures de la famille. Au centre, le *Destin*. Sur un trône siège la Parque armée de longs ciseaux; en bas le Temps, impassible; sur les côtés, des figures nues qui planent en filant le léger fil qui retient les mortels à la vie.



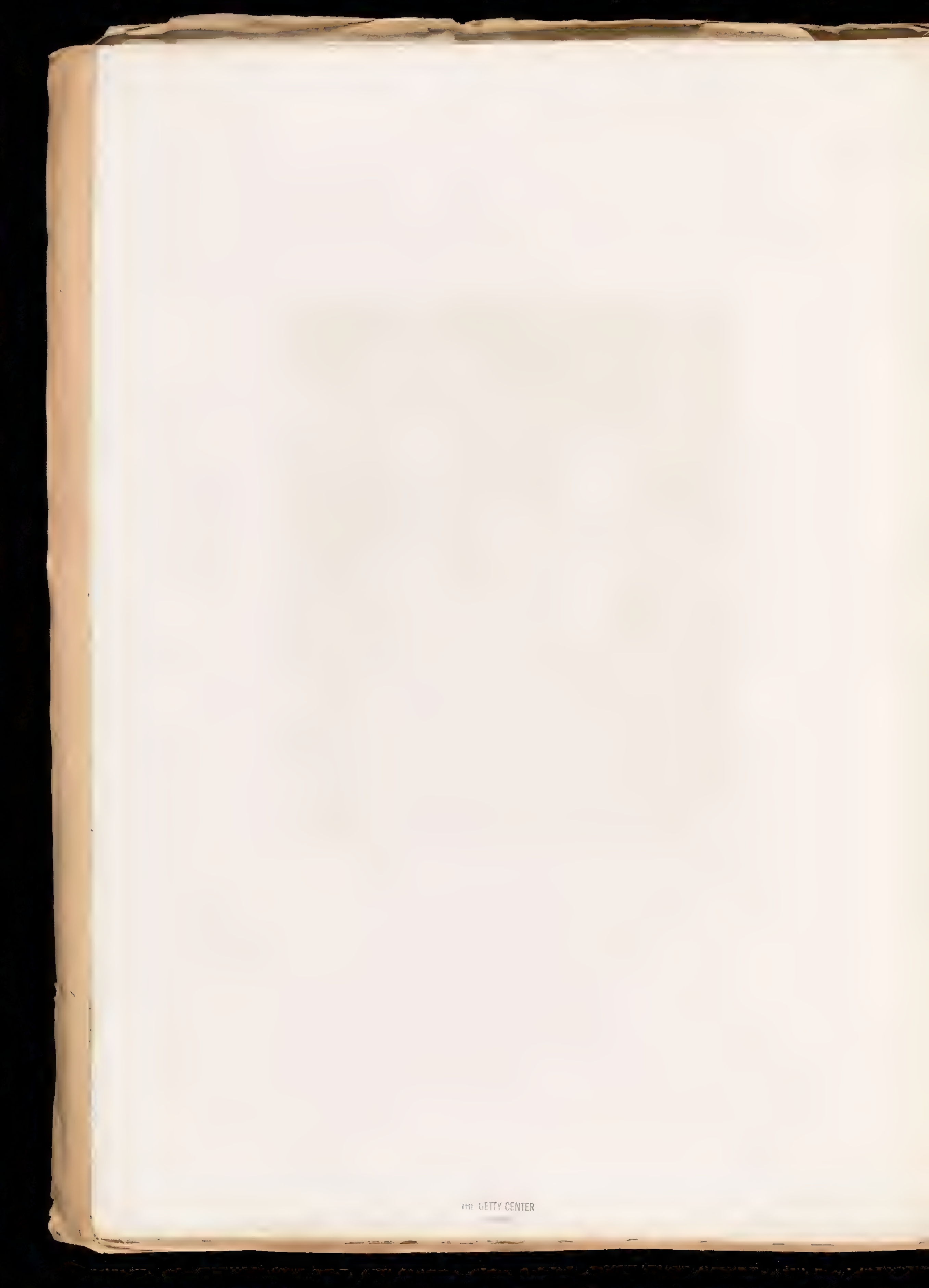
HENGIN A. — *Primavera*



MURATON (Mlle L.) *Les prouesses de Titi*



SOUZA PINTO. — *Tempo perq[illegible]*



De l'élégance et de la distinction ennoblissent ce panneau, conçu tout à fait dans l'esprit de la peinture décorative.

De sérieuses qualités éclatent dans les figures nues de M. Emmanuel Benner : *Daphné* et *Léda*. Son talent rajeunit de vieux thèmes et revivifie des héroïnes bien des fois descendues de l'Olympe des dieux, pour se compromettre dans le terre-à-terre où de mauvais peintres les avaient attirées. La *Nymphe de Diane,* de M. Abel Boyé, est à voir et par conséquent à signaler.

M. Henry-Eugène Delacroix est écrasé sous le nom qu'il porte. Est-ce une raison pour être injuste à son égard? La *Chute des Titans* dénote l'entente de la composition, montre de la puissance, et le je ne sais quoi de soudain, d'emporté, de désordonné qui marque les œuvres fortes. Le *Christ,* de M. Bukovac, est très émouvant; la *Pâquerette,* de M. François Lamy, délicate, chaste, bien dessinée et peinte à souhait; la *Fin d'un héros,* de M. Forsberg, d'une conception à la fois simple et pathétique; les *Deux Mères,* de M. Maxime Faivre : la mère lionne et la mère femme, d'une invention qui me fait songer aux *Deux Majestés* de Gérome, le soleil et le lion. A noter, à cause de l'effort, de la recherche d'idéal, de la hauteur d'ambition, *Jézabel,* de M. Gabriel Guay, admirable sujet à traiter en peinture à une époque qui ne serait pas, comme la nôtre, encline à la plaisanterie et portée à la blague. M. Guay retarde évidemment. Faut-il l'en louer ou faut-il l'en blâmer? Dans tous les cas, il faut le saluer : honneur au courage malheureux! Un élève de MM. Bonnat et Cormon, M. Léon Mayet, a exposé *Othello et Desdémona* avec la touchante phrase de Shakspeare : « Voilà la cause, voilà la cause, ô mon âme!... » Il y a des promesses dans cette compréhension du poète où tous vont puiser comme à une source intarissable.

M. Henri Lerolle a fait un pacte avec la réussite, ce qui n'est pas tout à fait le succès tel qu'on l'entend. Son art est d'un délicat et d'un ému, et il communique à ce qu'il touche les sensations qu'il ressent. Il recherche surtout les sujets où l'âme du peintre parle à la pensée de celui qui regarde l'œuvre. Il a un idéal à lui, idéal mystique et

religieux, se manifestant en des pages ingénues et charmantes dont la simplicité est l'éloquence même. Voyez ce qu'il a su tirer de *Communion*. Nous sommes dans une église qu'emplissent seuls le silence et le recueillement. Un prêtre est à l'autel, des diacres l'assistent, des enfants le servent. Il tient d'une main un ciboire et lève de l'autre une hostie qu'il va tout à l'heure déposer sur les lèvres des croyants. Agenouillées, la tête courbée, des femmes attendent dans une sorte d'exaltation extatique l'accomplissement du mystère. D'autres femmes traversent l'église, se découpant en un relief saisissant sur la clarté blanche des murs et sur l'enveloppe lumineuse de l'atmosphère. A gauche tout un groupe de fidèles suit lentement les phases de la messe sur les livres entr'ouverts. Ce qui fait le charme de ce tableau, où la naïveté des primitifs se mêle aux habiletés des modernes, c'est surtout cette discrétion, cette légèreté de touche, cette sorte de silence des couleurs si distinguées et si harmonieuses qu'il semble qu'elles aussi sont atteintes par la sérénité ambiante qui enveloppe la scène.

Hyménée, de M. Ernest Laurent, a la grâce d'une fresque antique que les siècles auraient respectée; et l'*Affligée* et le *Poète et la Muse*, de M. Jean, ont un charme naïf et une pénétration de sentiment et de douleur tout à fait attirants.

Ce qu'il y a de courants contraires dans la peinture moderne; ce qu'on découvre de nouveautés, d'étrangetés, de recherches, de tendances, de ressouvenirs, de recommencements, d'envolées vers la lumière, de coups d'ailes vers les hauts sommets, d'hésitations et d'audaces; ce qu'on entend de cris de colère et de mots de ralliement, de soupirs d'ambition ou de râles de vaincus, nul ne le sait s'il n'a pris à tâche de dire son opinion sincère sur tout et sur tous, de ne rien laisser passer inaperçu des essais intéressants ou des résultats glorieux. Tout là-bas se mêle, se confond; et de même qu'aux heures néfastes les régiments sont composés de vingt corps divers, de même l'armée de l'art abrite, sous un drapeau qui devrait être unique, des débris de toutes les écoles, des traînards de tous les bataillons.

Ceci explique pourquoi l'étude que j'écris sur le Salon de 1888 va indistinctement d'un genre à un autre, d'un tempérament en dehors à un tempérament enserré par les lisières de l'École; pourquoi sous ma plume et au hasard d'un classement quelquefois arbitraire se trouvent, confondus dans la même phrase, des hommes et des travaux absolument opposés les uns aux autres. « Dieu reconnaîtra les siens, » disait Charles IX pendant les massacres de la Saint-Barthélemy. Le



DARIEN (H.) *Après la pluie. Quai Malaquais à Paris.*

public reconnaîtra ses hommes et les œuvres qui lui sont chères même dans la mêlée de mon travail. Je le continue donc au hasard des notes qui débordent de mon carnet.

Des Daphnis et des Chloé dans un paysage de féerie; de la tendresse et de la passion partout, sur les êtres et sur les choses, voilà ce que nous montre la toile décorative de M. Berthault, un bon élève de M. Cabanel. A noter, surtout, la figure nue de la femme, vue à droite.

La peinture de genre, c'est-à-dire celle qui, avec de l'observation, de l'esprit, de l'émotion ou de la vérité, envisage l'art par son côté

particulier, intime, avec des notes piquantes, des circonstances bien déterminées, de ces riens qui expliquent ou un individu ou un groupe, a de nombreux adeptes. D'abord elle va au cœur des foules parce qu'elle exprime des faits journaliers ou s'appuie sur des documents qu'il est permis à tout le monde de contrôler. Chacun y retrouve un reflet de son individualité, un écho de ses paroles et comme la reproduction de sensations éprouvées, de peines subies, de douleurs ressenties. De plus, la peinture de genre est comprise par la masse qui s'y admire ou qui s'y plaint, suivant que le thème est réconfortant, aimable ou mélancolique. Notez que la peinture de genre offre un champ vaste à l'explorateur. Elle est ou une peinture d'intérieur ou une peinture d'extérieur. Elle dit les mœurs d'une famille au foyer, aussi bien que les habitudes d'un peuple au grand soleil et dans la pâle clarté d'un jour de novembre. Voici des exemples à l'appui de ma théorie. M. Carrier-Belleuse (Louis-Robert) consacre une page pour rappeler le souvenir des *Démolitions de la gare Saint-Lazare,* et il en tire un bon tableau de Paris; pendant ce temps, M. Gaudefroy représente le célèbre statuaire Dalou dans son atelier, pétrissant la glaise échauffée sous sa main puissante, et entouré des fragments de son groupe colossal destiné à la place de la Nation. La toile est amusante dans la liberté de sa facture, et la physionomie du sculpteur si fine, si expressive, ne manque pas de justesse ni de ressemblance. Plus loin, M. Gelhay, un bon disciple de MM. Bouguereau et Tony Robert-Fleury, nous fait entrer dans le *Laboratoire d'anatomie comparée au Muséum,* que dirige Georges Pouchet. Le savant professeur n'est pas figuré dans ce tableau; je le regrette, car c'eût été un document précieux pour l'avenir que d'avoir le portrait d'un maître de la science. Après la précision, voici encore la fantaisie avec la *Ballade à la lune,* de M. Grenet, un Américain français par la verve et par l'émotion.

Carrière s'est fait depuis plusieurs années une belle place au Salon, grâce à un procédé de main très souple et très enveloppant qui lui fait modeler ses contours dans la pénombre. Il n'est pas pour le clair-obscur, il est bien plus pour le brouillard. Qu'il traite d'une *Femme*



CABANEL. — *Portrait de Mme [illegible]*





COGGHE R. *Alerte*

à sa toilette ou du portrait de mon confrère Jean Dolent, deux bons morceaux sérieusement dessinés dans le vague, savamment écrits dans les lignes, et d'une manœuvre qui sent son bon ouvrier. M. Carrière ne met pas de lumière sur sa palette ni de clarté dans ses intérieurs. Sous ce rapport, il se rapproche un peu de Whisler, le Whisler d'autrefois; il me paraît même céder à un parti pris, et vouloir ériger en principe immuable ce qui dans la pratique du métier ne devrait être qu'un accident. Il annihile des dons de maîtrise tout à fait remarquables, en enfumant ses sujets dans une atmosphère qui n'a rien de sain ni de normal, et au milieu de laquelle le meilleur de lui s'atténue et s'efface.

A côté de l'art sérieux de M. Carrière, l'art futile de M. Cogghe paraît bien léger. Cependant, la foule regarde curieusement: *Alerte!* un motif à lithographie. Je lui préfère l'*Intérieur berrichon* et la *Louée* de M. Delachaux, deux motifs simples mais originaux. Bons à signaler aussi : l'*Aumône* de Mlle Herlaud ; l'*Intérieur de l'église Saint-Étienne, à Beauvais,* de M. Denœu ; *Roméo et Juliette,* de M. Eugène Guillon ; l'*Affaire grave,* de M. Brozik, qui descend de la peinture d'histoire, où il excellait, à la peinture de caractères, où il réussit, même si l'on évoque Knauss.

L'*Atelier de teinture de la manufacture des Gobelins* met en relief la personnalité de son auteur, M. René Gilbert. C'est en tous points un excellent morceau éclairé avec une belle entente de la lumière diurne, et écrit d'une prose serrée et éloquente. Rien de particulièrement attachant dans le *Départ du pêcheur,* de M. Eugène Girardet, si ce n'est une pointe de sentimentalité qui appelle la strophe d'une romance de Loïsa Puget !

Israëls met quelque chose de son âme dans deux pages attirantes dont il fait deux poèmes de souffrance et de mélancolie. Je n'oublierai jamais la sensation pénétrante qui se dégage de la *Petite Garde-malade* et de la *Couseuse :* deux œuvres!

M. Lubin a représenté la *Veille d'une élection au village,* sorte de colloque entre deux meneurs de la politique et un électeur. La toile mesure les dimensions d'un panneau d'histoire; elle n'est intéressante

et grande que sous ce point de vue. Parlez-nous du *Maître de chapelle* de M. Kuehl, c'est autrement vivant et juste. Le vieux recteur est à l'orgue et tout autour de lui les enfants de chœur, aux physionomies futées et spirituelles entonnent quelque fragment de Bach. Très délicate la note rouge des robes des enfants s'enlevant dans une traînée de lumière. Les *Joueurs de cartes* du même, c'est de la peinture naïve, presque primitive, avec un rien de touchant et de vrai. Comme contraste, car au Salon le contraste vous attend à chaque détour de salle, voici la *Romance* de M. Kaemmerer, sorte de restitution des mœurs du Directoire : Une jeune femme, debout, pince les cordes d'une harpe tandis qu'une autre femme va chanter. Un essaim de beautés groupées dans le Salon exhibe les ajustements chers à Mme Récamier et à Mme de Staël. Quelques hommes rappellent Barras et les muscadins. Le peintre excelle à ces incursions vers le passé. Il évoque les figures évanouies et les modes disparues sans tomber dans l'anachronisme, et ce qu'il trace sur la toile est d'une écriture bien lisible.

M. Gœneutte est un noctambule plein d'observation, et un Parisien plein d'esprit. Il voit et il raconte ce qui frappe sa vue, et ce qui réjouit sa pensée. Dans la *Fin du jour,* l'artiste a noté une des étapes de ces bohèmes qui battent le pavé de Paris. Le soleil a disparu, la nuit tombe lourde et endormante; des chanteurs ambulants, un vieux, une femme et une enfant, rentrent au logis après journée faite. Ils vont avec la lassitude morale des offrandes sollicitées, et la lassitude physique des lieues fournies durant la journée. Le sujet est simple, mais il a cet accent qui est toute la vie.

Dans son *Intérieur de paysan en Finlande,* M. Gallen me semble exagérer des effets de lumière qui, ainsi présentés, — l'outrance n'est pas une preuve, — semblent des exagérations et des excentricités.

La *Séance d'escrime* de M. Lahaye, tenue en plein jardin d'hiver de l'Élysée, sous un président disparu, n'a qu'un intérêt rétrospectif. Depuis que M. Lahaye a peint son tableau, avec beaucoup de vérité et de crânerie, un drame à l'Eschyle a passé sur toute une famille; et volontiers, si l'on eût connu le sujet qu'il préparait, on lui eût dit toujours

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT

PARIS — 56, Rue Jacob, 56 — PARIS

Apulée. *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, traduction française, avec les 32 compositions de Raphaël, dessinées par Landon. Album in-4°, broché. . . . . **12** fr.

— *L'Ane d'or*, traduction française de Savalète, avec de nombreuses figures dessinées et gravées par MM. Racinet et Benard. 1 vol. in-8°. 1re partie . . . . **20** fr.

Audsley (W. et G.). *La Peinture murale décorative dans le style du moyen âge*, 36 planches en couleur et or, avec des notices explicatives et une introduction générale. 1 vol. in-folio, dans un carton. . . . . **50** fr.

Audsley (G. A.) et **Bowes** (J. L.), de Liverpool. *La Céramique japonaise*, publiée sous la direction de M. A. Racinet, traduction de P. Louisy. 40 planches en couleur, 23 planches en autotypie et photolithographie avec un texte français, 1 vol. in-fol . . . . **500** fr.

— *Le même ouvrage* (petite édition). 1 vol. in-4°. Cartonnage, avec fers spéciaux. . . . . **50** fr.
Relié dos et coins chagrin, tr. supérieure dorée, les autres tranches ébarbées . . . . **70** fr.

Blanc (Charles). *Les Artistes de mon temps.* 1 vol. gr. in-8°, avec grav. Broché . . . . **15** fr.
Relié demi-chagrin, tr. dorées . . . . **20** fr.

Burckhardt (J.). *Le Cicerone, Guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie*, traduit par Auguste Gérard, ancien élève de l'École normale supérieure, conseiller d'ambassade, sur la 5e édition, revue et complétée par le Dr Wilhelm Bode, directeur au musée de Berlin, avec la collaboration de plusieurs spécialistes.
1re partie : *Art ancien.* 1 vol. petit in-8°. Broché **6** fr.
Cart. percaline . . . . **7** fr.
Les deux autres parties paraîtront dans le courant de l'année.

Magne (Lucien), architecte du gouvernement. *L'Œuvre des Peintres-verriers français.* Verrières de Montmorency, d'Ecouen et de Chantilly. 1 vol. petit in-fol. contenant 122 pl. en typo-gravure, avec un album de 8 grandes pl. in-fol. en photogravure. . . . . **120** fr.

Lessing (Jules). *Modèles de tapis orientaux*, d'après les documents historiques et les principaux tableaux du XVe et XVIe siècle, trad. de l'allemand. 1 v. in-fol. dans un carton **75** fr.

Bosc (E.). *Dictionnaire raisonné d'Architecture et des Sciences et Arts qui s'y rattachent.* 4 vol. in-8° jésus à 2 col illustrés de 4,000 grav. sur bois, 60 planches à part et 40 chromos. 2e édit. Broché . . . . **120** fr.
Relié. . . . . **160** fr.

Racinet. *L'Ornement polychrome.* Première série. Cent planches en couleurs, or et argent, contenant environ 2000 motifs de tous les styles :
Cart. toile, tranches marbrées. . . . . **160** fr
Relié dos chagrin, plat toile . . . . **170** fr.

Racinet. *Ornement polychrome.* Deuxième série. Contenant 120 planches en couleur, or et argent. Art ancien et asiatique.— Moyen âge.— Renaissance.— XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.
Cart. toile. tr. marbrées . . . . **210** fr.
Relié dos chagrin, plat toile . . . . **220** fr

— *Le Costume historique* et ses accessoires (armes, outils, objets usuels, décor de l'habitation, etc.) ; recueil de documents authentiques retraçant l'histoire du costume dans tous les pays depuis l'antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle, et contenant *cinq cents planches*, dont trois cents en couleurs, or et argent.
Édition ordinaire, in-8° oblong, 20 livr. de 25 pl. chacune.
Prix de la livraison . . . . . » . . . . . **12** fr.
Édit. sur grand papier, in-4° jésus. Chaque livr.. **25** fr.

Ramée (Daniel). *L'Architecture et la Construction pratiques* mises à la portée des gens du monde, des élèves, et de tous ceux qui veulent faire bâtir, avec 550 figures dans le texte. 4e édit. 1 vol. petit in-8°. Broché . . . . **6** fr.
Relié dos chagrin, tr. peigne . . . . . . **8** fr. **50** c

— *Recueil de deux cents motifs d'architecture*, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. 1 vol. in-4°. Broché **6** fr

GRAND DÉPOT

E. BOURGEOIS

PORCELAINES, FAIENCES ET CRISTAUX

21, rue Drouot. — PARIS (EN FACE LE FIGARO)

LE GRAND DÉPOT, qui ne redoute aucune concurrence comme prix, malgré la supériorité reconnue de ses produits,

VEND
- **DES SERVICES DE TABLE DE 74 PIÈCES,** en faïence imprimée, complets, pour 12 couverts . . . **DEPUIS 25 fr.** »
- **DES SERVICES EN CRISTAL DE 52 PIÈCES,** complets, pour 12 couverts . . . . **DEPUIS 20 fr.** »
- **DES GARNITURES DE TOILETTE** en faïence imprimée, composées de **5 pièces**. . . . . **DEPUIS 3 fr. 75**

Les dessins représentant ces services à bon marché sont adressés **gratis** et **franco** sur demande.

Son magnifique Album illustré de chromolithographies, contenant les **modèles** de services riches en **porcelaine française décorée** et en **faïence artistique**, avec les formes, les nuances, les dimensions et les prix, **est envoyé franco contre un mandat de dix francs, qui sont remboursés à la première commande dépassant 100 francs.**

FÉRAL

PEINTRE-EXPERT

Galerie de Tableaux de maîtres

ANCIENS ET MODERNES

54, Faubourg-Montmartre, Paris

GUSTAVE SANDOZ

Galerie de Valois, 147, 148

PALAIS-ROYAL

BIJOUX ET JOYAUX

Horlogerie de Précision

HARO Frères

PEINTRES-EXPERTS

Restaurateurs de Tableaux du Ministère des travaux publics, de la Ville de Paris, des Édifices nationaux, etc.

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

GALERIE DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Éditeurs d'estampes et publications artistiques de la Ville de Paris

20, rue Bonaparte, et rue Visconti, 14

POUGUES

ÉTABLISSEMENT THERMAL — **SAINT-LÉGER** — ÉTABLISSEMENT THERMAL

SAISON DU 15 MAI AU 15 OCTOBRE

Hydrothérapie scientifique — Balnéothérapie complète. — Eau minérale alcaline, ferrugineuse, reconstituante

ANÉMIE — CHLOROSE

DIABÈTE — GRAVELLE — CONVALESCENCES

120 Chambres et Salons au — **SPLENDID-HOTEL** — Propriété de la Cie des Eaux

Dans le parc même de l'Établissement thermal

CASINO, CONCERTS 2 FOIS PAR JOUR, SPECTACLES, ETC.

Pour tous les renseignements, s'adresser à la Compagnie des EAUX DE POUGUES, 22, Chaussée d'Antin, Paris.

INSTITUTION ROGER-MOMENHEIM

PARIS. — 2, Rue Lhomond (Panthéon). — PARIS

BACCALAURÉATS ET SAINT-CYR

Sur 257 candidats présentés, 204 admissibles, 195 reçus, 34 mentions. Envoi franco du prospectus et des Adresses des Élèves reçus

EXTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

VOLONTARIAT

VIN MARIANI

A LA COCA DU PÉROU

Le plus efficace des **TONIQUES** et des stimulants Le **RÉPARATEUR** par **EXCELLENCE** des Organes de la Digestion et de la Respiration. Le **TENSEUR** des cordes vocales

Préférable au Quinquina dont il n'a pas les propriétés échauffantes, est

LE ROI DES ANTI-ANÉMIQUES

Son goût délicat l'a fait adopter comme **Vin de Dessert** il rend ainsi, sous une forme agréable, la *force et la santé*

Pharmacie **MARIANI,** *13, Bd Haussmann & toutes Pharmacies*

Parfumerie-Oriza

L. LEGRAND, *PARIS, rue Saint-Honoré, 207.*

ESS.-ORIZA SOLIDIFIÉE

PARFUMS CONCRETS

INVENTION SCIENTIFIQUE BREVETÉE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Les **Parfums solides de l'Ess.-Oriza,** *préparés par un procédé nouveau, possèdent un degré de concentration et de suavité jusqu'alors inconnu.*

Ils sont renfermés, sous forme de **Crayons** *ou* **Pastilles,** *dans des petits flacons ou cassolettes de tous genres qui sont très faciles à porter. Ces* **Crayons-Parfums** *ne s'évaporent pas et on peut les remplacer, dans leurs étuis, quand ils sont usés.*

Ils ont l'immense avantage d'imprégner de leur odeur, sans les mouiller ni les détériorer, les objets soumis à leur contact. IL SUFFIT DE FROTTER LÉGÈREMENT POUR PARFUMER INSTANTANÉMENT

LA PEAU — LA BARBE — MOUCHOIRS — DENTELLES — ÉTOFFES — GANTS — FLEURS ARTIFICIELLES

et tous les Objets de Lingerie, de Papeterie, etc., etc.

DÉPOTS DANS TOUTES LES PRINCIPALES PARFUMERIES DU MONDE.

Le Catalogue des Parfums, avec les prix, est envoyé FRANCO sur demande.

NÉVRALGIES-MIGRAINES

Soulagement immédiat et guérison assurée par les

PILULES au GELSEMIUM

du Docteur **G. FOURNIER**

Prix de l'Étui : 3 francs

EXIGER SUR CHAQUE ÉTUI LA SIGNATURE

DÉTAIL : 5, rue Chauveau-Lagarde, 5, PARIS

GROS : 22, Place de la Madeleine, PARIS

Dentifrices LAROZE

2, Rue des Lions-Saint-Paul, Paris.

ELIXIR : Le flacon, **3** fr. et **1** fr. **50**

POUDRE : Boîte en opale, **2** fr. Le flacon, **1** f **25**

OPIAT : Le pot, **1** fr. **50**

Dépôt à Paris, 26, rue des-Petits-Champs.

18, RUE DES MATHURINS

PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM

BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, Brd HAUSSMANN

VÉRITABLES GRAINS *de Santé* du docteur FRANCK

PURGATIFS & DÉPURATIFS

Leur succès s'affirme depuis près d'un siècle contre les

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Très contrefaits et imités sous d'autres noms.

Exiger l'étiquette ci-jointe en 4 couleurs.

1f50 la 1/2 boîte (50 grains). 3f la boîte (105 grains)

Notice dans chaque Boîte.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

ONGUENT de HEVID

Le meilleur des Onguents de pied.

APPROUVÉ PAR LES Écoles vétérinaires d'Alfort, de Lyon, de Toulouse et de Belgique.

PRIX : **2** FR. LA BOITE.

J.-C. BONNET, à St-Savinien (Charente-Infre)

ET PRINCIPALES PHARMACIES.

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L. BASCHET· EDIT^R·125 B^D S^T GERMAIN·PARIS·

PLEYEL, WOLFF & Cie

FACTEURS DE PIANOS

CHANTIERS
ATELIERS ET USINE
A VAPEUR
15, Route de la Révolte, 15
SAINT-DENIS

MÉDAILLE D'OR
1827 — 1834 — 1839 — 1844

MÉDAILLE D'HONNEUR
1855

PRIZE MEDAL
1862

SUCCURSALE
POUR LA
LOCATION & LA VENTE
52, Rue de la Chaussée-d'Antin, 52
PARIS

HORS DE CONCOURS
1849 — 1867 — 1873 — 1883 — 1887

MÉDAILLE D'OR
(Rappel)
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE
1878

MAGASINS, SALLE DE CONCERT ET ÉTABLISSEMENT PRINCIPAL

Rue Rochechouart, 22 & 24, PARIS

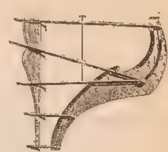
IGNACE PLEYEL, FONDATEUR EN 1807

Camille PLEYEL, décoré à l'Exposition de 1834. — Auguste WOLFF, décoré à l'Exposition de 1862 et associé au jury 1862-1867.

G. LYON, directeur, membre du jury aux expositions du Havre et de Toulouse, 1887
MEMBRE DES JURYS D'ADMISSION ET D'INSTALLATION A L'EXPOSITION DE 1889

Barrage en fer forgé des pianos droits.

Une troisième pédale de tenue et de tonalité vient d'être inventée par la Maison. Elle s'applique facilement à tous nos pianos à queue. Son emploi est des plus simples.



Barrage en fer forgé des pianos à queue.

GERMANDRÉE

POUDRE DE BEAUTE Brev. s.g.d.g.
POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU
D'un parfum inédit, d'une adhérence absolue, la **GERMANDRÉE** est **hygiénique**, agréable et discrète, elle remplace avec d'immenses avantages tous les fards et poudres de riz dont elle n'a pas les inconvénients.
MIGNOT-BOUCHER, 19, Rue Vivienne, PARIS.
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

LA VÉRITABLE
EAU DE BOTOT
est le seul Dentifrice approuvé
PAR
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS
C'est toujours cet excellent Dentifrice que nous recommandons pour les soins de la bouche, avec la
POUDRE de BOTOT au Quinquina
ENTREPOT Gal — *Exiger Signature* M. J. Botot
Rue St-Honoré, 229
PARIS
ET LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

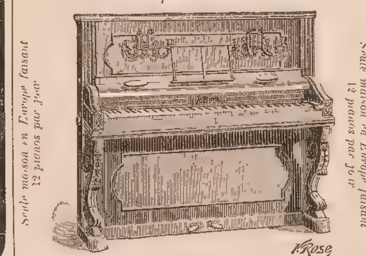
CRÉDIT IMMOBILIER, 35, rue Le Peletier
PRETS HYPOTHÉCAIRES
Fortes Avances sur Titres



DEUIL
Pour avoir de suite un
DEUIL BIEN COMPLET
S'adresser
à la Religieuse
2, RUE TRONCHET, PARIS
Envoi *franco*. — Maison de confiance créée en 1859 (**ne pas confondre**).

PIANOS A. BORD
PARIS. — 14bis, Boulevard Poissonnière

Seule maison en Europe faisant 12 pianos par jour



Seule maison en Europe faisant 12 pianos par jour

Médailles d'or aux Grandes Expositions
MEMBRE DU JURY, HORS CONCOURS
Fourn. du Minist. de l'Instr. Publique pour les Écoles

Pianos à cordes droites, depuis 580 | Pianos à corde obliques, depuis 850
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées, depuis **1,100** fr.

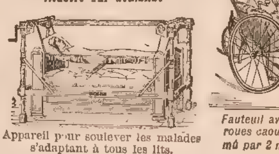
TERRES CUITES D'ART, MARBRES ET BRONZES
G. CHINEAU, Éditeur
10, boulevard Poissonnière | Atelier : 29, rue des Plantes
Envoi **franco** du Catalogue illustré en phototypie contre **2** francs, remboursables au premier achat.

Lits, Fauteuils et Voitures Mécaniques
POUR MALADES ET BLESSÉS

DUPONT, 10, rue Hautefeuille, PARIS
Près l'École de Médecine
Envoi franco du Catalogue illustré sur demande



Appareil pour soulever les malades s'adaptant à tous les lits.



Fauteuil avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.

Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Faire usage du
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
étendu de 2 à 4 fois autant d'eau
Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences**, etc., conserve la peau du visage claire et unie.
A l'état pur, il enlève, on le sait, **Masque** et **Taches de Rousseur**.
Il date de 1849
Paris, CANDES, Bd St-Denis, 26
Et chez les Parfumeurs et Coiffeurs.

GRAVURES, EAUX-FORTES, FAC-SIMILÉS D'AQUARELLES
JULES HAUTECŒUR, *172, rue de Rivoli, au coin de la rue de Rohan*
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES ŒUVRES EXPOSÉES AU SALON

comme l'auteur de la Tétralogie s'exprime dans *Agamemnon :* « Mets un bœuf sur ta langue. »

Chambre blanche; Chambre bleue, de M. Lobre, élève de Carolus Duran, c'est du Raffaëlli édulcoré. La *Montagne Sainte-Geneviève* et la *Place Maubert,* de M. Lansyer, appellent un applaudissement.

Vous rappelez-vous la pénétrante émotion qui se dégageait du



[illegible]

tableau décoratif de Besnard, *le Soir de la vie?* Je ressens un peu de l'impression que procurait ce motif devant *A l'ombre,* de M. Muenier.

M. Marec a fait œuvre d'humoriste profond et surtout ingénieux, et d'inventeur tout à fait mûr pour le succès en jetant sur sa toile une idée macabre : « *Ici, on est mieux qu'en face.* » Les étapes douloureuses d'un enterrement ont été parcourues; les pelletées de terre ont répondu aux prières marmottées par un prêtre tout à fait désintéressé; devant la veuve chacun a défilé avec, sur les lèvres, le mot de condoléance banale; et la station du calvaire achevée, l'abandonnée,

la famille, les amis intimes sont venus demander au marchand de vins de la dernière heure le cordial pour le corps, et l'oubli pour l'âme. Il y a un peu de la pénétration d'Hogarth dans ce tableau plein de relâchement humain, où les larmes se sèchent devant des consolations à fleur de peau, où la séparation aiguë qu'amène la mort paraît s'atténuer dans une espèce d'engourdissement de la douleur humaine. Il me semble que Balzac, au scalpel incisif, eût rendu en une page de sa puissante écriture ce que M. Marec a marqué de son pinceau.

Lazerges a été célèbre une heure pour avoir peint le foyer du théâtre de l'Odéon avec toutes les célébrités littéraires et artistiques qui s'y rencontraient. M. Laissement, plus modeste, travaille pour la postérité qui le bénira, en faisant entrer le spectateur dans la salle du comité du Théâtre-Français, un jour de lecture. Notez que le lecteur s'appelle Alexandre Dumas, et vous ne douterez pas de l'intérêt qu'offrira un tel morceau à ceux qui seront la postérité.

En passant, je signale la *Naissance de Benjamin,* de M. Émile Lévy; *Intérieur d'atelier,* de M. Wittmann; « *Bénitier* » *chez lui,* de M. F. Bail; *Vie rustique,* de Mlle Loomis, pleine de qualités; l'*Intrus,* de M. Anthonissen, c'est-à-dire un ramoneur égaré en pleins champs, au bord d'une rivière, durant que des voyous parisiens y rivalisent avec les grenouilles, et offrant comme contraste sa figure noire en opposition aux figures canailles de tous ces écumeurs du pavé parisien.

Alfred Stevens, ce maître en faute de politesse avec nos Salons annuels, a des élèves qu'on distingue et surveille, et qui produisent des œuvres qu'on applaudit; j'écris ceci à propos de *Les Aquarelles* de Mlle d'Anethan.

Les Sémites ont leur interprète en M. Moyse, plein de tact et de réels dons d'observateur et d'historien. Un Américain, logé place Pigalle, n° 11, là où demeurent Puvis de Chavannes et Henner, a conté de la bonne façon une *Histoire de revenants,* tandis que M. Meelchers, également d'Amérique, a écrit d'une plume éloquente un beau morceau de prose avec les *Pilotes.* Il y a dans ce sujet le coup de griffe d'un prédestiné. M. Henri Martin tâtonne, et des vastes surfaces



DUPAIN E. — *Musique de rue — Biskra*



ROBERT FLEURY (T.). — *Portrait de Mme M. B.*

il en vient à des espaces que couvrent seuls les panneaux de chevalet. Ce peintre a assurément des visées au-dessus du vulgaire. Il pense avant que de produire. Il mêle de la poésie à sa prose; il dit des choses idéales, met en scène des subtilités raffinées et des poèmes injouables. Il ne va pas à la foule, mais les délicats se souviendront de la *Vierge et l'enfant Jésus,* et même de la *Nuit d'octobre,* où se lisent en traits de feu, pour ceux qui savent lire, bien des luttes avec la difficulté et bien des défaites avec la chimère.

A l'Atelier, de M. Nys, symphonie en rouge majeur; le *Quart d'heure de Rabelais* — sujet qui motive dix lignes de texte explicatif — de M. G. Melingue; et *A mon tour,* de M. Metzmacher, sont à signaler, rien de plus. J'ajouterai à ces noms celui de M. Pomey, auteur de *Un Juge compétent,* et celui de M. Louis Picard, qui a signé une page de sentiment : *Petit jour.*

Un autre Picard, celui-là prénommé Hugues, est tout simplement l'auteur d'un chef-d'œuvre : *Douleur.* Ah! oui, c'est bien la douleur qui halète, qui crie, qui sanglote dans cet inconnu qu'on ignore et sur cette face que la main étreint convulsivement, en dérobant aux indifférents les larmes qui la sillonnent. Le drame est sobrement indiqué et d'autant plus poignant. Dans le fond, derrière cet homme qui monte tous les degrés du calvaire, une porte est ouverte, une tenture est écartée; et sur un lit qu'on devine, couchée sous des fleurs, éclairée par la clarté d'une bougie, la femme adorée, celle à côté de laquelle on a grandi, vécu, connu les joies et les ivresses, senti follement les déboires de la vie, repose inerte, perdue pour toujours. C'est ce que le peintre, sûrement un ému, a largement marqué en donnant à la main de l'époux frappé, serrant les tempes qui battent trop vite, je ne sais quelle expression sublime qui touche à la grandeur.

Après un air de bravoure entonné par un artiste ignoré hier, célèbre aujourd'hui, je reviens aux fredonneurs de couplets populaires : tels M. Piquet, M. Payen, M. H. Sauvage. Quant à M. Prinet, le portrait qu'il a exposé est bien vivant, et la femme qui figure dans le *Bain,* d'un dessin preste et d'une coloration tout à fait exquise.

M. Perrandeau a vu, un matin, un *Banc d'attente, à la Clinique;* il a été frappé de toutes les angoisses que reflètent les visages des femmes qui attendent, de toutes les privations que décèlent leurs accoutrements, de l'espèce de désespérance qui a mis sa griffe sur ces êtres condamnés à la maladie et à la misère, et dont quelques-uns ont charge d'âmes. Il a entendu les questions furtives que les nouvelles adressent à celles qui depuis longtemps viennent là; et des pleurs qu'une confidence motivait, l'écho est arrivé jusqu'à lui; et tout remué, tout attristé, il a dit hautement le plaidoyer de la pauvreté décente, et prononcé la défense des misères imméritées.

J'aime ceux qui échauffent leur toile de la flamme de leur pensée. J'estime ceux qui crient à l'heure de l'accouchement suprême, et dont la délivrance est cruelle; c'est pourquoi je m'attarde volontiers devant ce qu'ils font, parce que j'y trouve des joies et que j'y constate des amertumes.

Certains peintres sont des aimables comme M. Truphême, ou des humanitaires comme M. Tytgadt, exposant *Un ouvroir au Petit-Béguinage, à Gand;* ou encore des impressionnistes de même que M. Ribartz refaisant l'éternelle forge dont on a tant abusé depuis les frères Le Nain. M. Edmond Picard est un symboliste qui mesure la fin des amours à la fin des beaux jours; sur les cœurs des amants l'indifférence tisse sa toile, et des arbres des bois l'automne fait tomber les feuilles desséchées et mortes!

Il y a de la santé dans le talent de M. Vollet et dans ses ciseleurs; un temps d'arrêt dans la manière de M. Worms; une saveur troublante dans *Première Verdure,* de Mlle Schjerfbeek. Quant à la figure qui mange l'*Écuelle de soupe,* de Mlle Vallborg-Olsen, elle est fouillée ainsi qu'un Denner — ce qui est trop. Je prise beaucoup *Autour d'une partition,* de M. Aublet; c'est de la vraie modernité, et pour les siècles à venir ce sera de l'histoire, puisque Massenet, une de nos gloires musicales, y figure sans y poser. Me passant de transition, je signale un *Pêcheur,* de M. Zorn; et un *Atelier de couture,* de M. Henri Bénard — cette dernière toile bien moderne, quoiqu'un peu grosse d'accent.

Je ne sais si c'est toujours du Nord que nous vient la lumière; mais, assurément, c'est du Nord que nous vient le talent. La Suède et la Norvège tiennent la première place chez nous, parmi les écoles étrangères. Après tant d'autres que j'ai cités, voici M. Björck et ses *Forgerons* qui nous étonnent et qui nous charment. Cette forge ruinée, démantelée, c'est cependant une usine pour l'activité. Ils sont là



THORENSTOEDE. — *La herse.*

quatre ou cinq camarades qui soufflent, qui frappent, qui liment, qui assemblent avec un entrain endiablé ; et le peintre y va largement dans sa manière, donnant à chaque chose un relief saisissant et une vérité convaincante.

M. Buland expose *Un patron,* et *Tireurs d'arbalète,* deux morceaux de haut goût qu'Holbein attardé, venu en plein XIXe siècle, reconnaîtrait pour dignes de lui. Que puis-je dire de plus ?

M. Vianelli mérite une mention pour ses deux envois : *Solo!* et la

Soupe; M. Coessin, un compliment pour son amusante restitution; M. Brispot, un souvenir pour le *Départ pour la mairie,* page déchirée de l'œuvre de Paul de Kock. Quant à M. Ballavoine, il me semble glisser sur une pente bien savonnée; hélas! où sont les succès d'antan? M. Daux est gracieux avec du maniérisme; M. Berthon (Nicolas), réaliste dans son tableau *Avant la soupe* (Auvergne); M. Coeylas, étrangement observateur quand il nous montre une famille de commerçants retirés des affaires. L'ennui y suinte de toute part, et sur les physionomies abêties de ces boutiquiers passe le rayon de sincérité que Gustave Flaubert a projeté sur la face de Bouvard et de Pécuchet.

M. Dawant a montré beaucoup de talent dans *Une Maîtrise d'enfants; souvenir d'Italie.* Il y a là, assurément, une maîtresse page qui classera son auteur déjà souvent remarqué. Chez M. Edelfeld, la mélancolie domine, cette mélancolie des horizons brumeux, des ciels gris et des sentiments comprimés. Pourtant, cette année, je trouve qu'il reste stationnaire. *Devant l'église, Finlande,* n'a pas la poésie attirante qui se dégageait des toiles des années précédentes.

La Fontaine a inspiré M. Dinet qui a refait, après les artistes du XVIII[e] siècle, la *Vieille et les deux servantes,* et non sans originalité. Quant à M. H.-P. Delanoy, c'est à Leys le peintre belge... qu'il a demandé le secret de son talent. On le sent dans le *Savant hollandais,* et dans *Partie interrompue* qui m'ont arrêté et que j'ai notés.

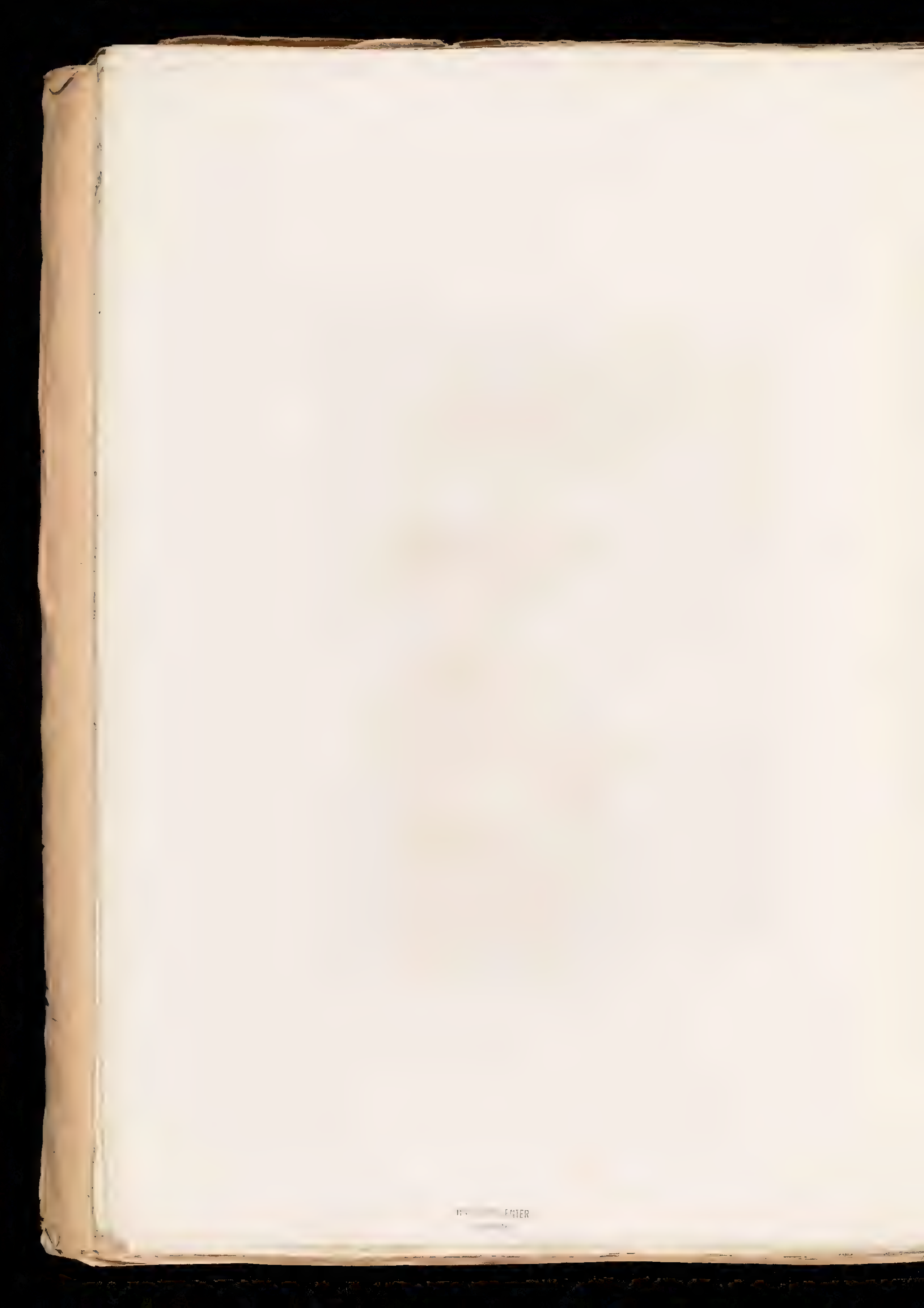
Je trouve de l'intérêt dans la *Consultation* de M. Dantan, joint à une manœuvre bien habile et à une entente de la lumière bien délicate. Il y a plus qu'un exécutant dans ce peintre que je suis avec intérêt, et que j'ai fréquenté à Villerville; il y a un homme qui exprime des idées qui ne sont point banales et qui cherche un objectif qui n'est pas sans grandeur. Il en appelle pour réussir à la vérité, et celle-ci répond souvent à son appel. Si je cite M. David de Sauzéa, c'est parce qu'il me paraît avoir résolu ce problème de pousser l'exécution encore plus loin que MM. Boldini et Firmin Girard. C'est avec un cheveu qu'il doit peindre des morceaux comme *Ravitaillement d'une place forte,* et *Après une journée de chasse.*



ARMAND DUMARESQ (C. E.) *Manœuvres d'Artillerie*



LAMPEN, J. — *Dom Perignon (1638–1715)*



M. Dagnan-Bouveret a frappé des médailles d'un coin délié et précis. Son *Paysan breton* et sa *Bernoise* feraient bonne figure au musée de Bâle, côté à côte avec les Holbein qui en illuminent les parois.

M. Georges Cain fait une grouillante illustration du *Ventre de Paris* de Zola, avec la *Criée aux poissons aux Halles;* et son frère Henri, un léger croquis de la *Salle de la sculpture de la Renaissance au Louvre.* Les deux frères restent au repos. Nous les reverrons l'année prochaine.

La *Crèche,* de M[lle] Delance-Feurgard, est une bonne page; le *Collier de misère* et une *Sortie de classe*, de M. Geoffroy, sont deux excellents envois, remplis des qualités qui ont classé leur auteur; la *Veille d'un début*, de M. Pierre Carrier-Belleuse, pourrait être soulignée par la plume incisive de A. Daudet; *Un Enterrement de jeune fille,* de M. Maurice Eliot, touche aussi à la littérature — mais avec un joli bout de plume *Bureau de placement* et *Une Explication,* signés de M. Damour, présagent un artiste.

Plus j'avance dans mon étude sur le Salon de 1888, et plus je constate la quantité de bonnes choses qui y figurent. A chaque visite le critique découvre un morceau qui avait échappé à son attention, et il ajoute des noms sur son carnet, et des souvenirs dans sa pensée. Il serait assurément plus commode de faire choix de cinquante œuvres, et de ne parler que de celles-là; mais aussi, que d'injustices on commettrait, que d'oublis on aurait à se reprocher, que de chagrins l'on causerait à des travailleurs discrets mais sincères, timides mais intéressants, désireux de s'aventurer dans des entreprises plus difficiles et n'osant le faire avant d'avoir eu la marque d'attention qui encourage, le témoignage de sympathie qui réconforte! Car il y a là, parmi ces jeunes, aujourd'hui inconnus, dont les travaux disparaissent dans la mêlée, des tempéraments en germe, peut-être des génies naissants. Eh bien! à ces ignorés qui gravitent dans l'orbe des aînés, un mot dit à propos peut être comme la goutte d'eau qui aide à l'éclosion de la semence, qui sert au développement de la plante : encouragement pour des débuts difficiles, dictame pour des

misères souffertes. L'artiste qui commence seul, sans appui, sans ressources, parfois sans amis, se sent moins isolé s'il trouve, par hasard, quelqu'un qu'il n'a jamais vu et qui s'est arrêté devant lui; qui a regardé son œuvre, causé avec son imagination, cherché la solution de ses efforts et de ses tendances. Voilà pourquoi mon Salon est un peu hérissé de noms qu'on n'a jamais prononcés, et qu'il tourne parfois au dénombrement, tant la liste des hommes et des choses est longue et chargée. J'aime mieux en trop citer qu'en oublier, m'attarder devant un tableau qui n'aura peut-être jamais de successeurs, qu'omettre quelqu'un qui aura mis, avec toute la belle inexpérience de la jeunesse, un rayon de son foyer ou un battement de son cœur dans un morceau de toile grand comme la main.

Quand on avance en âge, quand on a pratiqué pendant longtemps les artistes, quand on réfléchit à ce que ceux que nous glorifions à présent ont lutté et souffert, une mansuétude généreuse envahit l'âme et on se sent pris de tendresse pour ces grands enfants qui sont des sensitifs, — et presque toujours des oublieux. On passe sur leur indifférence s'ils donnent des œuvres, et on les aime, on les soutient, on les défend par amour pour ce qu'ils produisent, trouvant que leur talent rachète leur ingratitude.

Maintenant, je continue ma tâche avec la satisfaction intime du devoir accompli, et de la justice sagement distribuée.

M. Walter Gay, encore un étranger, se fait remarquer avec deux bonnes pages, le *Benedicite* et un *Asile*. Les *Canotiers de la Meurthe*, de M. Friant, montrent des physionomies vraies, vivantes, pleines d'animation, d'exubérance et de santé. *Une Lecture entre amis*, de M. Lucien Simon, intéresse par le côté d'intimité qui caractérise ce tableau.

Gérôme, un grand nom, une grande célébrité! Cependant les œuvres d'aujourd'hui me font regretter celles d'il y a vingt ans, de l'époque où l'artiste jetait pantelant sur les dalles, rougies de son sang, le cadavre de César frappé par Brutus! Alors c'était un Tacite; aujourd'hui c'est à peine un anecdotier!

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET·EDITR·125 BD ST GERMAIN·PARIS·

Aux héros sans gloire, de M. Hébert, directeur de l'Académie à Rome, a tout le charme de l'allégorie, et toute la saveur du mystère, avec ce je ne sais quoi de troublant, qui résulte de la manière du maître. Il y a une pensée élevée dans le sujet très délicat, et dont la subtilité échappe aux chercheurs de prose. C'est parmi un bois touffu,



[illegible] *A l'ombre*

que M. Hébert a placé une Muse, couronnée de laurier vert, protégeant de son bras d'immortelle un cippe funéraire, sur lequel, pieusement, elle a jeté quelques fleurs.

Grave et douloureusement pensive, elle porte ses regards qui n'ont plus de larmes, dans un vague plein de mélancolie et de tristesse. Elle songe à tous ceux qui ont combattu le bon combat du droit, de la justice, de l'intelligence, de l'art et qui sont tombés, inconnus, sur le

chemin banal de la vie, héros ou martyrs anonymes d'une cause noble et grande.

Cette figure énigmatique, d'une distinction supérieure, d'une beauté ultra-terrestre, d'une expression que l'idéal peut seul refléter sur un visage, restera dans la mémoire de ceux qui l'auront vue, comme la vision attirante d'une création avivée par la foi la plus pure, et l'enthousiasme le plus respectable.

Savez-vous qu'il y a des promesses de talent dans *A la buanderie,* de Mlle Klumpke, une jeune Américaine, élève de l'Académie Julian, et disciple de MM. Bouguereau et T. Robert-Fleury.

M. Gueldry, qui s'est voué à la glorification du labeur manuel et à la peinture des usines où se travaille le fer, où se coulent les métaux, où le génie de la force se manifeste, nous introduit, cette année, chez les *Meuleurs.* Il déploie, dans cette composition industrielle, tous les dons de spécialiste qui l'ont déjà fait remarquer. Son dessin est sûr, l'accent qu'il donne à ses ouvriers est plein de vigueur, et il sait marier la poésie de la lumière à la prose des lieux enfumés et noircis par les opérations qui s'y accomplissent. On pourrait mettre certains de ces tableaux à côté de la *Forge,* de Mentzel, et ils y feraient bonne figure. M. Fantin, un poète aussi, mais dont la muse s'élève jusqu'au sommet où demeure l'inaccessible, rappelle Prud'hon par bien des côtés. Enfin, M. Garnier qui a des lettres, et qui lit la *Princesse de Clèves* un petit chef-d'œuvre, dit galamment la jolie « Pavane » décrite dans le roman, avec une grâce maniérée pleine d'archaïsme; et M. V. Gilbert peint *Une rue de Paris, le matin,* en mêlant subtilement la lumière de l'aube commençant à poindre, à la lumière du gaz s'éteignant graduellement. Des brouillards semblent s'élever du sol, tandis que dans le ciel une lueur joyeuse signale le retour du soleil, montant dans sa gloire, et jetant des apothéoses de clartés sur la crête des toits.

Chaque année, le paysage, ou pour parler plus exactement la peinture de la vie rustique, nous ménage d'agréables surprises. Des recherches constantes, des efforts multipliés, une compréhension in-



PERRE. A. *La Cinquantaine*



LAURENS (J.). — *Mounet-Sully, rôle d'Hamlet*

telligente de la nature agreste, entraînent nos artistes vers une interprétation de la vérité qui semble devoir être définitive. Tous ceux que l'étendue attire, étendue des vastes plaines, étendue des océans, trouvent chaque jour des accents nouveaux et une pénétration de réalités remplis de fascinations. Qu'ils disent le vieux sol nourricier que tant de merveilles meublent, décorent, agrandissent; qu'ils tentent d'exprimer la mer et son attirante hantise, et les aspects divers, délicats ou violents, tendres ou mélancoliques, échos de fêtes ou reflets de sourires qui font de cette charmeuse l'énigme indéchiffrable, tous, j'entends les prédestinés, ceux que l'art a marqués de sa lumière, découvrent quelque chose de neuf, d'inédit, de pas encore éprouvé, dans la lame qui écume, dans le nuage qui court, dans le grain qui naît à l'horizon, dans la tempête qui s'avance menaçante. Et, des émotions ressenties devant la majesté d'un spectacle aux actes divers, des angoisses éprouvées, des cris d'horreur étranglés par l'effroi, ils tirent de leur âme qui a subi comme une réverbération d'allégresse ou d'épouvante, quelque page appelée à durer.

Paysages de terre ou paysages de mer doivent rentrer dans la même catégorie. C'est, en somme, la nature tout entière que ces appellations délimitent; et voici pourquoi, dans ce rapide exposé du naturalisme en 1888, je mêlerai les uns et les autres dans la même appréciation.

M. Jules Breton voit l'*Étoile du Berger*, et *Jeunes Filles se rendant à la procession*, applaudies par le public et, au-dessus du public, qui en somme n'est que la foule, saluées par les amateurs. Dans ces deux pages un grand artiste a parlé, le premier de nos peintres de nature et d'humanité s'est manifesté. Son frère, M. Émile Breton, a deux bons tableaux : un *Soleil couchant en mer*, et un *Soir d'hiver en Artois*. Un jeune, M. Isenbart, se révèle par des pages pleines de promesses: *Champ de bruyères*, et *Ruisseau du Val-Noir* (Doubs). Nous assistons là au lever d'un astre. Les *Patureaux*, de M. Jan-Monchablon, sont d'une délicatesse exquise. Il y a surtout un effet de soleil couchant dorant la cime des arbres et le sommet des collines, tout à fait charmant. Seu-

lement, je reprocherai au peintre la correction trop sage de sa manière. Très belle l'*Entrée du canal, à Ouistreham,* de M. Berthélemy. La *Levée des filets,* et *A la Jetée,* de M. Haquette, sont d'un bon peintre, surtout d'un peintre ému. M. Barau, auteur de *Braconnier furetant,* et de *Novembre;* M. Berthelon, qui a signé une maîtresse page, *Gros Temps au Tréport;* M. Guillemet, avec ses marines si puissamment traduites; M. Paul Baudouin, si intéressant et si personnel avec ses *Bûcherons,* ont produit des œuvres dont on se souviendra. M. Joubert raconte la Bretagne et la Normandie avec un bel accent de sincérité qui retient l'observateur. Il y a de la mélancolie dans les *Bords de la Sauldre,* de M. Le Marié des Landelles, qui nous montre des arbres aux feuilles roussâtres, enveloppés par l'humidité qui s'élève de la terre, et une pièce d'eau calme, mystérieuse et fatale dans ses glauques reflets.

J'ai été charmé par la *Fin de la journée,* de M. Hermann-Léon; le dernier sillon se creuse, et lentement le jour s'éteint, et la nuit s'annonce.

M. Charles Jacque est rentré dans la lutte, — ce qui pour lui est, rentré dans le triomphe, — avec deux œuvres sévères : le *Grand Troupeau au pâturage,* et l'*Abreuvoir.* M. Loustaunau, humoriste autrefois, devient sage et presque scientifique. Son tableau ferait bonne figure à l'École polytechnique, section du génie. M. Lhermitte n'est ni Millet ni Jules Breton : il est Lhermitte. Sans rien demander à la rusticité grandiose de Millet, ni à la poésie ennoblissante de Breton, il peint des paysans soit au repos, après une chaude matinée, soit au retour, dans la clarté indécise qui tombe des étoiles, soit au foyer, entourés de la famille; et ses paysans ont quelque chose de bien humain. J'en appelle à son tableau *le Repos.* M. Latouche qui expose une belle toile, l'*Accouchée,* a envoyé aussi un paysage, *Décembre,* qui sent son peintre. Le givre couvre la terre, poudre les champs à frimas; la gelée a durci les routes, fendu les arbres, desséché les ruisseaux. Voici cependant deux piétons, bissac au dos, bâton ferré à la main, qui vont hâtivement sur le chemin de la misère, voyant l'infini s'allon-

ger devant eux, et ne sachant pas si, le soir, à l'étape, il leur sera donné de réchauffer leurs membres devant l'âtre étincelant, et de reposer leur corps dans l'écurie, où la chaleur des bêtes endormira leurs rancœurs. Bien délicate, la marine de M. Liot : le *Village des Salines de Bricqueville, Manche*. Bien poignante, celle de M. Émile Maillart, les *Derniers Secours*. Une barque est en détresse, au large. Déjà les sauveteurs sont partis, et luttent inutilement contre la tempête qui jette ses vagues furieuses pardessus jetée et môle. Les femmes et les vieux qui sont restés tentent à leur tour un effort suprême. Ils ont entassé sur une charrette des engins de sauvetage, et ils vont cahin-caha, fléchissant sur leurs vieilles jambes, secoués par l'ouragan qui fait rage, inondés par les flots qui déferlent. Arriveront-ils à temps ? Et devant eux, bien en avant, un prêtre, portant un ciboire et suivi d'un enfant qui frissonne, s'apprête à donner de loin, à ceux qui vont mourir, la bénédiction suprême. L'impression de ce morceau est grande, et, en le voyant, je me suis rappelé le *Viatique* de Poirson.



LIEBERMANN (M.) _ *Une corderie (Hollande)*

L'Amour aux champs, de M. Brouillet placé à côté d'un énorme paysage de M. Julien Dupré, est un peu écrasé par le voisinage. Les vaches noires, semées dans des verdures d'une tonalité violente, nuisent à l'effet délicat et clair qu'a cherché le jeune artiste. Mais son

tableau n'en semble pas moins bon à ceux qui savent regarder avec attention. Nous sommes en pleine moisson. Les épis coupés jonchent le sol que dore un soleil accablant, et le jeune paysan qui a fauché depuis l'aube, peinant et suant, mais ne chômant pas, juge que le moment est venu de reprendre haleine. Aussi il s'est arrêté, et saisissant par le cou une belle fille qui lie des gerbes, il l'embrasse avec furie. Ah! le bon baiser de la jeunesse qui met des éclairs dans les yeux de l'homme, et des rougeurs sur le visage hâlé de la femme! La position des deux personnages impliquait des difficultés de mouvements, des raccourcis disgracieux; mais M. Brouillet a su exprimer les premières, dissimuler adroitement les seconds; et son tableau est, en somme, d'une vérité de nature parfaite. C'est, à mon avis, un des meilleurs du Salon.

M. A. Perret, qui eut autrefois des succès avec les sujets rustiques qu'il plaçait en Bourgogne, regagne cette année tout le terrain qu'il avait perdu. La *Cinquantaine* nous fait heureusement oublier l'incursion imprudente qu'il fit dans les sillons où le grand Millet nous montrait le geste auguste du semeur. Je ne sais si, dans la *Cinquantaine* qui n'a rien de commun avec celle de Knauss, c'est plutôt la vérité simple du cadre, l'ingéniosité de la composition, la marque presque touchante des physionomies qu'il faut louer, que le talent exquis dont le peintre a donné la preuve. Tout y est parfait; et la main du praticien s'y montre en même temps souple, délicate et émue. Le jury a fait, en accordant une seconde médaille à M. A. Perret, un acte de justice qui a été ratifié par tout le monde. L'exemple est assez rare, pour que je le consigne dans ce livre, peut-être appelé à durer.

Un repas de noces à Yport, de M. Albert Fourié, est encore dans la mémoire des amateurs, car une année ne suffit pas pour plonger dans l'oubli l'œuvre marquée du coup de pouce du talent. Je crains que la *Dernière Gerbe* n'obtienne pas la même consécration. Non que l'œuvre ne soit intéressante, et ne renferme quelques-unes des qualités que dénotait son aînée; toutefois, j'y trouve moins de charme



DEBAT-PONSAN (E.). *Portrait de Mme la Marquise*



BULAND E. — *Tireurs d'arbalète*

et moins de vérité. Il s'agit ici d'une de ces fêtes champêtres qui couronnent, d'ordinaire, dans la grasse Normandie, la fin de la moisson. Joies bruyantes, danses désordonnées, beuveries qu'un Silène, vacillant sur son âne, présiderait avec la majesté un peu alourdie d'un sage qui s'est laissé griser par les fumées de l'ivresse. Remplie de bons morceaux, cette composition, pavée d'intentions louables, manque de cohésion. Les groupes trop espacés s'égayent, selon le terme breton, et jettent comme des trous dans ce vaste ensemble. Cependant le talent, même éparpillé, reprend ses droits, et la patte léonine d'un vrai peintre fait voir en des traits puissants que c'est « quelqu'un » qui parle à notre esprit.

Les peintres de marines sont en nombre et en qualité, très réconfortants. N'y a-t-il pas là, côte à côte, dans la touchante fraternité de l'art, des pages de MM. Mesdag, Morlon, Le Sénéchal, Clays, toutes empreintes de puissance, de majesté et d'élévation? Dans le paysage, M. Harpignies, M. Français, M. Cabat, des vétérans pour les générations nouvelles, semblent chanter de vieux airs dont on ne connaît plus les paroles; mais que de charme se dégage de leurs voix chevrotantes, et que de belles illusions conservent encore ces représentants d'un art qui fut, à son heure, l'art des révolutionnaires! Cabat et Français ont démoli avec les Flers, les Paul Huet, une sorte de Bastille; ils ont détruit les errements surannés, et sur le sol rajeuni, ils ont planté, des premiers, le drapeau du naturalisme. C'est une gloire, cela; avoir été non des précurseurs, mais des recommenceurs. Sans ces hommes-là, le paysage moderne serait encore dans les limbes, et le paysage historique encombrerait la cimaise! M. Paul Lecomte, précisément un élève de M. Harpignies, expose la *Route de Fresnaye-sur-Sarthe, un jour de marché;* la route tourne en montant, les paysans vont et viennent avec un naturel, une variété, un accent, une couleur qui dénotent un virtuose. *Printemps, environs de Paris,* de M. Le Camus, offre l'aspect d'une kermesse où il n'y aurait que de la jeunesse et de la gaieté. Le paysage lui-même est aimable avec ses belles pelouses, ses majestueuses masses d'arbres, et la lim-

pidité d'un ciel qui semble couronner l'apogée d'une belle et réconfortante journée. Il y a du pathétique dans le *Repos de la terre,* où M. Lavieille nous montre des plaines couvertes de neige, et exprime une pensée déjà présentée par Chintreuil. *Un Sentier,* de M. E. Martin, dénote un jeune maître. On est tout surpris de rencontrer tant de sûreté de main, et tant de puissance d'expression, chez un débutant. M. Martin me paraît prédestiné à être quelqu'un. La *Vue du Tréport,* de M. Le Sénéchal de Kerdréoret, est remplie du grouillement de la vie.

MM. Lapostolet et Luigi Loir sont intéressants sans être nouveaux; ils manquent d'imprévu. *Petit étang du Soulier,* et *Une lande en Bretagne,* de M. Le Roux, évoquent le souvenir de certains sujets de Th. Rousseau — comme habileté de facture, et comme vérité d'impression. MM. Béthune et Brissot, dans des genres différents, sont dignes d'attention; M. Artz est éloquent avec simplicité; M. Laronze dit excellemment ce qu'il a vu dans le Charolais; M. Lépine connaît Paris dont il nous donne un bon aspect; Mlle Billet a marqué sa place, et affirmé des qualités viriles, en peignant le *Roulage du blé;* M. Morlot s'est arrêté devant les champs fauchés, devant les meules édifiées lentement; il a vu, du bord du chemin, la ferme comme endormie sous la chaleur du jour, et le grand calme qui enveloppait toute chose; et c'est ainsi qu'il a été appelé à mettre sur la toile: *Après la moisson.*

Dans le paysage, aussi bien que dans les autres genres de la peinture, le talent est partout, mais le génie n'est nulle part. Nous avons une école de paysagistes qui veut aller plus loin que n'allèrent les Rousseau, les Troyon, les Corot, les Daubigny, les Millet, mais que les forces trahissent et qui restent en chemin. Héritiers oublieux de maîtres admirables, ils dilapident le glorieux héritage qui leur a été légué et tentent, les insensés, d'édifier une fortune nouvelle à côté de celle laissée par leurs pères. Ils ne se rendent pas compte du prodigieux effort fait en des temps si difficiles, si hostiles, si cruels même, par ceux qui concourront à la gloire de ce siècle. Ils dédaignent la grandeur auguste des uns, la vérité dominatrice des autres; et

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET·EDITR·125 Bd St GERMAIN·PARIS·

la grâce poétique et élevée d'un Corot, et la compréhension hautaine d'un Millet, et l'inéluctable sincérité de tous ceux qui combattirent pour l'art, vers 1830. Déjà, l'émotion presque poignante qu'ils provoquèrent s'est éteinte; déjà, la joie intense que procurent des chefs-d'œuvre s'est évanouie; et, sans guide, les jeunes recrues s'en vont au hasard, trahissant par leur interprétation la source sacrée des sensations subli-



RIGOLOT (A.). *Fin d'automne au bois du Cotillet, près Rouen.*

mes; celle où l'homme se baigne, se rajeunit dans son cœur et dans son âme, comme s'il trempait l'un et l'autre dans une éternelle Jouvence.

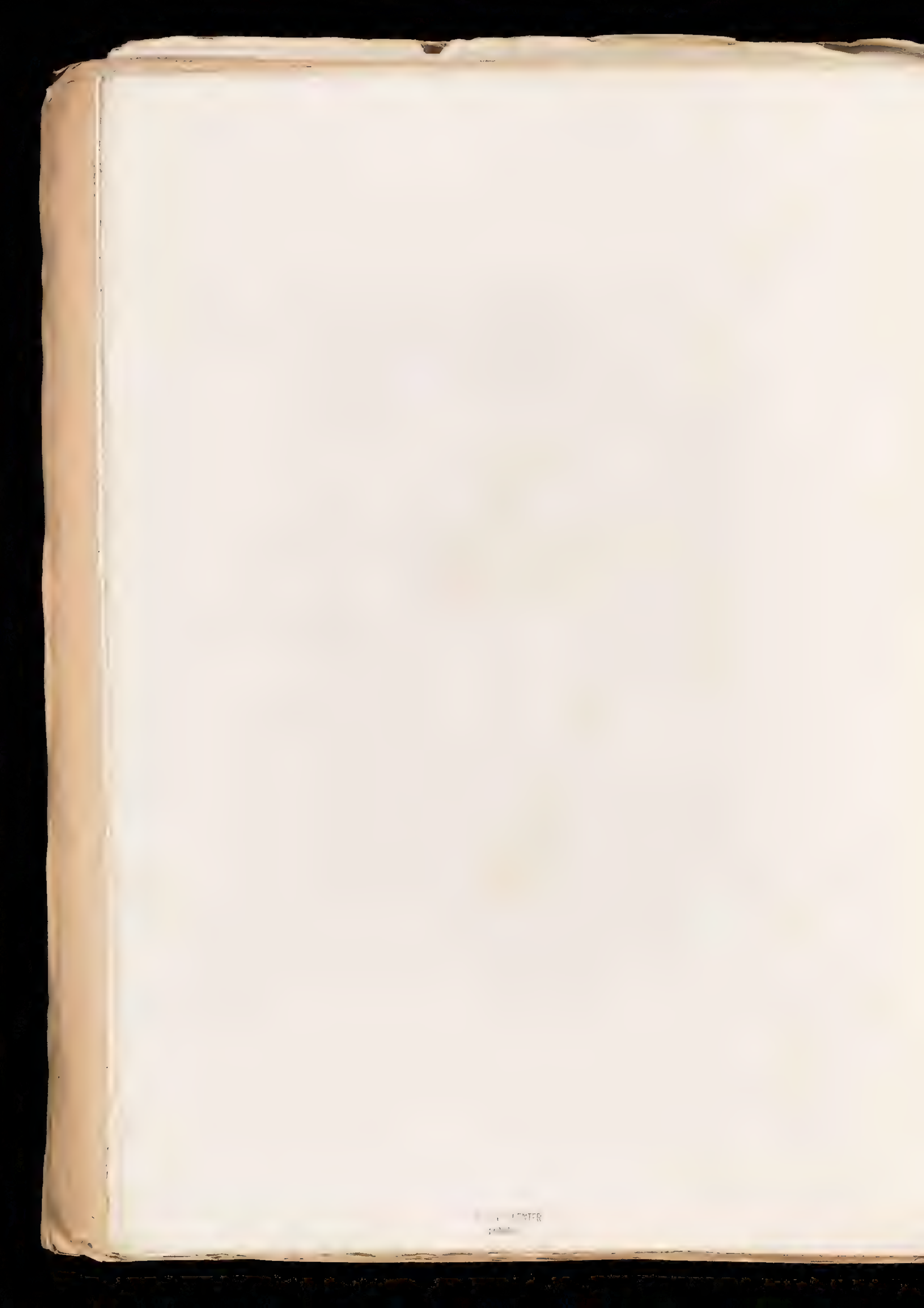
Et pourtant, est-ce que la nature change? est-ce que les saisons varient? est-ce que les aspects divers, multiples, enchanteurs de la vieille terre qui nous fait vivre, espérer, et qui nous reprend dans son sein se sont transformées? Pourquoi donc ne pas la rendre telle qu'elle est? Pourquoi chercher non pas à l'arranger, ce qui est le droit de l'artiste, mais à la trahir en l'enlaidissant? Et faut-il que la peinture, elle aussi, ait ses décadents?

Toutes ces pensées viennent en foule à l'observateur dès qu'il entre dans une exposition. Au lieu du plaisir qu'il recherche, il n'a que des surprises qui le déconcertent, et des impressions qui l'énervent. Au Salon, il est vrai, le spectateur, celui qui suit lentement la foule, a parfois de douces émotions; il assiste à l'éclosion naïve d'un tempérament, à l'envolée radieuse d'un esprit, à des essais qui ne sont pas sans intérêt, et à des réussites qui ne sont pas sans saveur. Mais l'originalité est si rare; et l'habileté, qui n'est souvent qu'une fausse façade, si répandue, qu'on ne sait plus vraiment vers quel idéal tourner sa pensée. Les noms succèdent aux noms, et c'est une multitude; si les œuvres se mariaient aux œuvres, ce serait une élite. Voilà ce que nous ne trouvons pas; voilà pourquoi nous avons jeté ici les réflexions que nous suggère un tel état de choses, désireux de nous dégager du désarroi qui envahit l'art moderne, avant de continuer le dur labeur réservé à un salonnier, en l'an 1888. Et maintenant, reprenons le fil interrompu d'un discours trop long, et complétons une liste déjà trop chargée à notre gré.

M. Montenard est le peintre toujours heureux du Midi; M. Ch. Meissonier, le peintre de Poissy; M. Marais a des animaux bien établis, dans des campagnes aux belles perspves;ecti après Millet, M. Marcotte de Quivières exprime le calme attristé de novembre; MM. Normann, Odier, Paul Méry, Maincent, Olive, Michel, Rosier et ses vues de Venise, Parten et sa forêt tragique, E. Noir, sont dignes d'une mention de la part du critique. Les *Vaches et taureaux,* de Mlle Bouillier, ont de la vigueur; et les *Moyettes,* de M. Quignon, décèlent un talent qui ira loin. Comme impression de soleil, c'est absolument très bien. M. Pinel a rapporté de Tunisie les *Bords de l'oued Gabès, à Djara,* une page qui le classe au premier rang des orientalistes, et qui méritait une deuxième médaille. C'est un paysage un peu désolé, où le sable paraît de la cendre de volcan, où des ruines de palais et de mosquées se dressent çà et là. L'air y est rafraîchi par un lac où puisent des femmes. Plus loin, une femme passe montée sur un mulet; des Arabes sont assis, en rond; des chameaux sont



DELOBBE (A.). — *Jeune [illegible]*





GILBERT (R.). *L'atelier de teinture à la manufacture des Gobelins.*

accroupis. Tel est ce tableau d'une composition si heureuse et d'une impression si juste, que semblent envelopper des brouillards bleuâtres qui montent de l'eau, et que réjouissent des colorations exquises, et une harmonie attirante dans laquelle se confondent si bien les tons divers du paysage, des figures, des costumes s'enlevant sur un ciel orangé. L'étude de femme, du même peintre, *Méditation,* est excellente. De M. Reinhard, je signale des femmes autour d'un calvaire, près de la mer, et interrogeant l'horizon où la tempête se démène, et où les marins luttent contre la mort. Le *Vieux Chemin des Moulineaux,* de M. P. Schmitt, a été justement récompensé. Il faut se souvenir de *Novillada,* tableau de M. Gustave Colin, plein de fougue, de tapage, de soleil et de couleur. La *Rentrée du troupeau,* de M. Pearce, obtient du succès, même dans une exposition où règnent Charles Jacque et Chaigneau.

Un mot aussi pour les artistes qui suivent : M. Serrier et ses *Brumes de décembre,* et *Environs de Trouville;* M. Pezant et *A la Villette,* et des vaches dans une vallée ; M. Pointelin et ses paysages austères ; M. Pelouse, superbe dans ses belles impressions d'automne ; M. Swan et cet *Enfant prodigue,* troublant comme une strophe de Baudelaire ; M. Rapin, qui concentre l'émotion dans des pages virgiliennes ; M. Thiollet, pour qui la mer est une source de sensations ; M. Renouf véhément ; M. Schlomka intéressant avec un paysage de Villerville ; le *Berger et son troupeau,* de M. Truesdell ; de bons tableaux de MM. Zuber, Watelin, Appian, Auguin, Alfred Smith, Quost qui laisse les fleurs pour les grandes compositions ; Veyrassat, égal à lui-même ; Vuillefroy ; Baudit ; Ziem, truculent dans ses orgies de couleurs ; Vollon, qui sera un grand peintre pour la postérité, et qui l'est déjà pour quelques-uns d'entre nous ; Edmond Yon, un des meilleurs, des plus originaux, des plus personnels de la génération actuelle, et dont le *Trou de l'Enfer, à Cayeux,* est superbe ; Tattegrain, émouvant ; Beauverie, plein de délicates ressources ; d'Argence, dont le paysage enveloppé de brouillards qui montent des eaux, rend un spectacle souvent entrevu ; Richet, très en progrès, et dégagé de la lisière qui le reliait à Diaz.

M. Roll est un des triomphateurs du Salon. On ne jure plus que par la *Fermière,* Manda Lamétrie. J'avoue que ce dernier détail me laisse froid. Ce que je vois, c'est la Fermière vaquant à ses occupations, dans un paysage qui est bien de Normandie. Au fond du tableau, les bâtiments de la ferme s'aperçoivent, découpant leur silhouette massive en pleine clarté. Un chemin descend vers nous, et sur le chemin s'avance la Fermière, tenant un seau de lait. Elle est belle de vérité, et respire la santé. Ses traits sont expressifs, intelligents ; et on devine que sous cette paysanne se cache un caractère. Largement peinte, cette figure, en plein air, sous la lumière un peu crue d'un ciel mouvementé, lumineux, offre des délicatesses de tons, des recherches de notes fines et distinguées, tout à fait réussies. L'autre toile de M. Roll : *Au trot,* c'est comme qui dirait un Velasquez modernisé, une réplique du prince Balthazar Charles.

Pare à virer, de M. Eugène-Laurent Vail, toile peinte à la truelle, est une des plus émouvantes scènes de mer du présent Salon. Par contre, *Novembre,* de M. Adan, en est une des plus délicatement touchées. Quant à M. Demont-Breton, il progresse sans cesse et son art s'élève avec ses pensées. Il y a de la grandeur dans l'*Hiver en Flandre,* et dans cette belle toile, les *Œillettes.* Mme Demont-Breton reste égale à elle-même, soit qu'elle dise le *Bain,* soit qu'elle dise les *Jumeaux.* M. Vayson a deux toiles intéressantes : *Gardeuse de moutons,* et *Vaches à l'étable ;* MM. Bonnefoy, Besnus, Boudin, Boudot, Carlos-Lefebvre, Binet, Maurice Courant, adorent la même déesse : la Nature! mais chacun a son rite particulier, murmure des prières qui lui sont propres, officie à sa manière. Tous sont divers, mais tous sont sincères ; et des œuvres sorties de leurs mains, se dégage une particularité qui les sauve de la banalité. M. Camille Bernier, fidèle à la Bretagne qui lui a inspiré des chefs-d'œuvre, met de la poésie sur les *Bords de l'Isole,* et de la tristesse sur l'*Étang de Quimerc'h.* Il y a un bien grand caractère dans cette figure de M. Brunet-Richer, inspirée par deux lignes des *Pêcheurs d'Islande,* de Pierre Loti : « Les mères et les veuves des marins passent cou-

vertes de leurs longs manteaux de deuil, comme des avertissements noirs. »

Un Norvégien, M. Grimelund, a excellemment rendu le *Port d'Anvers,* et *A Fjellbacka.* Quand je dis « excellemment », j'entends qu'il y a dans ces marines une telle saveur d'exotisme, qu'on se prend à penser que des choses qu'on n'a pas vues doivent être ainsi dans la réalité. De M. Courtois (Ernest), je ne voudrais pas oublier le joli



THIRION (E.) — *Origine de l'institution des établissements hospitaliers à Berck-sur-Mer*

Coin de jardin; pas plus que le *Bois de Captieux,* de M. Cabrit. Deux paysages puissants de M. Busson, *Place de Lavardin,* et *Val de Villavaud;* des compositions nobles, de M. de Curzon; *Sous bois,* de M. Dardoize; *Un soir d'hiver* et *Avril,* de M. Davis, dénotent que si notre école de paysagistes n'a pas l'importance qu'elle avait il y a encore vingt ans, elle ne compte pas moins une légion d'artistes pleins d'originalité, de verve, de bel enthousiasme, et qu'elle produit des œuvres imprégnées de sincérité et de talent.

M. Victor Binet s'est assigné une belle place au Salon de 1888, et taillé de ses propres mains un très légitime succès. J'estime que le *Petit Vallon,* et le *Soir d'hiver à Vauhardin,* sont des pages tout à fait hors de pair. Le *Crépuscule après l'orage,* signé par M. Delpy, mérite

aussi quelques lignes d'écriture. L'artiste qui nous occupe a longtemps cherché sa voie, et le souvenir de Daubigny a pesé sur sa pensée. Aujourd'hui cette dernière se dégage, se fait libre, et tout en conservant la pénétrante influence des conseils d'un maître, elle devient personnelle. C'est en ému que M. Delpy a exprimé tout simplement, mais avec vigueur, la sensation très juste d'une chose bien vue; et, sans y mettre de malice, il a atteint le but longtemps cherché.

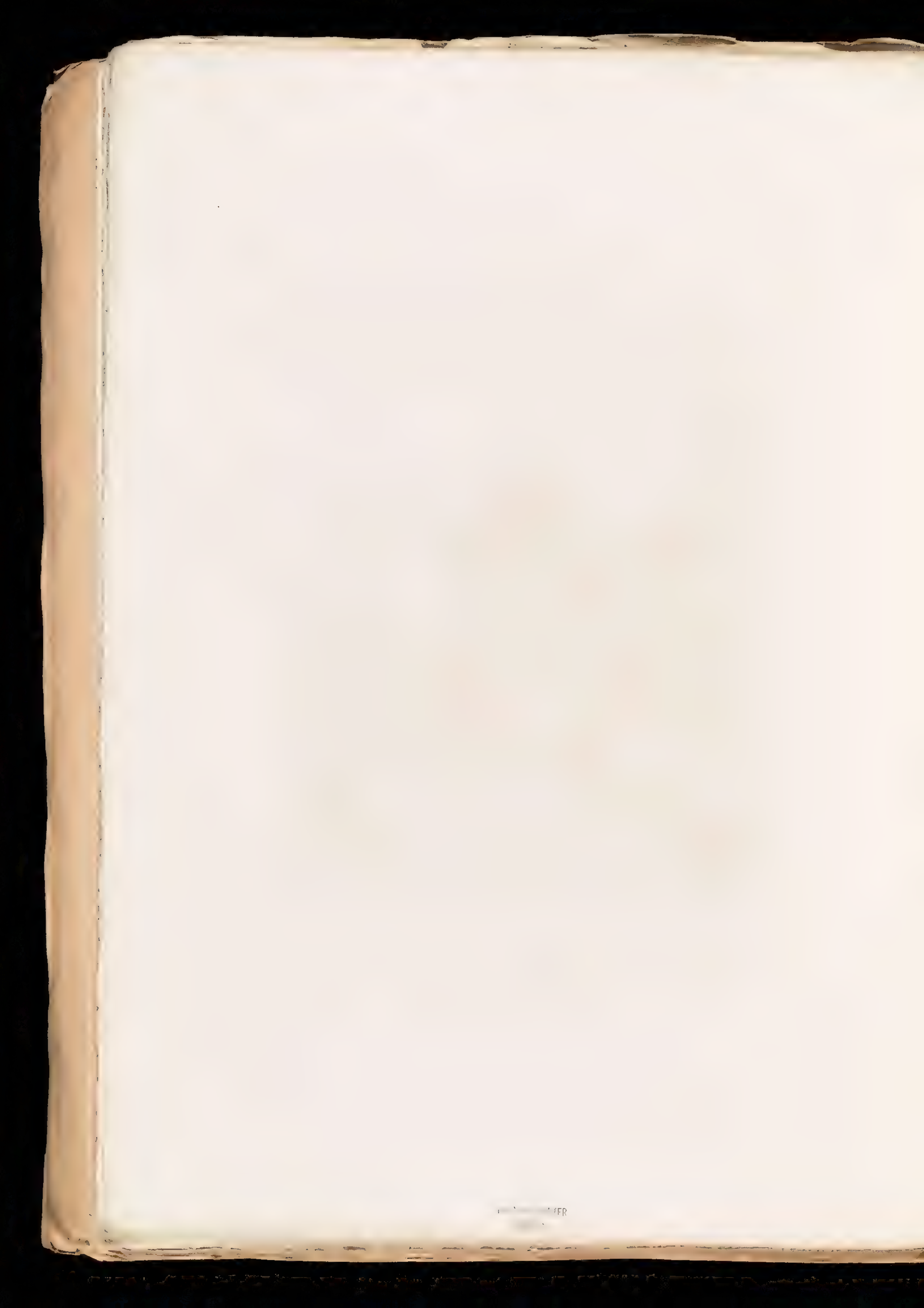
En passant, j'indique le *Soleil couché,* et *Vache normande,* de M. Beauvais; *Berger au repos,* et la *Rentrée du steamer « Schiedam » au port d'Anvers,* de M. Courtens; *Avenue de la Défense,* et *Vallon d'Escoussans,* deux motifs bien opposés, de M. Durst; *Herbage normand,* très bien, de Mlle Marie Diéterle; les *Transatlantiques à Marseille,* de M. Cornellier. Toutes ces toiles mériteraient mieux qu'une citation, si la place ne m'était pas mesurée.

L'*Heure de la traite*, de M. Julien Dupré, est un bon tableau, mais de dimensions exagérées; le *Petit bras de la Seine à Villennes,* de M. Dameron, plein de fraîcheur et de lumière fine; *Un Coin de marais en Sologne,* et *Soleil couchant,* en Normandie, montrent la belle habileté et la surprenante franchise de M. Damoye. La peinture des Fermes, avec leur beau désordre, le mouvement qui les anime, le bruit qui les remplit, a trouvé autrefois, en M. Defaux, un interprète fidèle. Ce dernier, à cette heure, déserte le plancher des vaches pour l'eau, et il nous dit en une page qui n'est pas sans caractère, l'aspect imposant de la *Marée montante*.

La *Meuse à Dordrecht,* de M. Iwill, rentre dans les bons morceaux. L'artiste y a mis quelque chose de lui; on y sent le respect de la vérité et le frisson de l'émotion. Dans ce tableau, le temps est brumeux, et, à travers les brouillards, la ville apparaît vaguement. A droite de la toile, au premier plan, de longs roseaux, d'un joli effet décoratif, tranchant vigoureusement sur la tonalité glauque du fleuve. M. E. Frère, dont les maréchaleries sont répandues un peu partout, nous intéresse, à cette heure, avec une *Foire* et un *Intérieur d'écurie;* et, contraste piquant, Théodore Frère, mort depuis peu de



BEAUQUESNE (W.) — *Seul !!! souvenir de 1870*





LANDELLE (C.) *Mahkema. Cour du tribunal du Cadi à Alger*



PICARD H. — *Douleur*

mois, nous rend songeurs quand nous regardons ses pages d'Orient que la main déjà affaiblie de l'artiste a achevées, et qui exhalent un si beau sentiment et une si étonnante poésie. Je veux parler de *Le Désert de Siout* et de *Le Nil à Mahassarah.* Je serais désolé de ne pas mentionner deux toiles intéressantes de M. Blayn, *Soirée d'adieux,* Bretagne, et une *Barque* de sauvetage ; de même, pour le *Tertre Corbin,* avec son coucher de soleil dans des marais, de M. H. Girard. Il fait chaud dans le paysage du midi pourtraicturé par M. Decanis ; et c'est sur un terrain fendillé, calciné par le soleil, que se dresse son *Moulin de Rognac.* On aperçoit, au fond, la mer toujours bleue, et qui fait une vigoureuse opposition au ciel légèrement pommelé. M. Gagliardini a deux charmantes pages, la *Grand'Rue à Circourt,* Vosges, et *Midi au village.*

Il y a dans l'*Embarquement d'huîtres,* à Cancale, et dans la *Houle,* de M. Auguste Flameng, presque de la grandeur. L'*Embarquement,* qui rend une impression bien sentie, ajoute au charme que dégage la vérité, la saveur d'un souvenir bien présenté, l'attrait d'une scène bien composée. Tout se combine, s'harmonise dans ce tableau au ciel brumeux, presque méchant comme disent les marins, aux flaques d'eau presque lumineuses dans lesquelles se reflètent les pêcheurs qui chargent le bateau ; la *Houle* avec ses barques échouées, par un effet de nuit, est saisissant.

M. Huguet est un orientaliste persistant qui s'impose ; on s'arrête devant sa toile, le *Bassour,* tribu algérienne émigrant vers le grand inconnu du désert, et recommençant, poussée par on ne sait quel danger, l'éternel exode des déshérités. Très jolie la note éclatante du palanquin rouge, perdue entre le ciel qui flamboie et le sable qui brûle. M. Jourdan (T.) a justement gagné une mention honorable avec son *Troupeau de chèvres,* broutant dans la montagne, en pleine Provence.

Un Américain, M. Knight, élève de Meissonier, a obtenu plus que de l'attention — du succès — avec sa charmante toile, le *Passeur.* Le passeur est vigoureux, les filles qui le hèlent, pleines de santé, et le paysage avec la rivière qui le rafraîchit, vraiment exquis. C'est bien là

un cadre digne d'une fête des yeux, et où un accent d'humanité se mêle à un bel aspect de nature.

Il y a une piquante recherche d'originalité dans la *Loire, près Angers,* de M. Cesbron; les roses trémières qui se détachent sur la limpidité de la rivière donnent à cette page comme un parfum d'exotisme japonais. Puisque je tiens ce peintre, très divers et très personnel, je veux dire aussi, quoique la place des natures mortes ne soit pas encore arrivée, que ses *Parmentières* sont un régal et que l'eau vous en vient à la bouche. Comme elles sont savoureuses et cuites à point, les modestes mais sublimes patates, que la ménagère de Chardin vient de sortir de la marmite, dans laquelle elles ont été à l'étuvée! J'ai prononcé le nom de Chardin avec intention; et je voudrais placer les *Parmentières* de M. Cesbron à côté d'un des chefs-d'œuvre du maître, car il y a un grand air de parenté entre les deux.

Remarqués : *Sur les dunes,* de M. Errazuris, un fidèle de Villerville; *Sur la grève de Merlimont,* de M. Jameson, bien composé et d'un excellent sentiment; *Bords de la Varenne,* et *Matinée de septembre, à Martigny,* de M. Jourdeuil, deux pages très fines de tons et peintes à souhait; *Marée haute, à Dieppe,* et *Pont-Aven,* de M. Grandsire; *Bords du Loir,* de M. Gittard.

M. Flahaut met de la distinction dans tout ce qu'il représente, mais cette distinction de pensée n'exclue pas la fermeté de la main et l'accent de la couleur; *A Marée basse,* au Puys, près Dieppe, montre un mélancolique coucher de soleil, jetant sur les vagues qui s'étalent comme des nappes d'or. M. Howe a raconté un *Départ pour le marché,* en Hollande, avec des animaux bien dessinés, dans un paysage enveloppé d'une espèce d'humidité lumineuse. M. Le Poitevin a jeté les rayons nacrés de la lune sur un parc de moutons; et une grande impression de poésie se dégage d'un sujet, souvent traité par François Millet. M. Hareux nous donne aussi, dans le *Pont de la Folie, à Crozant,* un effet de lune se jouant sur un torrent; et c'est très juste. Enfin je terminerai la nomenclature des paysages, en citant l'*Arbre mort,* et le *Chemin creux,* de M. Fath; et l'*Incendiaire,* de M. Falguière,

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET· EDIT^R·125 B^D·S^T·GERMAIN·PARIS·

d'une étrangeté presque tragique, et d'une exécution nerveuse et désordonnée, qui exprime bien le caractère despotique d'un des maîtres de la statuaire française.

Les peintres de natures mortes n'ouvrent pas de vastes horizons,



MONGE (J.). — *Le Clairon.*

et l'attrait qu'ils dégagent est singulièrement localisé. Pourtant, ils intéressent plus que la nature, et c'est ici que l'art prouve sa supériorité. Dans la vie ordinaire, les objets usuels qui frappent nos yeux ne les arrêtent pas; un chaudron, des bouteilles, des fruits, du gibier, ne nous rendent pas songeurs, hormis quand les bouteilles contiennent un vin dont les vertus ne doivent rien à la chimie, quand les fruits sont à point, quand le gibier est délicat. Sensations du palais, mais non extases de la pensée. Eh bien! qu'un artiste transporte ces choses inertes, sans grandeur et sans poésie sur

la toile; qu'il fourbisse suffisamment le chaudron; qu'il donne au vin la belle couleur de l'ambre, et à la bouteille les tons vénérables qui ne s'acquièrent que derrière les fagots; qu'il nous montre des abricots juteux, des prunes avec l'éclat de la fleur, des raisins vrais à attirer la mouche de Zeuxis; qu'il jette sur une table un faisan aux plumes chatoyantes; et tout aussitôt, notre imagination s'ouvre, notre admiration naît, s'échauffe, s'emballe, et devant un Vollon aussi bien que devant un Chardin, devant un Ribot aussi bien que devant un Kalf, nous crions au chef-d'œuvre! Et remarquez qu'il n'en est pas de même pour les autres « facultés » de la peinture. Un paysage, même peint par Rousseau, ne nous donne pas la sensation indéfinissable que nous procure la Nature; un portrait nous paraîtra toujours inférieur à l'original qui l'a inspiré; et telle marine si belle qu'elle fût, sera bien pâle pour les yeux qui auront vu la mer dans ses heures de tendresse alanguie, et dans ses moments de fureur sauvage.

Diderot, qui se passionnait si naturellement — quand il ne les écrasait pas de son dédain — pour les pages de Chardin, écrirait, s'il vivait encore autrement que dans la mémoire des hommes, de bien jolies phrases en l'honneur de nos peintres de natures mortes; et de son esprit vif, alerte, comme aiguisé, il les classerait d'un mot, les ferait célèbres d'un trait de plume. Hélas! je ne suis pas Diderot, mais tout simplement un curieux, amoureux de la sincérité en art, demandant à l'artiste de me procurer une sensation, de me faire ressentir une émotion, d'arracher à mes lèvres un cri de satisfaction, à mes yeux un éclair de joie. Je tâche autant que possible d'être impartial en étant juste; et sachant combien pour tous la vie a d'amertume, je m'efforce de ne pas l'aggraver. J'ai indiqué ce qu'était la nature morte, en quoi elle paraissait supérieure en tant qu'intérêt à la nature vraie. J'ai fait sentir que, pour ce genre, l'habileté de la main était tout, et que la copie d'une chose paraissait supérieure à la chose elle-même. Il ne me reste donc plus qu'à signaler les peintres qui sont de la bonne école, et les œuvres qui sont de la bonne manière. La *Table de cuisine,* et *Poissons,* de M. Rouby; *Un Coin de Halle,* halle aux



MOREAU DE TOURS (G.) *Le drapeau a l'assaut de Malakoff*
18 Sept.bre 18



BROZIK — *[illegible]*

poissons, de M. Rozier; des *Poissons et des Fruits,* très bien, de M. Tholer; une *Boutique de fromages,* de M. Dambourgez — symphonie déjà annotée par Zola dans le *Ventre de Paris;* la *Partie interrompue,* de Delanoy, un peintre de race; le *Pot-au-feu,* de M. Deshayes, étalé sur un coin de table, avec, là-bas, sur le fourneau, l'eau qui chante dans la marmite, et, toute préparée, la poule — la poule au pot, rêvée par Henri IV!— et les légumes ficelés; comme tout cela présage un bon bouillon!

De M. Blaise Desgoffe, voici des pièces rares du musée du Louvre, des agates, des porcelaines, des émaux, des cristaux, des bois sculptés d'une perfection désespérante; M. Jules Desgoffe, le fils du précédent, hérite des dispositions rares de son auteur. Les armes qu'il a empruntées au Musée d'artillerie, casque, épée, bouclier, sont vibrantes de relief et étonnantes de clartés. La lumière s'y accroche aussi bien que dans la réalité. J'aime les *Attributs de musique,* et les *Attributs de guerre,* de M. Bachereau, conçus comme les dessus de porte que les peintres du XVIIIe siècle excellaient à composer; c'est d'un art tout à fait décoratif. Les *Portugaises,* — ces huîtres du pauvre! — de M. Attendu sont savoureuses; et les *Pastèques de Cadix,* de M. Ziem, d'un rose éblouissant; Mlle Crouan a pensé aux oignons de Chardin — qui font pleurer rien qu'à les regarder — et elle a fait un sort enviable aux *Oignons d'Égypte*. Le *Coin d'office,* de M. Fouace, ouvre l'appétit. Les huîtres s'y mêlent aux moules, et deux bouteilles de vieux vin blanc couvertes d'une poussière respectable, semblent contenir dans leurs flancs, obscurcis par le travail des années, de l'or en fusion. Si on y ajoutait les *Œufs sur le plat,* de M. Amand Gautier; les *Produits de la chasse,* de M. Vollon; les *Victuailles,* de Mme Marie Cornélius; et les *Figues mûres,* de M. Zakarian, on aurait assurément les éléments d'un repas à faire tressaillir Gamache dans sa tombe!

L'importance que prend le portrait dans les mœurs d'une société dont la démocratie consiste à mettre en lumière même les médiocres, et à élever des statues fouillées dans le marbre ou coulées dans le

bronze à des célébrités de clocher, aussitôt oubliées que créées, devient despotique. Aussi, les peintres de portraits sont-ils nombreux, et leurs œuvres atteignent-elles des proportions menaçantes. Le portrait est un refuge pour beaucoup, une sorte de filon dans lequel les uns trouvent du simple minerai, d'autres des paillettes d'argent, et les favorisés des pépites d'or. A ce propos, un artiste des plus célèbres, un de ceux dont la conscience complète le beau talent, M. Bonnat, pour le citer, me racontait comment il avait été amené à peindre la figure humaine. Au début de sa carrière, il s'était, comme on le sait, livré à la peinture de genre, et on se souvient encore des sujets délicats et charmants, de ces scènes prises surtout en Italie, dans lesquelles il excellait à rendre la vie pittoresque des gens du peuple, groupés sur les places, ou rassemblés à la porte des églises. Puis, son ambition grandissant, il aborda la peinture sévère, peinture religieuse et peinture d'histoire. Le succès ne répondit pas à ses espérances, et il luttait énergiquement, opposant à la déveine qui le poursuivait la constance d'une volonté fortement trempée. Un jour, tout surpris, il eut la visite de M. Thiers, alors Président de la République; et, plus surpris encore, il reçut de celui-ci la commande de son portrait. M. Bonnat hésita longtemps avant d'entreprendre ce travail, faisant entendre au chef d'État qui l'honorait de sa confiance, combien il se sentait peu préparé à un tel travail; lui faisant valoir que ses études premières ne l'avaient pas entraîné à une telle entreprise; qu'il ne croyait pas réussir; que peindre un portrait n'était pas une petite besogne. Bref, toutes les considérations qu'un homme peu enthousiaste pour une tâche qui lui plaît à demi, peut trouver. M. Thiers insista avec la ténacité qui le caractérisait. Le peintre se rendit, et il fit un chef-d'œuvre. De ce jour, la voie nouvelle lui fut ouverte, les commandes succédèrent aux commandes; et, grâce à la sûreté d'appréciation du critique qui, le premier, avait compris et défendu Delacroix, le portrait moderne compte des pages qui demeureront, et qui seront, plus tard, la gloire de notre Louvre.

Si j'ai pris M. Bonnat, c'est parce qu'il est, à mon sens, un des

rares artistes qui ont su, à une époque sans convictions bien tranchées, peindre un caractère en peignant un être humain, faire deviner l'intelligence qui rayonne dans un cerveau, le cœur qui palpite dans une poitrine, et cette flamme supérieure que les analystes les plus subtils n'ont pu définir, et qui fait quelquefois d'un homme doué de génie, presque un dieu. Quand on regarde un portrait, il ne faut pas qu'on puisse dire seulement : « Tiens, un homme »; il faut qu'on puisse ajouter : « C'est un savant, c'est un poète, c'est un penseur, » ou tout simplement : « C'est un bourgeois. » Le visage humain a des conformités physiques qui l'unifient; la pensée humaine y met une marque particulière qui le distingue, et qui fait que cent individus rassemblés en un même lieu, j'entends cent individus aux traits réguliers, à la plastique bien établie, offriront à l'observateur cent expressions différentes. C'est là ce que le peintre doit faire sentir, sans quoi il n'est qu'un photographe donnant servilement les lignes d'un visage, la forme du nez, l'arc de la bouche, le contour du menton, la hauteur du front. Mais le rayon qui jaillit du regard, le sourire qui flotte sur les lèvres ou l'amertume qui les tord, la fermeté que dénotent certains mentons, la fierté qui couronne certains fronts, et cette expression indéfinissable qui enveloppe toute une physionomie, et qui est comme une émanation du foyer intérieur, c'est cela qu'il faut rendre; et ceux-là seuls qui l'expriment sont des maîtres.

Ce que je demande à un portraitiste, c'est précisément ce que M. Bonnat a mis dans les portraits du *Cardinal Lavigerie* et de M. *Jules Ferry,* c'est-à-dire une empreinte minutieusement fouillée, qui a la frappe d'une médaille. Le portrait du cardinal, par ses dimensions, par le côté pittoresque du costume, et par le côté familier du cadre, appartient à la peinture d'histoire; et il aura assurément, pour les générations à venir, l'intérêt qu'offre à nos yeux un personnage de Van Dyck, placé dans le milieu qui lui était propre. M. Bonnat a peint le cardinal Lavigerie dans son cabinet. Le prélat est assis dans un fauteuil, revêtu de son costume ordinaire, la soutane noire avec les boutons rouges; autour de la taille, une large ceinture rouge

à crépines d'or. Le manteau rouge, ouvert, se répand en longs plis sur le fauteuil et sur le tapis. Sur la tête, la clémentine en velours, également rouge. Sur la poitrine brille la croix pastorale. Le cardinal Lavigerie est vu de face. Sa tête superbe, si admirablement modelée, si expressive et si puissante, à la fois douce et imposante, rêveuse et volontaire, avec la barbe blanche qui la complète, fait songer à quelques-uns de ces prélats du temps de la Renaissance qui étaient à la fois pasteurs de peuples, diplomates et chefs d'armée, qui d'une main bénissaient, et de l'autre combattaient.

Le portrait de M. Jules Ferry, traité plus simplement, marque bien en traits hardis la physionomie d'un véritable homme politique, injustement sacrifié à la haine des partis, mais qui entendra un jour sonner pour lui l'heure de la justice. Toute la ténacité qui caractérise cette physionomie si vivante, est incisée profondément sur la toile, si bien que, quelque prévenu qu'on soit contre l'ancien ministre, on ne peut voir son image sans s'y arrêter, et sans penser longuement. Encore un qui a connu les triomphes du Capitole et les chutes de la roche Tarpéienne !

M. Carolus Duran a montré ses deux manières au Salon de cette année. D'abord une perle de jeunesse, de grâce, de beauté : sa fille ! Puis, le buste d'ancêtre du paysagiste Français, vivant à faire pâlir la nature. M. Cabanel, qui ne faiblit jamais, nous a donné deux types : une dame en velours bleu, sur fond bleu ; et une jeune fille en blanc, avec des nœuds mauves, tout à fait délicate et chaste. La jeune fille en noir, de M. Paul Dubois, est d'une distinction exquise qui sent la race.

Les deux portraits de M. Lobrichon classent cet excellent artiste parmi les habiles d'un genre bien difficile à posséder. Mounet-Sully, le sombre Hamlet, a trouvé en MM. Jean-Paul Laurens et Clairin deux interprètes d'élite. A propos de M. Jean-Paul Laurens, je rappelle qu'il expose aussi une *Ophélie,* d'un charme bien inquiétant. La triste fiancée du prince de Danemark se promène pensive au bord d'un ruisseau ; elle tient dans ses mains glacées le fenouil et le romarin,



BARRIAS (F. J.) *Camille Desmoulins au Palais Royal*
(12 Juillet 1789)



BEYLE (P. M.) — *Le premier bain de mer*



WEISS (G.) — *Le nouveau voisin*

et de ses lèvres pâlies semblent sortir les strophes désordonnées que la folie fait monter à son cerveau. Ici, M. Jean-Paul Laurens échange sa manière un peu sauvage contre la facture raffinée et subtile de Gustave Moreau.

Le portrait de jeune femme, par M. Debat-Ponsan, est d'un arrangement discret et d'une saveur agréable. Le portrait de M. Robert Planquette, par M. Bisson; le portrait du peintre Prinet, par lui-même; le portrait de femme, par M. Dinet; celui par M. Bruneau, très bien établi et très bien peint; ceux par MM. Édouard Sain et René Ménard rentrent dans les bons morceaux de l'exposition. Mlle Breslau, qui possède tant d'exquises qualités de nature, a donné l'expression juste à son camarade M. Henri Cain. Henri Maret, pris sur le vif, assis à sa table de travail, entouré de ses livres, de ses journaux, est en train d'écrire un de ces articles pleins de bon sens, d'esprit et d'impartialité qui font la joie des lecteurs du *Radical;* Cormon *pinxit.* De M. Cabane, je signale un portrait d'homme à la tête bienveillante et fine; de M. Maurice Eliot, M. André Saglier dans son laboratoire, très intéressant et très ressemblant. Le portrait de M. Roll, par M. Aviat, reflète bien l'inquiétante activité du modèle. Sarah Bernhardt, par M. Van Beers, n'est qu'une contrefaçon du charme félin de la divine mais envahissante actrice. Où es-tu, Bastien-Lepage, peintre plein de rudesse et de raffinement, interprète inoubliable, poète et prosateur dans tes toiles, toujours imprévu, toujours personnel et toujours grand? Toi seul as su peindre cette femme, qui échappe à tous parce qu'elle nous prend tous, et que même, à l'heure où nous la maudissons, nos mains rapprochées fébrilement applaudissent, et nos voix acclament.

Une véritable artiste, Mlle Beaury-Saurel, mérite un encouragement du critique; de même Mlle Mosticzker, pour son très beau portrait de M. Eugène Manuel, en costume universitaire.

Ce portrait de mon ami Manuel me ménage une transition, ou plutôt une diversion relative au portrait tel qu'il est compris de nos jours, par le public aussi bien que par les interprètes. L'image d'un individu

n'acquiert d'intérêt, en dehors de l'intérêt de sentiment, que si elle nous est offerte dans le milieu qui lui est propre, dans le cadre où l'on est habitué à voir marcher, penser, vivre cet individu. Sans user d'aucun artifice allégorique, en employant tout naïvement les éléments que la nature lui offre, le peintre devrait toujours s'ingénier à rappeler par quelque particularité le rang social qu'occupe son sujet. Qui l'empêcherait, ce que certains réussissent parfois, de montrer le savant dans son laboratoire, l'artiste dans son atelier, l'historien à sa tâche, le poète dans son cabinet, l'amateur dans sa galerie? Et pourquoi, au lieu du costume mondain, ne revêt-il pas le personnage qui pose devant lui, du costume qu'il affectionne dans la bonne intimité du chez-soi? Vraiment, à regarder dans une exposition les portraits qui s'y étalent, dans l'ostentation de la fortune, on croirait que toutes ces femmes, outrageusement décolletées, passent leur vie dans les soirées et dans les bals; et que tous ces hommes, boudinés dans des redingotes trop neuves, vont assister à quelque dîner de corps, ou présider quelque comice agricole. Le vêtement accapare ainsi tout l'intérêt, et l'on discute sur la coupe des robes et sur la nuance des étoffes, au lieu d'examiner la tête et les mains, c'est-à-dire ce qui chez une femme résume toute la femme. Les anciens ne pensaient pas comme nos modernes, et je sais, au musée de Bâle, tel portrait d'Holbein, celui de sa femme, en toilette d'intérieur, avec ses trousseaux de clefs pendus à la ceinture, qui me raconte toute la vie d'une ménagère d'il y a quelques siècles; et ce portrait m'en apprend plus sur les mœurs de ce temps-là, que tous les racontars des historiens. J'y sens la vérité absolue, celle que les années n'émoussent pas, que la fantaisie des écrivains ne travestit pas; et quand je regarde, il me semble que les siècles ont arrêté leur cours, ou plutôt que je retourne en arrière avec eux.

On y vient petit à petit, et des peintres s'évertuent à mettre une date à leurs œuvres, à y fixer un millésime indéniable. Aussi, ceux-là seront bénis par la postérité, puisqu'ils aideront au difficile travail de revision que les siècles lui imposeront.

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
L. BASCHET · EDIT^{R} · 125 B^{D} S^{T} GERMAIN · PARIS

Déjà, M. Gabriel Ferrier, avec le portrait de M. Jules Claretie, est en bonne voie; M. Mathey aussi, avec celui de Félicien Rops, entrevu dans son atelier de graveur, et tirant une épreuve d'une de ses surprenantes eaux-fortes. Voilà qui est intéressant, bien vivant, bien 1888, et ce qu'il faut réclamer instamment, et toujours encourager.

M. Tony Robert-Fleury montre ses belles qualités de dessin, de couleur et d'interprétation sur un portrait raffiné, celui de *Mme Maurice B...* Le profil de femme, sur fond d'or, imitant le cuir de Cordoue, de M. Fritel, est très bien. Excellent aussi, le portrait d'homme qu'a signé Mlle Desliens.

Un peintre célèbre au delà de la Manche, et qui, avec les *Invalides de Chelsea,* obtint un si éclatant triomphe à notre exposition universelle de 1878, a été pourtraicturé par un homonyme, M. Hermann Herkomer, peintre américain fixé en Angleterre. La tentative est intéressante pour nous qui ne connaissons pas le grand artiste anglais; nous le supposons ressemblant; seulement, son interprète l'a rendu bien grave et bien sévère. Le modèle est debout, vêtu de noir, tenant à la main le bonnet carré, particulier à l'Université d'Oxford, où le maître y tient la chaire d'esthétique et d'art. Il y a trop de raideur dans le personnage qui en paraît gêné, pour ne pas dire ennuyé. Toutefois, son confrère dénote de belles qualités dans l'exécution de ce portrait, scrupuleusement étudié et observé.

M. Le Roux, le peintre des vestales, le sagace érudit qui a reconstitué sur ses toiles, à l'aide de documents indiscutables, la Rome des Césars, surtout la Rome païenne, celle des mystères religieux et des rites sacrés, abandonne cette fois les hauts sommets de l'art, et dépose la lyre aux sept cordes pour prendre le luth au rythme doux et harmonieux. Sous ce titre, *Frère et sœur,* le peintre a représenté ses deux enfants vêtus à la mode de Pompéï, et c'est exquis. Je ne sais rien d'aimable à voir comme cette jeune fille et ce jeune garçon, portant la robe aux larges plis, les bandelettes ici, la couronne de roses là, chaussés de cothurnes et ayant l'air, tous deux, de statuettes antiques, telles qu'on en trouve encore à Tanagra.

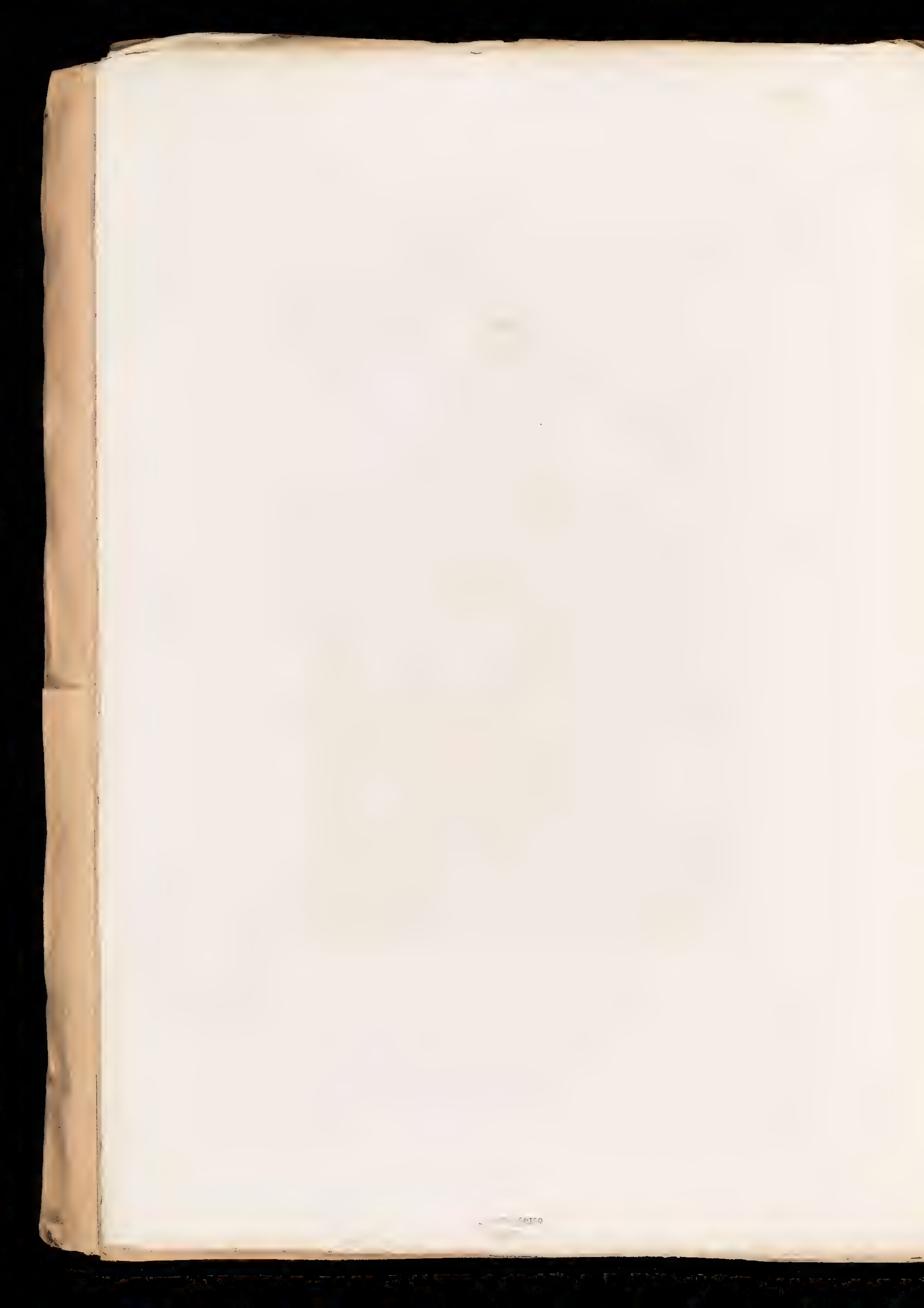
Le portrait de Mlle Darlaud, par M. Brouillet, est délicieux; celui de jeune femme, par M. Ary Renan, d'un attrait pénétrant; celui peint par M. Gervex, une Japonaise, un peu conventionnel; celui de vieille femme, par M. Georges Cain, excellent; celui de Mlle Godin, bien énergique. A citer aussi, un prêtre par M. Édouard Fournier; une famille par M. Denet, et de bonnes effigies par MM. Prouvé, Sinibaldi, Frappa, Aublet, Hoëse.

Vélasquez impressionne M. Griveau, qui a peint dans la manière du maître un enfant en noir, avec un chien. Mlle Favier a mis autant de son cœur que de son talent dans le portrait de sa mère; Mlle Donnadieu donne un délicat portrait de jeune femme, excessivement distinguée. Le paysagiste Edmond Yon a inspiré M. Georges Sauvage, qui nous introduit dans l'atelier où travaille son modèle. M. de Pressensé, par M. Burnand, est d'un abord sévère; le jeune homme par M. Blanche, bien moderne. M. Georges Becker se fait remarquer avec les portraits du général Obroutcheff et de Mme la princesse Daria Cantacuzène Spéransky. Le portrait de M. de Goncourt, par M. Raffaëlli, fait regretter celui de de Nittis, et l'admirable eau-forte de Bracquemond. Le portrait d'Alexandre Dumas, par M. Saintin, est sec; par contre, celui de Mlle Schwartze, par elle-même, est un petit bijou. Il éclate de naturel, de franchise et est d'une facture qui dénonce un excellent ouvrier.

Avant d'aborder la peinture héroïque qui sera comme le couronnement du long travail que j'aurai consacré au Salon de peinture de 1888, je dois, par conscience, revenir sur mes pas, et mentionner, telles que mes notes me les offrent, les toiles et les artistes qui avaient échappé à mes yeux durant mes longues visites au palais des Champs-Élysées. Ma tâche serait incomplète si je ne le faisais pas; et je m'en voudrais d'avoir passé sous silence des œuvres ou piquantes, ou pittoresques, ou dramatiques. Par exemple, *Aux écoutes,* la jolie toile de M. Saint-Pierre; *Un baptême à Saint-Marc,* évocation curieuse d'une fête sous l'époque des doges, de M. Wagrez; la figure de M. Rouffio, intitulée : *En 1806,* et nous montrant une élégante du premier



HAQUETTE (G.) — *A la jetée*





LAUGÉE (D.). *La soupe à midi. Picardie*

NTER



JACQUE, C^h. — *L'abreuvoir, clair de lune*

Empire, tenant de la main gauche le casque à chenille de son bien-aimé; les *Sarcleuses de lin,* de M. Claus, morceau empreint d'un naturalisme très sincère; la *Jeune Mère,* de M. Jimenez; l'humoristique sujet de M. Frappa, nous montrant *Dom Pérignon,* l'inventeur du champagne mousseux, atteint de cécité, et jugeant, au goût des raisins qu'il essayait, de ceux qui étaient les plus propres, par leur mélange, à obtenir des vins d'une délicatesse qu'aucun autre n'atteignait. C'est du moins ce qu'affirme l'abbé Manceaux, dans son *Histoire de l'abbaye d'Hautvillers.* A ne pas oublier non plus *Trempé jusqu'aux os,* de M. Souza-Pinto; le *Camille Desmoulins,* de M. Barrias, plein d'éloquence et de feu; l'*Été,* de M. Perrault, conçu dans les meilleures données décoratives, avec de l'élégance et de la grâce; *Au clou,* de M. Deschamps, peintre heureux de l'enfance. *L'Étude,* figure nue de M. Toudouze, montre son auteur en proie aux nobles ambitions. Et n'en est-ce pas une pour un artiste que de prendre une figure nue, une figure de femme! et de traduire ce qui semble intraduisible dans la nature, la pureté de la forme, la noblesse des lignes, et cette sève généreuse et exquise qui semble courir sous les blancheurs rosées des chairs jeunes.

M. Dupain, qui fut autrefois un peintre académique, et qui excellait à dire les faunes lutinés par les hamadryades dans les forêts mythologiques, vient à la modernité et s'affirme par une bonne page, *Musique de rue.* Mme Muraton, en même temps qu'elle nous donne *Galante Aventure,* joliment contée, chante aussi les *Prouesses de Titi,* tableau rehaussé d'esprit et d'adresse. J'aime beaucoup *Tranquillité,* par M. Chevilliard : un brave curé, assis dans le jardin qui entoure son presbytère, avec son chien couché en rond à ses pieds. Le pasteur d'âmes tient son livre d'heures ouvert sur ses genoux, et il paraît penser aux vérités qui s'en échappent; et sa tête se relève vers le ciel, aspiration de ses rêves; et ses yeux, comme perdus dans l'infini, paraissent mesurer l'étendue des mystères qui sortent des prières qu'il murmure, à l'immensité qui s'étend devant lui. M. Landelle, épris d'un Orient un peu fantaisiste, semble aujourd'hui très près de la

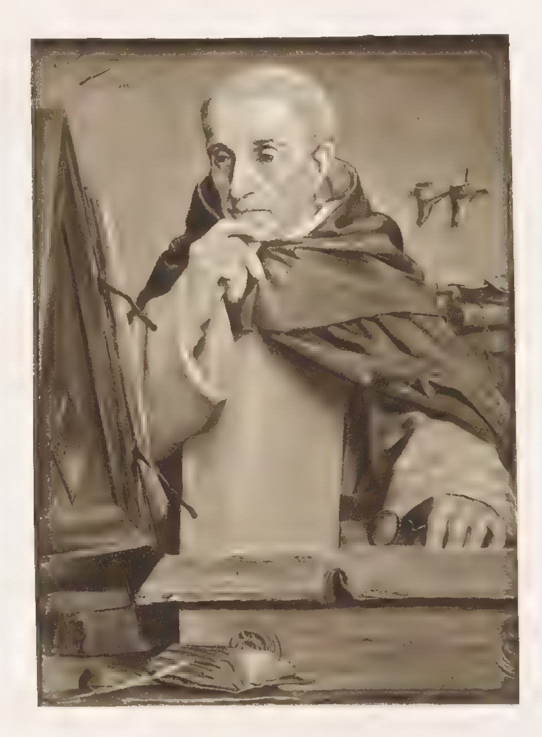
vérité avec cette page intéressante : *Mahkema, cour du tribunal du Cadi, à Alger.* De même, M. Gustave Boulanger, prêtre d'un autel depuis longtemps délaissé, continue à sacrifier à ses dieux, à ceux de sa jeu-



VAN HOVE (E.) — *Alchimie*

nesse et de son âge mûr ; et c'est du même pas volontaire qu'il marche dans le passé. C'est un restitueur de mœurs oubliées, et de figures ensevelies dans les caveaux des hypogées. Les *Esclaves à vendre* nous replongent dans la barbarie civilisée de la Rome antique. Sans contraste, je passe au *Muscadin,* de M. Weerts, peintre, lui aussi,

d'une phase de décadence; et je signale, en terminant : la *Jeune Vendangeuse,* par M. Deiobbe; *Au mouillage,* de M. Berne-Bellecour; la *Leçon,* de M. Brillouin; le *Nouveau Voisin,* de M. Weiss, très



VAN HOVE (E.) — *Scolastique*

excellent morceau, rempli de talent; *Zuleïma,* de M. Weisz; le *Premier Bain,* de M. Beyle; le *Conseil tenu par les rats,* signé Malbet; une *Mare,* par M. Biva; *Après la pluie,* par M. Darien; *Rouen,* par M. Petitjean; la *Herse,* par M. de Thoren; *Une Fin d'automne,* par M. Rigolot; *A l'Ombre,* par M. Meslé; *Une Corderie,* par M. Lieber-

mann; un beau portrait de M. Prétet, par M. Giron; des scènes archaïques, par M. Van Hove : *Alchimie, Sorcellerie* et *Scholastique;* et enfin un tableau peint par M. Thirion, célébrant les vertus d'une femme sublime, la veuve Duhamel, fondatrice des établissements hospitaliers à Berck-sur-Mer, « se dévouant à soigner les enfants malades, roulant chaque jour dans sa brouette ceux qui n'avaient pas la force de marcher, les ramenant de nouveau le soir après son travail ». En regardant cette page simple et attirante, en songeant à cette créature dont l'idéal était la Charité, je pensais à part moi que les croix, que les honneurs, que le marbre et le bronze qu'on accumule sur la tombe des grands hommes d'un jour, semblent la sanction officielle donnée par l'opinion publique à des actes qui ne sont que des manifestations naturelles du côté humain ou élevé d'un individu; mais que le vrai dévouement, la vraie philanthropie, le vrai génie trouve en soi, chez l'homme, son foyer, son développement, sa suprême récompense. Que pèsent les dons princiers des riches, la fastueuse hospitalité qu'ils offrent à la misère, en regard de l'œuvre ignorée et constante de cette pauvre et admirable femme, donnant plus que de l'or aux déshérités, leur prodiguant, sans compter, son dévouement, son abnégation, sa tendresse, ses jours et ses nuits, et décuplant pour eux, avec une touchante fraternité, les dons vraiment divins que l'Être supérieur et inconnu s'est plu à déposer dans l'âme d'une humble ?

Le *Rêve,* qu'a exposé M. Édouard Detaille, éveille tout un monde de pensées, et fait naître tout un monde de souvenirs. Qui pourrait oublier que de Neuville et M. Édouard Detaille ont, depuis la guerre de 1870, écrit en traits de flamme, non de grandes victoires, puisque, hélas! nous n'en eûmes point à magnifier, mais mille épisodes inconnus, mille faits isolés, mille particularités d'héroïsme et de vaillance prouvant que, si le pays tout entier fut trahi par la destinée, ses enfants du moins méritaient un meilleur sort. On peut dire qu'avec de Neuville et M. Detaille, nous avons, durant des années, revécu nos douleurs, resouffert nos humiliations et repleuré nos larmes. Avec ces deux artistes surtout, —



BERNE BELLECOUR (E.) *Au mouillage*



LAVOUCHE (G.) *L'accoucher*



CHAILLARD (A.) *Tranquillité*

car d'autres s'essayèrent à la même tâche, — la plaie que nous portions en nous ne s'est pas fermée, avivée qu'elle était à chaque œuvre nouvelle qui sortait du pinceau de ces vrais Français. Souvent, ils ont réchauffé en nous la colère et la rage qui semblaient prêtes à s'éteindre ; toujours, ils ont soufflé en nos âmes la grande et légitime idée de revanche et de rachat. C'est même un symptôme curieux à constater que la réputation européenne de de Neuville et de M. Detaille est due autant à l'émotion qu'ils ont mise dans leurs tableaux qu'aux qualités de peintres qu'ils y ont montrées. S'ils ont charmé nos yeux, combien plus encore ils ont surexcité nos nerfs, si prompts à l'abattement et si disposés à l'espoir ! Tout ce qui vibre en nous, ils l'ont violemment secoué ; et, à dix-huit années de distance, nous nous souvenons du cataclysme comme si c'était hier qu'il nous eût écrasés. Je constate un fait indiscutable : y insister serait une banalité. Mais, de ce fait, des réflexions s'imposent et des vérités éclatent. L'art ne vit pas que par le côté extérieur, c'est-à-dire par des qualités de dessin, par une originalité de composition, par l'éclat des couleurs, par la violence audacieuse de l'exécution. Il vit surtout par la conception qui semble prendre un corps, par l'émotion qui semble palpiter, par je ne sais quoi de subtil, d'inanalysable qui jette comme une clarté sur l'affabulation parfois obscure du peintre. Et ceux qui disent d'un tableau traité dans ces données : « peinture sentimentale », et qui se croient arbitres impeccables, ont tort. Un tableau se juge autant avec le cœur qu'avec les yeux ; et, malheur aux toiles devant lesquelles on ne trouve que ces mots : « voilà un morceau bien peint. » Je leur préfère celles qui traduisent clairement une pensée. Je sais bien que cette digression est spécieuse, et qu'elle trouvera des détracteurs, mais cela m'est égal. Je suis un ému, et j'aime les émus, ceux qui, en toutes choses, sur la page écrite de même que sur la page peinte, laisse percer une parcelle d'humanité, c'est-à-dire un peu de souffrance. Le pittoresque de certaines grandes « machines » tient bien plus à la fougue d'une main expérimentée, et à la vision d'un œil de coloriste qu'à la débauche idéale d'un cerveau fumant des ivresses de l'imagination. Mais le

morceau pour ainsi dire perdu dans la foule, et que cependant on découvre, qui vous arrête, qui vous retient, pensif et rêveur, et qui vous suit, et qu'on revoit sans cesse, et qu'on n'oubliera pas, telle la *Douleur* par M. Picard, est-ce que ce n'est pas tout d'abord l'idée qui nous a frappés? est-ce que l'exécution n'est pas reléguée au second plan? « Peinture sentimentale, alors? » Non! Impression d'humanité, vraie à en pleurer avec le malheureux effondré sous son deuil.

Je me suis bien éloigné de mon sujet, ou plutôt c'est ce dernier qui m'a entraîné sur une pente où je devais logiquement rouler. On ne dirige pas sa pensée; elle vous mène. J'ai simplement suivi son impulsion, heureux que j'étais de pouvoir, une fois de plus, exprimer mes vues sur cette question d'art qui me passionne si complètement. J'y reviens fatalement, parce que j'y trouve un « plaisir extrême », et aussi, parce que je constate, avec regret, que les discussions esthétiques se localisent de plus en plus, perdant chaque année un bel intérêt que nous connûmes autrefois, et ce juvénile enthousiasme qui soulevait des frissons dans nos êtres.

Ah! l'enthousiasme devant une page maîtresse, quelle joie! Mais, Dieu soit loué, cette joie n'est pas morte, et je l'éprouve en regardant le *Rêve*, par M. Detaille.

L'artiste nous montre un champ de bataille encore plongé dans les ombres de la nuit finissante, et éclairé faiblement à l'horizon par les lueurs légères de l'aube qui va poindre. Sur les positions conquises les « fusils sont réunis en faisceaux, les sabres sont fichés en terre, le drapeau est roulé dans son enveloppe ». Les soldats sont couchés côte à côte sur la terre froide et dure, officiers et fantassins confondus dans le repos comme ils le sont dans la mêlée. Ils s'étendent en longues rangées, et la perspective fuyante de leurs corps alignés donne une surprenante étendue au terrain sur lequel ils reposent. Sur la figure bien diverse de tous ces combattants de tout à l'heure et de demain, une pensée a l'air d'illuminer leur cerveau; et des rêves qui passent dans leur sommeil, un reflet semble les indiquer sur les visages pensifs. Ils ont lourdement peiné, faisant le coup de feu, sentant siffler à leurs

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
L. BASCHET · EDIT^R · 125 B^D S^T GERMAIN · PARIS ·

PLEYEL, WOLFF & CIE

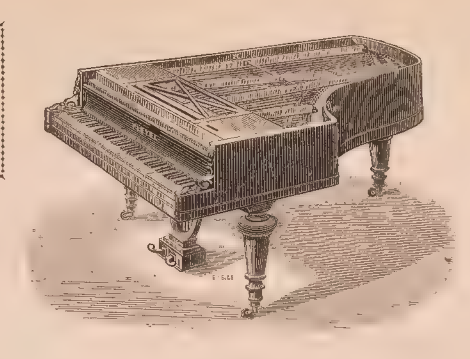
FACTEURS DE PIANOS

CHANTIERS
ATELIERS ET USINE
A VAPEUR
15, Route de la Révolte, 15
SAINT-DENIS

MÉDAILLE D'OR
1827 — 1834 — 1839 — 1844

MÉDAILLE D'HONNEUR
1855

PRIZE MEDAL
1862



SUCCURSALE
POUR LA
LOCATION & LA VENTE
52, Rue de la Chaussée-d'Antin, 52
PARIS

HORS DE CONCOURS
1849 — 1867 — 1873 — 1883 — 1887

MÉDAILLE D'OR
(Rappel)
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE
1878

MAGASINS, SALLE DE CONCERT ET ÉTABLISSEMENT PRINCIPAL
Rue Rochechouart, 22 & 24, PARIS

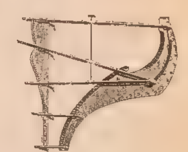
IGNACE PLEYEL, FONDATEUR EN 1807

CAMILLE PLEYEL, décoré à l'Exposition de 1834. — AUGUSTE WOLFF, décoré à l'Exposition de 1862 et associé au jury 1862-1867.

G. LYON, directeur, membre du jury aux expositions du Havre et de Toulouse, 1887
MEMBRE DES JURYS D'ADMISSION ET D'INSTALLATION A L'EXPOSITION DE 1889

Une troisième pédale de tenue et de tonalité vient d'être inventée par la Maison. Elle s'applique facilement à tous nos pianos à queue. Son emploi est des plus simples.

Barrage en fer forgé des pianos droits.



Barrage en fer forgé des pianos à queue.

GERMANDRÉE

POUDRE DE BEAUTE Brev. s.g.d.g.
POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU
D'un parfum inédit, d'une adhérence absolue, la **GERMANDRÉE** est **hygiénique**, agréable et discrète, elle remplace avec d'immenses avantages tous les fards et poudres de riz dont elle n'a pas les inconvénients.
MIGNOT-BOUCHER, 19, Rue Vivienne, PARIS.
ET DANS TOUTES LES BONNES MAISONS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

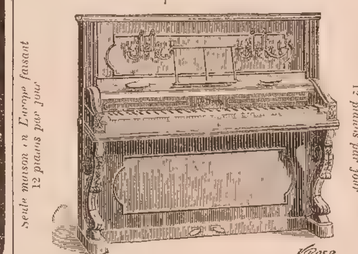
LA VÉRITABLE
EAU DE BOTOT
est le seul Dentifrice approuvé
PAR
L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS
C'est toujours cet excellent Dentifrice que nous recommandons pour les soins de la bouche, avec la
POUDRE de BOTOT au Quinquina
ENTREPOT Gal — Exiger Signature — M. J. Botot
Rue St-Honoré, 229
PARIS
ET LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS


CRÉDIT IMMOBILIER, 35, rue Le Peletier
PRETS HYPOTHÉCAIRES
Fortes Avances sur Titres



DEUIL
Pour avoir de suite un
DEUIL BIEN COMPLET
S'adresser
à la Religieuse
2, RUE TRONCHET, PARIS
Envoi *franco*. — Maison de confiance créée en 1859 (**ne pas confondre**).

PIANOS A. BORD
PARIS. — 14bis, Boulevard Poissonnière

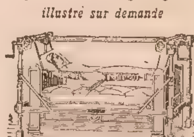
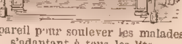


Médailles d'or aux Grandes Expositions
MEMBRE DU JURY, HORS CONCOURS
Fourn. du Minist. de l'Instr. Publique pour les Écoles

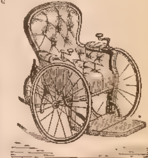
Pianos à cordes droites, depuis 580 | Pianos à corde obliques, depuis 850
Grande spécialité de Pianos, cadre en fer et à cordes croisées, depuis **1,100** fr.

TERRES CUITES D'ART, MARBRES ET BRONZES
G. CHINEAU, ÉDITEUR
10, boulevard Poissonnière | Atelier : 29, rue des Plantes
Envoi franco du Catalogue illustré en phototypie contre 2 francs, remboursables au premier achat.

Lits, Fauteuils et Voitures Mécaniques
POUR MALADES ET BLESSÉS
DUPONT, 10, rue Hautefeuille, PARIS
Près l'École de Médecine
Envoi franco du Catalogue illustré sur demande

Appareil pour soulever les malades s'adaptant à tous les lits.



Fauteuil avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles.

Flacon : 5 fr. — Flacon : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Faire usage du
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
étendu de 2 à 4 fois autant d'eau
Dépuratif, tonique, détersif, il dissipe **Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences**, etc., conserve la peau du visage claire et unie.
A l'état pur, il enlève, on le sait, **Masque et Taches de Rousseur.**
Il date de 1849
Paris, CANDÈS — Bd St-Denis, 26
Et chez les Parfumeurs et Coiffeurs.

GRAVURES, EAUX-FORTES, FAC-SIMILÉS D'AQUARELLES
JULES HAUTECŒUR, *172, rue de Rivoli, au coin de la rue de Rohan*
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES DES ŒUVRES EXPOSÉES AU SALON

oreilles les balles meurtrières, voyant passer au-dessus d'eux dans une parabole stridente l'obus formidable, enjambant les cadavres, piétinant dans le sang, allant toujours, entraînés par des clairons qui sonnent la charge, et poussés en avant par le devoir à remplir et par cette sorte de folie qui saisit l'homme sur le champ de bataille. Et tous ces spectacles entrevus, toutes ces horreurs contemplées, tous ces héroïsmes acclamés ont marqué leur empreinte dans l'âme de chaque soldat; et même endormis, ils les revoient; et le rêve s'indique, se développe avec des aspects d'épopée; et dans un ciel sans limite, l'esprit qui veille montre à chaque combattant de nouveaux chocs d'armées, de nouvelles furies de carnage, de nouvelles hécatombes, mais aussi les vivats, les acclamations, les palmes qui saluent les victoires. Tel Raffet jetait dans le ciel de ses lithographies des régiments épiques et des triomphes glorieux. Dans une toile de l'importance du *Rêve,* il était à craindre que le peintre ne mît quelque confusion entre la réalité et la chimère, entre les soldats qui dorment, et ceux qui évoluent dans la plus ingénieuse des apothéoses. M. Detaille s'est heureusement gardé de cet écueil, et sa composition, sous ce rapport, est des mieux comprises.



GIRON (C.) _ *Portrait de Mr L. Prétet*

Le groupe des dormeurs est très bien rendu, et les attitudes sont d'une justesse telle qu'elles caractérisent des types. Une expression vraiment humaine marque les physionomies. Le paysage est un cadre digne de la belle scène imaginée par M. Detaille. Il est vaste, un peu mystérieux grâce à l'atmosphère de la nuit

qui met des buées légères sur toutes choses, et qui atténue les saillies, et noie les lignes trop arrêtées. Et dans le ciel — véritable paradis pour ces pioupious au repos dans un sommeil qui est peut-être une étape vers la mort — c'est discrètement que les fanfares éclatent, que les canons roulent, que les escadrons s'entrechoquent, et que ce spectacle entrevu par la pensée des dormeurs se présente, se fixe et s'éteint comme tout ce qui est chimère ou fumée dans les rêves qui nous hantent.

Pour mon pays, par M. Durangel, est une éloquente paraphrase d'un poème de Paul Déroulède. Le vieux grognard, chevronné, fait antithèse avec le jeune conscrit, à genoux, qui est bien un *bleu.*

« Le sergent retomba, disant : « Pour mon pays. »

Dans cette toile, pleine d'émotion, M. Durangel, peintre d'expérience et exécutant pétri de ressources, exprime tout ce que la conviction d'un sincère artiste peut donner. M. Durangel n'est pas un maître, mais c'est un convaincu, et ce qu'il invente s'éloigne toujours de la banalité.

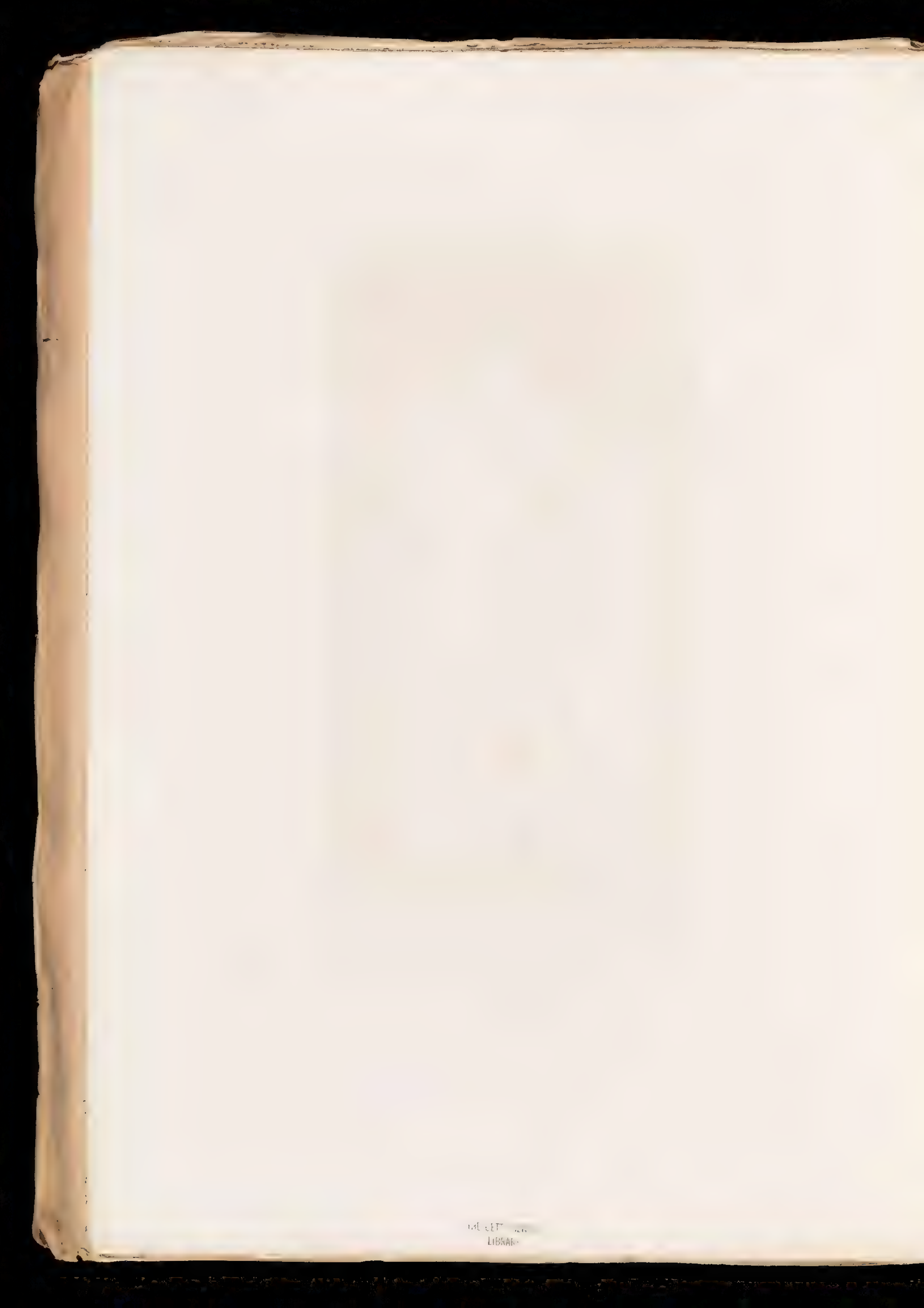
M. Léon Couturier est un jeune plein de verve et d'enthousiasme, épris aussi bien des armées de terre que des héros de la marine. Il le prouve cette année avec : *Le 1er zouaves à l'assaut de Malakoff,* et *Timoniers de « la Dévastation ».*

La *Distribution des prix des exercices physiques, au Prytanée militaire,* par M. Cres, a obtenu une mention honorable. Les figures sont un peu raides et surchargées de galons, mais l'esprit s'y montre dans une observation juste et humoristique.

Dès qu'on touche au genre militaire, on est bien près de tomber dans la sentimentalité. C'est ce que n'a pu éviter M. Chigot rappelant un souvenir de l'*Armée de l'Est,* de douloureuse mémoire et qui, après des exploits glorieux, se vit amenée à se réfugier en Suisse. La scène est lugubre. Dans une plaine couverte de neige, le soleil se couche sinistrement jaune, à droite. Un dominicain décoré soutient la marche

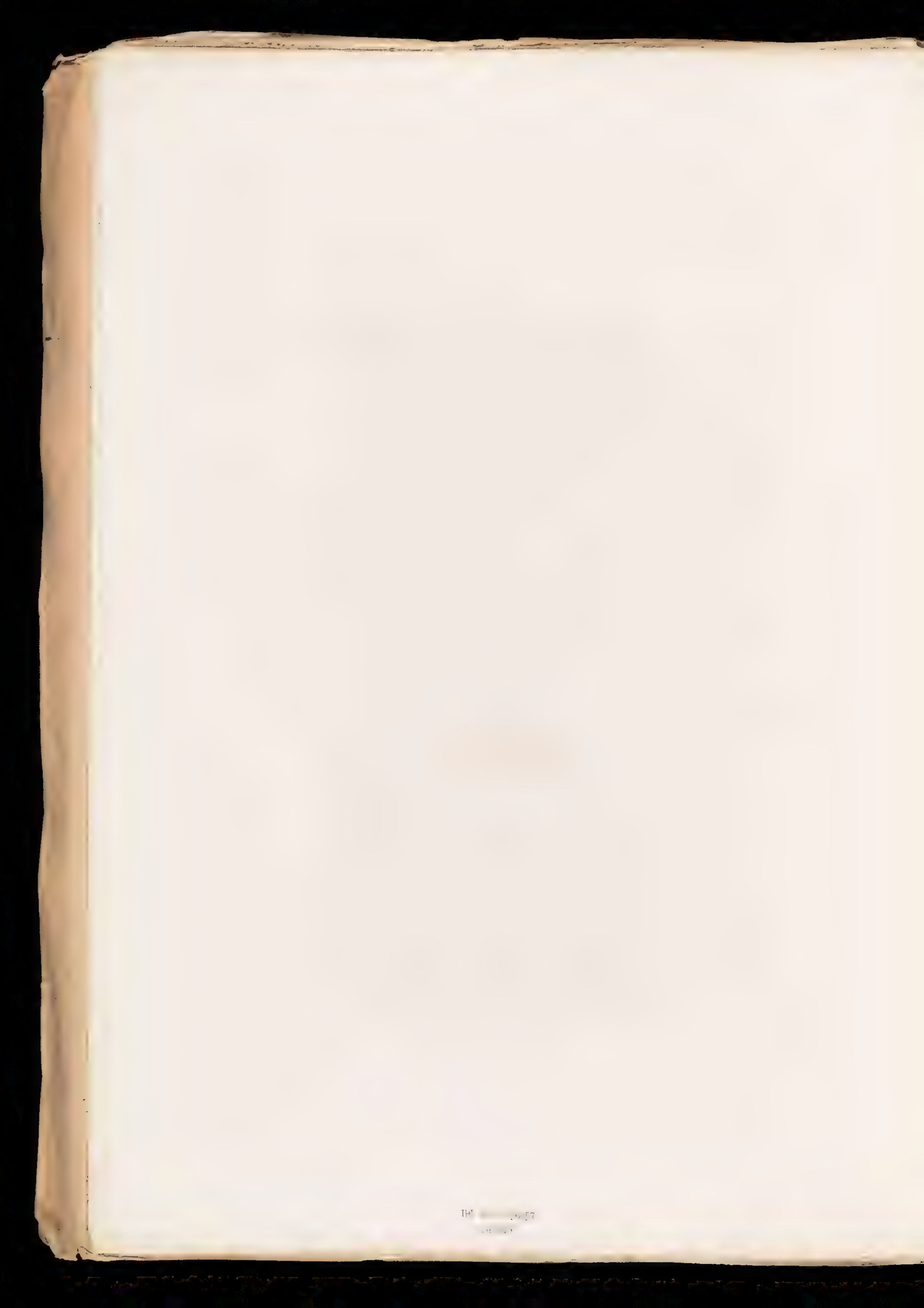


Le Roux H. — *Frère et sœur*





ANTHONISSEN (L. J.). — L'intru.





BRILLOUIN G. — *La leçon*

d'un turco blessé, et porte le fusil du soldat, prêt à en faire usage pour sauver l'enfant noir de Mahomet.

M. Eugène Chaperon, voué aux sujets inspirés par la vie de caserne, raconte tout simplement le *Pain de munition,* c'est-à-dire la boulangerie du régiment. Des types amusants se rencontrent dans cette page et sauvent par leur originalité la banalité de l'épisode. Peinture prestement écrite, avec de jolis détails et beaucoup d'observation.

Face à face, par M. Brisset, met en présence une avant-garde de chasseurs à pied surprenant, dans un village, un détachement de hussards prussiens. C'est sec, et bon à la reproduction par l'imagerie d'Épinal.

Retour des manœuvres, par M. Chartier. Dans une rue de petite ville, en plein midi, débouche le peloton des trompettes, tête de colonne du 14e dragons, précédé d'un sous-lieutenant monté sur un cheval ardent. Des types de spectateurs, placés au deuxième plan, jettent de la gaîté sur ce morceau dont la plus grande vertu est de montrer un coin de la vie de province. Voir partir et voir rentrer les militaires, n'est-ce pas l'idéal de tous les désœuvrés qui arpentent systématiquement les rues de la ville et les allées plantées d'arbres de ses Cours?

Les *Récits militaires,* par le général Ambert, ont inspiré M. Grolleron pour son tableau intitulé : *Janville.* Citer le texte du général, c'est dire ce qu'est le tableau : « Après cinq heures de marche, nous arrivions enfin à Janville. Nous succombions à la fatigue, à la souffrance. Sur la place, un officier prussien donne l'ordre au convoi de continuer jusqu'à Toury; ce qui, hélas! demandait encore trois heures de voiture : — « Non, non, abandonnez-nous sur la route, » criaient les blessés désespérés, « nous n'en pouvons plus! »

« A ce moment parut la supérieure de l'hospice de Janville, la mère Saint-Henri : — « Monsieur, s'écria-t-elle, ces blessés ne vous appar« tiennent pas, ils sont à moi : je ne veux pas qu'on les traîne plus loin. »

« Le Prussien voulut protester. — « Assez, cria impérieusement la « vieille religieuse, faire souffrir inutilement des blessés, est d'un mi« sérable! Allons, charretier, dételez!... »

Cette anecdote patriotique est bien rendue par le peintre. La bonne sœur est pleine de dignité et d'autorité ; on sent qu'elle remplit un rôle supérieur et que sa mission s'élève au-dessus des cruautés humaines; l'officier teuton, monocle à l'œil et badine à la main, est suffisamment insolent. Quant aux blessés hâves, anéantis, boueux, saignant de toutes leurs plaies, ils expliquent, sans qu'il soit besoin d'insister, l'intervention suprême de la religieuse. C'est surtout l'émotion qui signale ce tableau à l'attention du critique.

M. Léon Girardet a repris la suite des affaires de M. Le Blant depuis que celui-ci a renoncé aux « bleus ». *Une escarmouche,* scène de la guerre de Vendée, me fait songer aux chouans si magistralement étudiés par Balzac. Beaucoup de facilité et de clarté dans les pages de M. Girardet, seulement une monotonie qui par la suite deviendrait fâcheuse.

M. Le Blant, cité précédemment, a peint avec largeur un trait de la bataille de la Moskowa : le 9e de ligne, conduit par le prince Eugène, enlève la grande redoute de Borodino, en septembre 1812. Vrai tableau de bataille avec le décousu de la mêlée, la confusion des rangs, et cette espèce de folie de la mort qui s'empare des hommes dès que les plis du drapeau qui leur est familier flotte au-dessus de leur front ; drapeau qui est pour le soldat ce qu'est le clocher du village pour le paysan. Le voir entraîne les plus timides; le perdre de vue écrase les plus vaillants.

Le lendemain de Champigny. Quel lendemain lugubre dont j'ai encore le souvenir présent à la mémoire ! Le général Ducrot avait promis de revenir « mort ou victorieux » et nous revînmes non pas victorieux, hélas ! mais traînant derrière nous les blessés et pouvant à peine suffire à enterrer les morts ! Qui n'a pas vu cela, n'a rien vu ! Qui n'a pas contemplé, dans l'église de Créteil, transformée en ambulance, les centaines de mutilés qui hurlaient, en élevant vers le ciel leurs poings sanglants, ne sait rien du revers d'une victoire. M. Boutigny n'a fait entendre qu'un faible écho de cette désastreuse affaire, mais il y a mis de l'éloquence et ce frisson d'horreur qu'inspirent certaines tragédies.

M. Bourgain nous introduit *A bord de « l'Austerlitz »*, vaisseau-école des mousses, pendant l'exercice du canon, et son tableau, quoique consacré à la partie technique et scientifique de l'éducation des futurs mathurins, est documentaire.

M. Bloch rappelle la *Mort du général Beaupuy*, un général de la Convention, frappé d'un coup de pistolet que lui a tiré un chouan. Le tableau est intéressant, surtout par le mouvement qui y règne, par la rage que déploient les combattants qui forcent une porte barricadée. A propos de ce tableau, je demanderai s'il ne serait pas grand temps de laisser les chouans en repos. Il y a eu des deux parts, dans les guerres de la Vendée, des prodiges d'héroïsme ; les uns combattaient pour la loi, les autres pour ce qu'ils croyaient le Droit ; ce n'en était pas moins la guerre civile. Jetons donc un voile épais sur le triste temps qui vit naître de tels malentendus, et passons à d'autres thèmes.

De M. Beauquesne je signale *Au Drapeau!* et *Seul!* tout en réservant mes préférences pour le premier morceau.

Il y a une pensée mélancolique dans le tableau de M. Arus : *Les blés sont mûrs!* Ah! oui, les blés sont mûrs, le paysan pourrait les couper, les engranger, et de chaque épi sortirait la vie pour ceux qui peinent pendant toute une année. Mais la guerre est déclarée, l'ennemi est proche, déjà on l'aperçoit, et les chasseurs à pied, en ligne, vont l'aborder ; et, de la moisson si longuement préparée, et de l'espoir si justement caressé, il ne restera rien.

M. Claris, qui a vu de près, comme officier, les étapes de la guerre de 1870, et qui a délaissé l'épée pour saisir le pinceau, met une poignante impression dans tout ce qu'il touche. *Vive la France!* avec ce sous-titre : « Ils n'ont pu mourir pour la patrie », c'est le cri que poussent des prisonniers français entourés d'une horde d'Allemands, et salués, au passage, par les habitants de la ville qu'ils traversent, avant de commencer leur long exode sur le chemin qui conduit aux forteresses prussiennes. Officiers et soldats de toutes armes marchent en troupeau, comme un exemple frappant de ce que sont les horreurs de

la guerre. Presque tous sont blessés, mais tous défilent la tête haute en dépit de la douleur sourde qui les poigne et de la honte qui les étreint. On pourrait écrire un chapitre de la philosophie de la guerre, rien qu'en développant ce que M. Claris a indiqué.

Salut à la Victoire, par M. Beaumetz, semble une composition allégorique. Au fond du tableau on aperçoit une vue panoramique de bataille où tout crépite, fume, rougeoie. Aux premiers plans, des soldats vont au feu, actionnés par les clairons et les tambours placés sur un tertre, et faisant un tapage d'enfer avec leurs instruments qui sonnent ou qui battent la marche en avant. Tableau un peu théâtral, mais où les qualités sont nombreuses.

Le *Clairon,* par M. Monge, fait aussi rage. C'est un turco blessé qui sonne, étendu sur le ventre, pendant que défile au fond le régiment aux larges pantalons blancs flottants.

L'*Historique du* 91e *de ligne* contient des pages dignes d'être rapportées, et qui ont fourni à M. Moreau de Tours l'occasion de fournir un tableau très beau. Ce tableau est intitulé : *le Drapeau; assaut de Malakoff;* en voici le thème :

« Le drapeau du 91e de ligne avait été planté sur le parapet au-dessus d'une poudrière. Tout à coup retentit une terrible explosion saluée par les hurrahs des Russes. La poudrière venait de sauter...

« Le lendemain, dès qu'il fit jour, le lieutenant-colonel Becquet de Sonnay réunit ce qui restait de soldats valides pour déterrer l'aigle. Les hommes, brisés de fatigue, retrouvèrent de l'ardeur et commencèrent cette tâche pénible.

« Après un travail de trois heures, le drapeau reparut enfin, entouré des cadavres mutilés de ses défenseurs.

« Le porte-drapeau Ganichon tenait encore, serré dans ses mains raidies par les convulsions d'une horrible mort, ce symbole de gloire, dont la garde lui avait été confiée. L'aigle était détachée, la hampe brisée, les franges déchirées et sanglantes... »

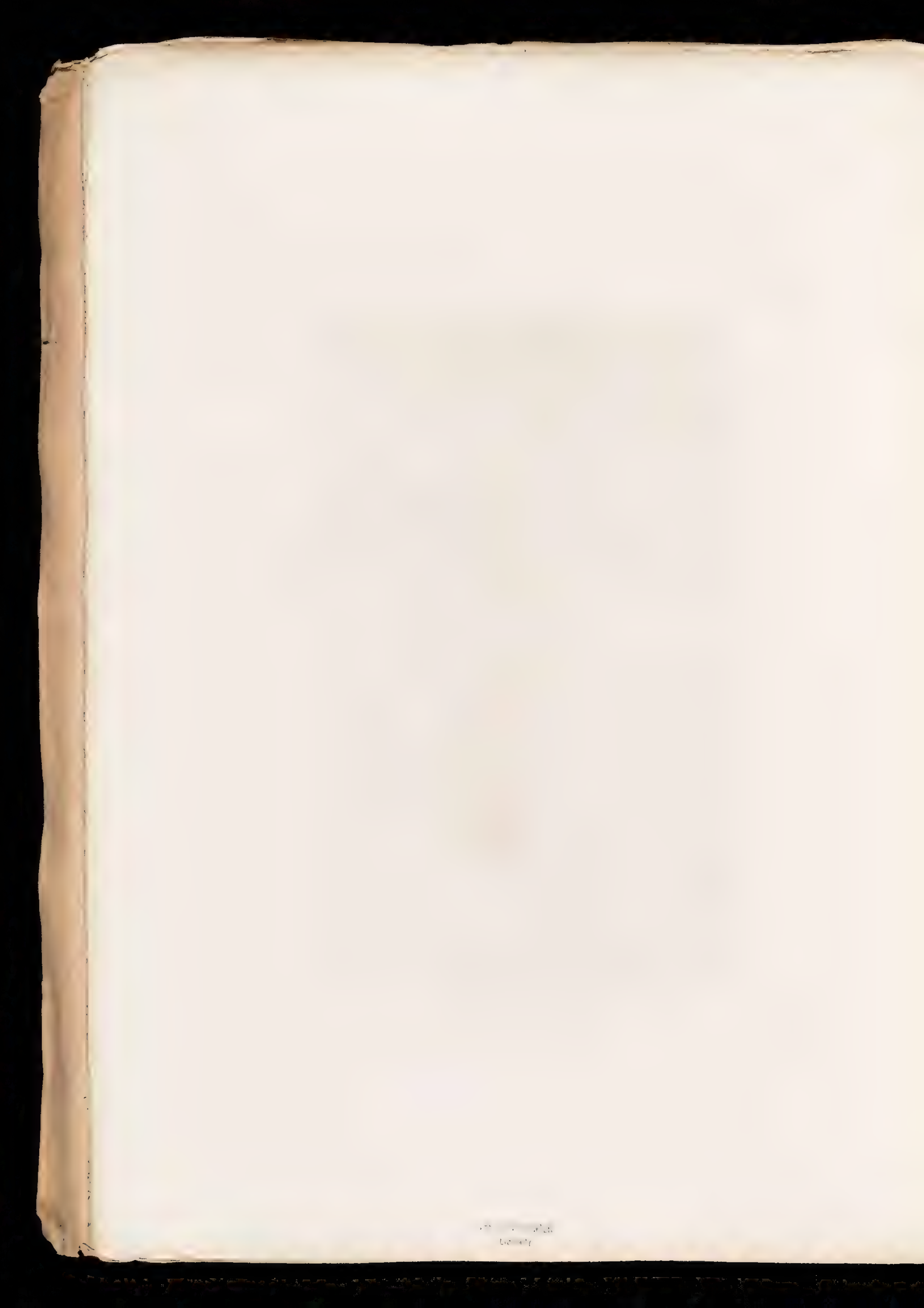
Le tableau de M. Moreau de Tours est un des plus émouvants de tous ceux que la guerre a inspirés aux artistes au Salon de 1888, et



Roll (A.) *Manda Lametrie Fermière*



BLAYN (F.). *Une barque de sauvetage*





FORSBERG (N.) — *La fin d'un héros*

le peintre l'a traité avec une sorte de fougue épique tout à fait superbe.

A la salle d'armes, par M. Marius Roy, est un morceau plein d'observation et de justesse. Un duel doit avoir lieu le lendemain, et le vieux maître s'apprête à donner la leçon de la veille à un jeune sous-officier ardent et impatient. Il s'agit de soutenir l'honneur du régiment, et, en somme, « on ne meurt qu'une fois ». Tous les sentiments qui animent les acteurs de cette scène sont singulièrement bien soulignés, et d'une main très experte et très souple.

M. Protais reste le poète des choses guerrières. L'idée, chez lui, prédomine toujours, et ses œuvres en acquièrent une sorte d'envolée vers l'idéal qui n'est pas sans grandeur. Cette année, il expose *Halte* et la *fin de l'averse.*

Voici ce que représente *Halte.* Dans une lumière tamisée, sur le bord d'une rivière ombragé de saules et de peupliers, des lignards lézardent dans l'herbe haute d'une prairie; les pantalons rouges des pioupious y font l'effet de coquelicots. Seulement, cette halte, est-ce une halte après une promenade militaire, ou bien une halte avant le combat? Tous ces hommes sont calmes, reposés, et rien ne laisse pressentir la bataille prochaine, la mort qui attend, le bouleversement de ce coin de nature si parfumé et si hospitalier, où il ferait bon de vivre.

Fin de l'averse. Après la halte, on s'est remis en route, et voilà qu'une trombe d'eau a surpris la colonne, alourdissant les capotes, mouillant les sacs, rouillant les fusils, détrempant les tambours. Et la colonne a toujours marché dans la plaine, mais la pluie a cessé : le ciel s'éclaircit, le soleil brille, faisant monter de la troupe en marche des vapeurs épaisses, et un arc-en-ciel dessine son orbe prismatique dans le bleu de l'éther. Le régiment pourra finir l'étape en marchant dans les flaques d'eau qui détrempent la route.

Sur ces deux pages qui paraissent se compléter, M. Protais a mis une empreinte délicate et distinguée qui lui est bien personnelle.

A signaler : *A gauche, en batterie!* par M. Paul Tavernier. C'est un tourbillon qui se déplace, une foudre qui passe. On dirait du

désordre, et en moins de rien, les canons sont dételés, servis, prêts à tonner et les caissons à distance réglementaire; et tout ce mélange d'hommes, de chevaux, de voitures, obéit avec un admirable ensemble. Bonne sensation de nature et de sincérité.

La *Mort de La Tour-d'Auvergne* est rappelée par M. Leroy; et M. Sergent consacre une toile émotionnante à magnifier la *Charge de l'infanterie de marine à Bazeilles,* le 31 août. On sait que, sous le commandement de Martin des Pallières, sa brigade enlève le village de Bazeilles aux chasseurs bavarois de Von der Thann, après un combat acharné. Il est bon que les soldats de demain apprennent l'histoire devant de tels exemples, et fortifient leur cœur au souvenir de tels prodiges. Beaucoup des combattants de Bazeilles y sont restés, mais leur sang y a enfanté d'autres héros qui, en Chine et au Tonkin, ont accompli, eux aussi, le devoir sacré qui incombe à tous — devoir qui ne s'arrête qu'à la mort.



AGACHE (A) _ *Jeune fille; Etude*

Paris. — Typographie G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 22444


SALON DE 1888
·L.BASCHET·EDIT^R·125 B^D S^T GERMAIN·PARIS·



AQUARELLES

DESSINS & PASTELS

Si le Dante eût vécu de nos jours, assurément qu'il eût ajouté aux cercles de son *Enfer,* les galeries extérieures du palais des Champs-Élysées où sont exposés, comme en un poteau d'expiation, les aquarelles, dessins, gravures, etc., etc., que des artistes bien intentionnés dirigent, chaque année, vers ce lieu de rélégation. Je me demande souvent s'il ne serait pas plus humain de refuser, faute de place, tant de morceaux, les uns intéressants, les autres médiocres, que de les si mal présenter au public. Et procéder ainsi, n'est-ce pas comme si l'on

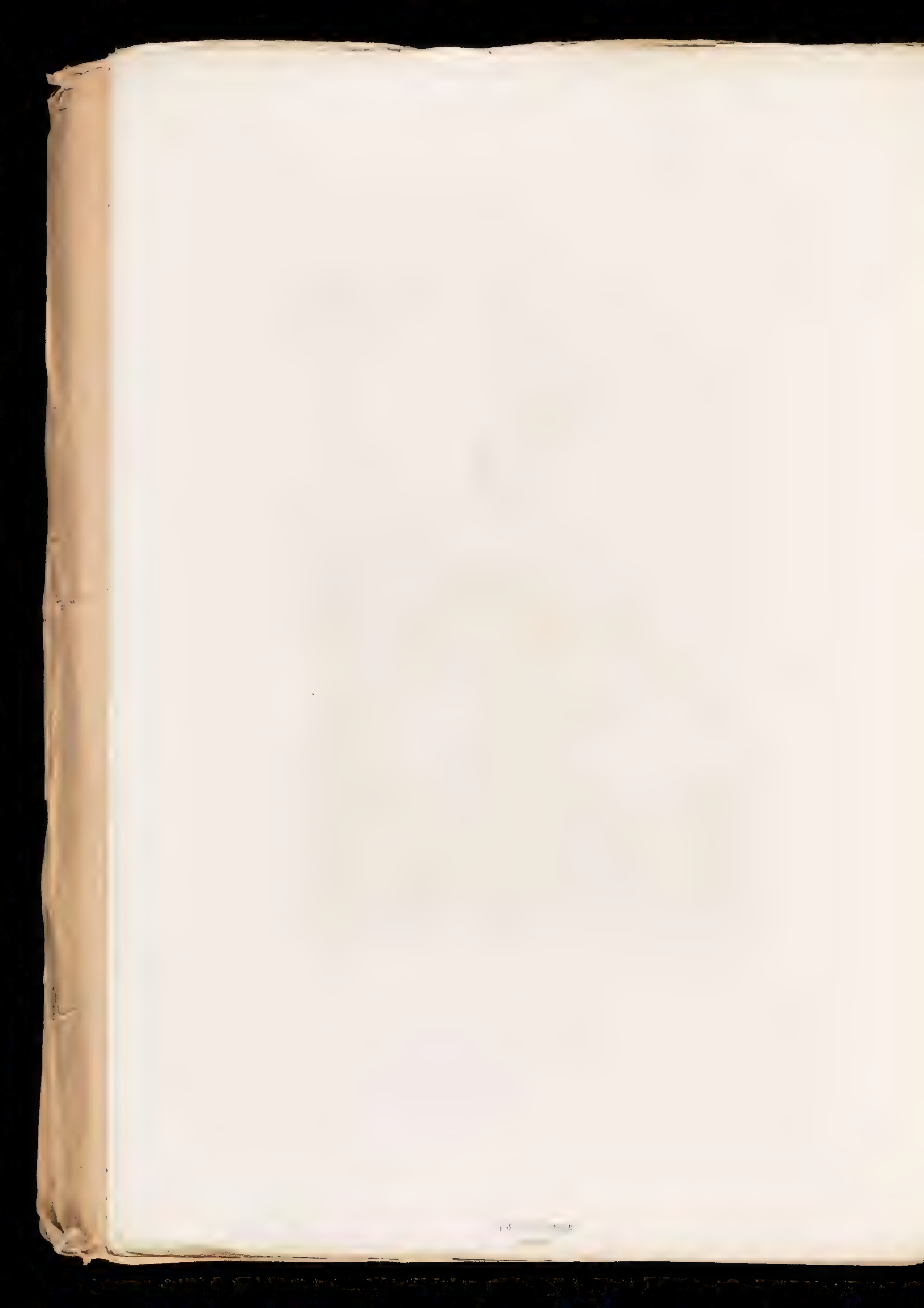
disait à des centaines d'artistes : « Vous savez, la table des maîtres est complète, vous mangerez à la cuisine. » Je n'ignore pas que pour faire un dessin, une aquarelle ou un pastel il n'est point nécessaire de posséder autant d'études, de savoir-faire et d'acquis que pour créer une œuvre peinte ; que le domaine est plus restreint, ici que là ; que l'idéal est moins élevé et l'ambition moins large. Mais ce que je sais aussi, c'est qu'un Raffet, un Daumier, un Gavarni pourrait surgir, et qu'il serait condamné ainsi à l'indifférence et à l'oubli. Pourtant, s'il y a faute, elle ne saurait être imputée à l'administration du Salon, car l'espace très considérable dont elle dispose est insuffisant à contenir les quantités ridicules d'envois que nous sommes appelés à apprécier chaque année. L'art ne gagne rien au nombre ; c'est la qualité qu'il nous faudrait, qualité qu'une sélection impitoyable pourrait seule nous donner. Espoir insensé ! rêve chimérique ! Autant vaudrait demander au jury de renouveler un des travaux d'Hercule !

La gravure à l'eau-forte est en pleine renaissance. Elle compte des artistes qui sont des inventeurs exquis, et des virtuoses qui sont des traducteurs pieux de la pensée des maîtres. Du reste, elle offre à ses adeptes des ressources infinies, dues à un procédé tout à fait particulier, qui permet à ceux-ci d'être, selon leur tempérament, ou délicats, ou vaporeux, ou puissants ; d'exprimer la pureté divine d'un beau corps de femme noyé dans l'atmosphère lumineuse qui l'enveloppe, d'indiquer le charme vaporeux d'un paysage, de traduire avec des noirs et des blancs très vigoureux toute l'âpreté d'une scène tragique. Et puis, l'eau-forte permet l'esprit, le prime-saut, l'improvisation, tandis que le burin, très calme, très sévère, surtout très despotique et ne tolérant pas d'écarts, reste composé et froid.

Voyez ce que M. Chauvel a su tirer des poétiques visions de Corot, et souvenez-vous des pages merveilleuses qu'il a écrites à côté de celles de l'admirable et inimitable artiste ; pages qui expliquent le gros mot de génie dont je me suis servi tout à l'heure. Cette année, M. Chauvel a délaissé Corot et c'est une composition agreste de M. Vicot-Cole, membre de l'Académie royale de Londres, qu'il a



KOPPAY. I. — *Portrait de Henrik Ibsen.* (*Dessin*.)





TENRÉ (H.). — *Une petite famille.*

gravée. M. Kratké a reproduit avec une sorte de tendresse la *Matinée*, de Corot, en même temps que la *Baratteuse* de Millet. MM. Damman, Le Couteux, Gustave Greux et Fornet se sont, eux aussi, inspirés auprès du maître de Barbizon. C'était accepter une tâche difficile, car Millet échappe par plus d'un côté. C'est un artiste de tout premier ordre, ce sera une des gloires — gloire si longtemps méconnue ! — de ce siècle, mais il poursuivait un but que souvent seul il connaissait, et que seul il pouvait atteindre.

Bracquemond déserte ; Koepping, dont le début, l'an dernier, eut l'éclat d'un coup de maître, et son éblouissante estampe d'après les *Syndics des Drapiers* de Rembrandt, le sourire d'une belle aurore, manque aussi. Mais voici le portrait de femme de Gainsborough, si souple et si vivant, qu'a gravé M. Waltner; et des épreuves sans défaut signées Léopold Flameng, Champollion, Courtry. M. Milius a exécuté la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci ; M. Gaujean a gravé très habilement une *Tête de Vierge*, et une *Madeleine* de Quintin Metzis. M. Hédouin continue sa belle illustration de Molière.

La gravure sur bois, que l'eau-forte avait supplantée il y a quelque vingt ans, se réveille. Les éditeurs de beaux livres y reviennent, et les amateurs lui font fête. Elle est du reste apte à rendre tous les effets, et nos graveurs, en somme, savent heureusement utiliser des ressources aussi variées. M. Baude a gravé le portrait d'Alexandre Dumas d'après Bonnat et un portrait de Rembrandt, ce dernier, merveilleux d'exécution. M. Dutheil a reproduit d'après M. Toudouze, sept bois pour les *Chroniques du règne de Charles IX*, de Mérimée, et excellemment. M. Clément Bellenger rend avec largeur tout le côté bien personnel de M. Lhermitte, ce maître incontesté du fusain. M. Lepère est très habile, de même que M. Félix qui s'est heureusement attaqué à Théodore Rousseau. Quant à M. Léveillé, la gravure du buste de Dalou, bronze furieusement fouillé par Rodin, est une véritable page de maîtrise.

Le burin se meurt, le burin est mort! Ou du moins, il est bien malade. La faute n'en est pas aux artistes, mais au courant scien-

tifique qui, en accélérant la marche des choses et en nous poussant vertigineusement vers demain, au lieu de nous laisser jouir un peu d'aujourd'hui, enlève aux esprits l'ambition des longs labeurs. Certaines planches gravées au burin exigent dix années d'un travail non interrompu. Dix années! Le temps de voir deux révolutions et une guerre!

Il est donc de toute justice de porter au tableau d'honneur les hommes de bonne volonté que le temps n'emporte pas dans son remous, et que l'idée seule retient. Tels M. Annedouche, faisant revivre le portrait d'une enfant, d'après Philippe de Champaigne; M. Adrien Didier, qui a traduit d'une pointe bien habile un Paul Véronèse : *la Vierge, l'Enfant Jésus, sainte Catherine, saint Benoît et saint Georges,* pour la chalcographie du Musée du Louvre; M. Achille Jacquet, qui a traité le *Peintre d'enseignes* de M. Meissonier; M. Jules Jacquet, qui nous a rendu la *Belle Portia,* de M. Cabanel; M. Alphonse Lamotte, le *Lion amoureux,* d'après M. Weisz, et le *Cardinal Guibert,* d'après M. Leduc.

Le Laurier en fleurs, de M. Alma-Tadema, a eu pour interprète M. Auguste Blanchard; et *le Christ en Gethsémani,* de Paul Delaroche, a médiocrement inspiré M. Levasseur.

Les aquarelles, pastels, gouaches et dessins tiennent pour les raisons que j'ai énumérées plus haut une très vaste place à l'exposition des beaux-arts. Dans le nombre ressortent brillamment bien des scènes piquantes, bien des compositions hardies, marquées d'une touche volontaire et personnelle, traversées d'un trait audacieux qui est comme l'estampille du talent. Vouloir les énumérer est déjà une grande tâche; tenter de les décrire, essayer de faire valoir ce qui dans chacun d'eux le particularise serait impossible. Je n'ai vraiment que la ressource de citer des noms d'artistes et des titres de sujets, ce qui me gardera de ces injustices que trop souvent les critiques sont amenés à commettre, non par parti pris, mais par impuissance de tout signaler. Qu'on me pardonne donc la brièveté de mes énonciations en faveur de ma bonne volonté.

Au hasard je cite : *Une solution difficile,* de M. Geoffroy, pastelliste humoriste ; *Encore cinq minutes,* aquarelle de M. F. Régamey ; un beau portrait, de M. Koppay ; *la Sortie de l'école des Beaux-Arts,* par M. Borione ; un fusain de M. Allongé ; *la Baigneuse,* de M. Michel Lançon ; *Une Bourriche de pommes,* de M. Jeannin ; *la Nuit*, marine



TENRÉ (H.) *En répétition*

véhémente, de M. A. Harrison ; *The legitimate drama,* scène de Guignol anglais, de M. Couldery ; *Route de Villefranche,* par M. Franck Warrick ; *Mundos (Alhambra),* de M. Zorn, un Suédois grisé de soleil ; *Un coin de l'atelier,* de Mlle Bilinska ; *Une Réprimande,* par M. Shepard ; « *Il dort bien* », par M. Bisschop, un Hollandais. Ceci, c'est la part des étrangers. A présent, voici la France dignement représentée par M. Le Villain : *Étude de ronces ;* M. A. Binet : *Querelle de chats ;* Mlle Dampt : *Roses* et *Pensées ;* M. Thornley : *le Pont de Bercy avant*

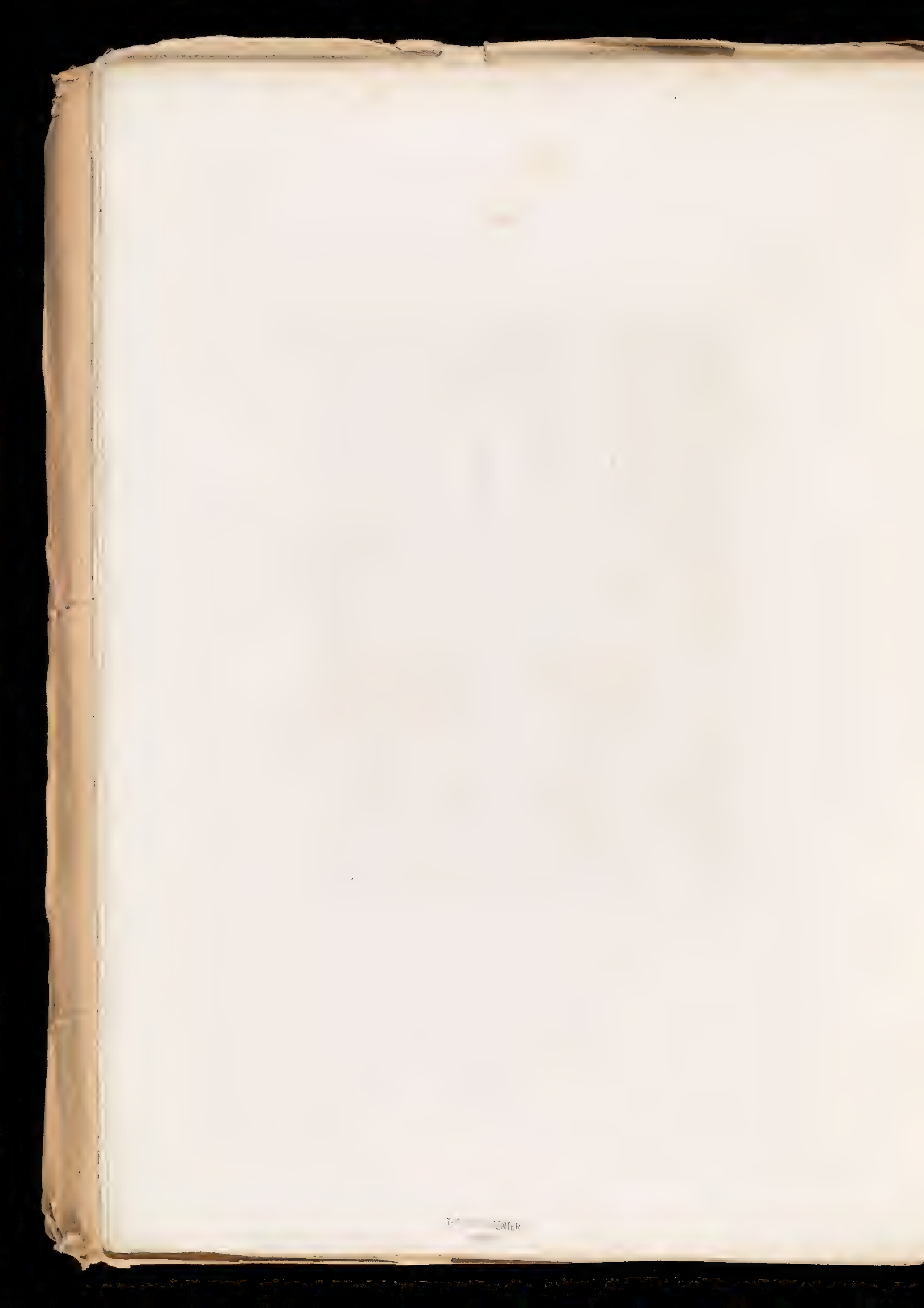
la construction du pont de Tolbiac; M. Homo: *la Bièvre, rue Censier;* M. de Dartein: *Vues de la plage de Ker-Emma* et *Sous bois;* M. Gaudrier: *Vieilles Barques de pêche;* M. Mouren: *Environs de Marseille;* Mlle Gerderès: *Panier de raisins;* Mlle Perrin: *Moules et crevettes;* M. Paul Lecomte: *Une rue, à Fresnaye-sur-Sarthe;* M. Vignal: *Une Rue de Gien;* Mlle Mathilde Sée: *Cinéraires;* M. Rivoire: *Bouquet d'automne;* une *Tête d'homme,* dessin rehaussé de couleurs à l'eau, de M. Desvallières; *Étude* et *Jeune Fille,* par Mme Marie Cazin.

Les pastels font florès tant à l'exposition de la Société des pastellistes, si brillante cette année, qu'au Salon des Champs-Élysées. De remarquables pages y éclatent dans la saveur des tons délicats, et d'un raffinement qui donne à penser. Il y a là, chez les pastellistes, une rénovation qui étonne d'autant plus qu'elle s'est produite subitement, et qu'elle a mis au premier plan, des artistes qu'on ne soupçonnait pas capable d'une telle subtilité. C'est un savoureux plaisir pour le critique de constater tant de fantaisie, tant d'éclat, et surtout tant de sûreté de main chez des êtres que rien ne portait à restituer une des formes les plus séduisantes de l'art du XVIIIe siècle, et qui sont arrivés, du premier coup, à la perfection. C'est bien ce qui prouve que tout est à l'état latent, semble sommeiller et quelquefois être mort, et qu'un rien suffit pour tirer du sommeil ou exhumer de la tombe. Décidément, l'art n'est qu'un recommencement perpétuel. Chaque siècle le prouve; et à des œuvres qui paraissent d'autant plus grandes que leur éclosion s'est arrêtée tout à coup, succèdent, à cent ans de distance, d'autres œuvres non moins charmantes, revivifiant par des procédés nouveaux, des secrets de facture, celles qu'on avait déclarées inimitables, qu'on avait sacrées de ce mot : « apogée de l'art » ; apogée qui n'est en réalité qu'un éveil ou un réveil.

Je ne veux pas m'étendre outre mesure sur ces créations toujours attirantes, mais parfois si fugitives, et dont l'éclat ne dure souvent pas plus que celui des ailes de papillons. Une poignée de noms à citer, une gerbe de fleurs à former parmi les plus séduisantes et les plus



GEOFFROY (J.) — *Une solution difficile, Pastel*





BORIONE (B.) *La sortie de l'École des beaux-arts.*
Aquarelle.

parfumées, et je me croirai quitte envers des artistes, la plupart ingénieux et divers. Voici, au hasard, sans parti pris, ni classement, ni ordre de mérite : *Violettes d'automne,* de Mme Toulmouche ; *Portrait de Mlle M. de C...,* de Mlle Rongier ; *Portraits,* par Mme Delance-Feurgard ; *Portrait de Mlle M. S...,* par Mme Madeleine Fleury ; *Portrait de Mlle B...,* par Mlle Roederstein ; deux très beaux *Portraits* de jeunes filles, par Mlle Breslau.

M. Thévenot, le triomphateur de la dernière exposition des pastellistes, a aussi exposé, mais moins heureusement qu'à la rue de Sèze. De M. René Gilbert : un *portrait.* Puis d'autres encore : M. Léandre, *Portrait de M. Maurice Éliot;* M. Moreau-Nélaton : *Ma mère dans son atelier,* et *Mon ami Raymond chez lui;* M. Rolshoven : *Portrait de Mlle S. K...;* M. Attendu : *le Lapin de garenne;* M. Frémiet : *Héron butor* et *Lièvre;* M. Swill : *Anvers en septembre;* M. Tourny : *Portrait de M. Chevreul;* M. Fantin-Latour : de vaporeuses *Danses;* M. Brispot : *Portrait de M. D...;* M. Gagliardini : *Au Jardin;* M. Déneux : *Crépuscule;* M. Edmond Picard : *le Vieux Garçon;* M. Félix Régamey : *Bonze et Bayadère*, d'un exotisme bien pénétrant. Enfin quelques artistes convaincus sacrifient à la gouache. Tels MM. Méry Alfred et Paul, le père et le fils ; M. Paul Biva et ses *Fleurs d'hiver;* M. Houbron et ses *Bonnes et mauvaises Herbes;* Mlle Doris Hitz, M. Ch. Sprague Pearce, etc., etc.

Je suis arrivé à la fin de mon travail, et j'ai atteint le but que je poursuivais et qui consistait à saluer les maîtres qui n'ont pas déchu, à m'enthousiasmer pour les nouveaux qui apportaient la bonne parole, et dont les œuvres, ou délicates ou sévères, renfermaient de ces germes puissants qui font bien augurer des moissons prochaines. A côté des anciens dont la réputation est faite, et dont l'idéal semble de bronze, tant ils se gardent de le renouveler, toute une génération pousse, grandit, se développe, jetant de-ci et de-là les ramures indomptées de la jeunesse, et laissant apercevoir, à travers les allées des forêts vierges où ils s'égarent, de belles traînées de lumière, radieuses comme l'espérance. C'est ceux-là qui nous intéressent, et dont nous

excusons même les rébellions, dont nous atténuons les écarts, dont nous défendons les audaces, dont nous encourageons les airs conquérants, et qui nous trouveront toujours disposés à défendre des théories peut-être nébuleuses au début, mais qui s'éclaircissent et se dégagent avec le temps qui mène à la sagesse. Souvenons-nous sans cesse, devant des novateurs qui tentent de transformer l'art, qu'il y a soixante années, tout un groupe d'esprits délicats, d'artistes amoureux de vérité fut, lui aussi, traîné sur la claie, attaché au pilori, voué à toutes les colères et désigné à toutes les vengeances; et que, de ce groupe, toute une pléiade a surgi, toute une efflorescence s'est dégagée; et qu'à côté de Michel, de Paul Huet, de Flers, de Cabat, de Français, de Chintreuil, le XIX[e] siècle vit sortir du ferment révolutionnaire que j'ai signalé tout à l'heure : Jules Dupré, Daubigny, Troyon, Corot et Rousseau !





LISTE DES RÉCOMPENSES

SECTION DE PEINTURE

Médaille d'honneur

VOTÉE PAR TOUS LES ARTISTES RÉCOMPENSÉS

M. Detaille (Édouard).

Médailles de première classe.

MM. Delance (Paul-Louis), Forsberg (Nils).

Médailles de deuxième classe.

MM. Perret (Aimé), Watelin (Louis-Victor), Le Poittevin (Louis), Rivey (Arsène), Leroy (Paul-Alexandre-Alfred), Flameng (Marie-Auguste), Callot (Georges), Jeannin (Georges), Le Sénéchal de Kerdréoret (Gustave-Édouard), La Touche (Gaston), Truphême (Auguste-Joseph), Berthon (Nicolas).

Médailles de troisième classe.

MM. Grandjean (Edmond-Georges), Brunet (Jean), Aubert (Joseph-Jean-Félix), Bové (Abel-Dominique), Boudot (Léon), Isenbart (Émile), Laroche (Amand), Richet (Léon). Lamy (P.-Franc), Vollon (Alexis), Smith (Alfred), Knight (Daniel-Ridgway), Decanis (Théophile-Henri), Mlle Guyon (Maximilienne), Gay (Walter), Odier Jacques-Louis), Quignon (Fernand-Just), Jourdeuil (Adrien), Howe (William-Henry), Lecomte (Paul), Dauphin (Eugène), Tournès (Etienne), Schmitt (Paul-Léon Félix), Mel-

chers (J.-Gari), Lavery (John), Vail (Eugène-Laurent), Michel (Marius), Mosler (Henry), Pezant (Aymar), Sallé (François), Kuehl (Gotthardt), Cartier (Karl), Grimelund (Johannès).

Mentions honorables.

MM. Choquet (Jules-Charles), Bourgogne (Pierre), Dambourgez (Édouard), Mlle Roederstein (Ottilie), Brunet-Richon (Richard-Louis-Georges), Koppay (Jozsi), Bjorck (Oscar), Zwiller (Auguste), Maillard (Émile), Saint-Germier (Joseph), Griveau (Georges), Butler (Théodore Earl), Bouchor (Joseph-Félix), Bourgonnier (Claude), Bukovac (Blaise), Bocquet (Louis-Maurice), Mme Wisinger-Florian (Olga), Léandre (Charles-Lucien), Prinet (René Xavier), Boggio (Émile), Durand (Édouard-Victor), Thibaudeau (Julien), Nobillet (Auguste-Michel), Crès (Charles), Errazuris (José-Thomas), Hoese (Jean de la), Bourgain (Gustave), Herkomer (Herman-G.), Zorn (Anders), Metcalf (William-Leroy), Bertin (Alexandre), Loudet (Alfred), Nys (Carl), Marcy (William-L.), Deutsch (Ludwig), Jameson (Midleton), Furcy de Lavault (Albert-Tibulle), Argence (Eugène d'), Levillain (Auguste-Ernest), Deully (Eugène-Auguste-François), Jourdan (Théodore), Vollet (Henri-Émile), Carlos-Lefebvre, Adrien-Tanoux (Henri), Liot (Paul), Lobre (Maurice), Mme Laurent (Lydie-Adèle), Mertens (Charles), Fonvielle (Ulric de), Daudin (Louis-Charles-Valéry), Mlle Forget (Marie), Cabrit (Jean).

Bourses de voyage.

MM. Gilbert (René), Lobre (Maurice), Sinibaldi (Paul-Jean), Éliot (Maurice).

Prix Marie Bashkirtseff.

M. Brunet (Jean).

SECTION DE SCULPTURE

Médaille d'honneur.

VOTÉE PAR LE JURY DE LA SECTION
ET TOUS LES ARTISTES
HORS CONCOURS ET MÉDAILLÉS

M. Turcan (Jean).

Médailles de deuxième classe.

MM. Gardet (Antoine-Joseph), Barbaroux (Pierre-François), Lefèvre (Camille), Enderlin (Louis-Joseph), Levasseur (Henry-Louis), Quinton (Eugène).

Médailles de troisième classe.

MM. Mathet (Louis-Dominique), Baralis (Louis-Auguste), Kinsburger (Sylvain), Ringel d'Illzach, Peyrol (Hippolyte), Pilet (Léon), Jacquot (Charles), Holweck (Louis), Robert (Eugène), Choppin (Paul-François), Pompon (François), Erickson (Christian), Dubois (Henri), *gravure en médailles,* Lechevrel (Alphonse-Eugène), *gravure sur pierres fines,* Mouchon (Louis-Eugène), *gravure en médailles.*

Mentions honorables.

MM. Adams (S.-Herbert), Anthone (Jules), Casini (Ernest), Mlle Claudel (Camille), Clausade (Louis), Cros (Henry), *gravure en médailles,* Devaulx (Alexandre-Henry), Duverger (Maurice-Alexandre), Fulconis (L.-P.-Victor), Grandin (Léon), Hayn (Ernest de), Hermant (René), Mlle Itasse (Jeanne), Kafka (Wiatcheslaw-Antonovitch), Lafont (Émile), Lagar-

RIGUE (Carlos), LANCELOT (Camille-Paulin), *gravure en médailles*, MULOT (Albert-Félix), ONSLOW-FORD (Édouard), PICKERY (Gustave), RÉCIPON (Georges), RIVET (Adolphe), RUCKSTUHL (Frédéric), VALENTIN (Jean-Marie).

Bourses de voyage.

MM. LARROUX (Antonin), MARIOTON (Eugène), CAZIN (Michel), DUBOIS (Henri), *gravure en médailles.*

SECTION D'ARCHITECTURE

Médaille d'honneur

VOTÉE PAR LE JURY DE LA SECTION

M. DEGLANE (Henri-Adolphe-Auguste).

Médaille de première classe.

M. GIRAULT (Charles-Louis).

Médailles de deuxième classe.

MM. HARDION (Jean), RUPRICH-ROBERT (Gabriel-Eugène-Marie), BRÉASSON (Jean), REDON (Gaston-Fernand), ROUSSI (Charles-Georges).

Médailles de troisième classe.

MM. JAY (Émile), LAFARGUE (Arsène-Pierre), LAFFOLLYE (Paul), RIGAULT (Eugène), LEWICIK (Édouard-Michel), SALLERON (René).

Mentions honorables.

MM. ALLORGE (Paul), BRUNNARIUS (Ernest), CARLE (Léon), CHAIZE (Maurice), en collaboration avec MM. Paul et Albert LESEINE, DESCAVES (Henri), DESPRADELLES (Désiré-Constant), GALINIER (Joseph), GEISSE (Henry), GUESNIER (Fernand-Michel), GONVERS (Jean-Charles), GUIFARD (Dominique-Henri), HÉNEUX (Paul-Edmond-Julien), HUGUET (Eugène), LACHOUQUE (Marie-Georges-Henri), LANDRY (Théophile-Pierre-Charles), LAQUERRIÈRE (Anatole), LE BLOND (Julien-Eugène), MOUSSIS (Jean), PEINTE (Emmanuel), PLANCKAERT (Charles), SAINT-PÈRE (Charles-Félix), en collaboration avec SAINT-PÈRE (Eugène-Gustave), SANDIER (Alexandre), SCHMIT (Henri), WEISSENBURGER (Lucien).

Bourses de voyage.

LAFFOLLYE (Paul), DEBRIE (Georges).

SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

Médaille d'honneur

VOTÉE PAR LES ARTISTES EXPOSANTS
LE JURY DE LA SECTION
ET LES ARTISTES RÉCOMPENSÉS
DE LA SECTION

M. HÉDOUIN (Edmond).

Médailles de deuxième classe.

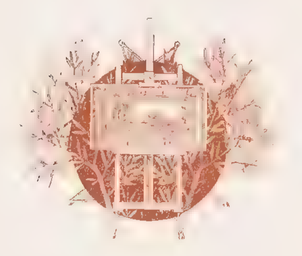
MM. BOISSON (Léon), *burin;* LÉVEILLÉ (Auguste), *bois.*

Médailles de troisième classe.

MM. DEBLOIS (Charles-Théodore), *burin;* FORNET (Eugène), *eau-forte;* Mme LOUVEAU-ROUVEYRE (Marie), *eau-forte;* DE LOS RIOS (Ricardo), *eau-forte;* LETERRIER (Paul-Émile), *eau-forte;* FAIVRE (Claude), *eau-forte;* DUTHEIL (Hippolyte-Constant), *bois;* DELANGLE (Théodore), *bois;* GUILLAUME (Jean-Baptiste-Amédée), *bois;* THORNLEY (Georges-William), *lithographie;* FAUCHON (Hippolyte), *lithographie.*

Mentions honorables.

MM. Robinson (Gérald), *burin;* Dubouchet (Gustave), *burin;* Michalek (Louis), *burin;* Christophe (Émile), *burin;* Mlle Danse (Marie), *burin;* Jacque (Frédéric), *eau-forte;* Boilot (Alfred), *eau-forte;* Alasonière (Fabien-Henri), *eau-forte;* Mlle Teyssonnières (Mathilde), *eau-forte;* Sévrette (Jules), *eau-forte;* Brunaud (Lucien), *eau-forte;* Piquet (Rodolphe), *eau-forte;* De Bellée (Léon), *eau-forte;* Manchon (Gaston Albert, *eau-forte;* Cazin (Michel), *eau-forte;* Mme Van den Broek d'Obrenan (Victorine), *eau-forte;* Devos (Georges-Louis), *bois;* Perezler (Manuel-Pantaléon), *bois;* Kohl (Armand-Émile-Jean-Baptiste, *bois;* Mme Trinquier (Lucie), *bois;* Vintraut (Godefroy-Frédéric), *bois;* Mignot (Albert-Édouard), *bois;* Ruffe (Léon), *bois;* Douillard (Narcisse-Eugène), *bois;* Roch (Paul-Émile), *bois;* Félix (Alexandre-Florentin), *bois;* Boizard (Alphonse-Étienne), *bois;* Mlle Schiff (Marie), *bois;* Wolf (Henry), *bois;* Charpentié (Albert-François), *bois;* Grenier (Ernest), *lithographie;* Deroy (Auguste-Victor), *lithographie;* Aressy (Pétrus), *lithographie.*



ACQUISITIONS DE L'ÉTAT

PEINTURE

MM. Agache (A.-P.). . . . . *Énigme.*
Barillot (L.). . . . . *Le port, à Ouistreham.*
Benjamin-Constant (J.-J. . . . . . *L'Académie de Paris, les Lettres, les Sciences.*
Bertin (A.) . . . . *Philémon et Baucis.*
Binet (V.-J.). . . . . *Soir d'hiver; Vauharlin (Seine-et-Marne).*
Bloch (A). . . . . *Mort du général Beaupuy.*
Bouché (L.-A.) . . . . . *Le bout du village, le matin.*
Boudin (E.). . . . . *Une corvette russe dans le bassin de l'Eure; le Havre.*
Bourgonnier (C.) . . . . . *Une fonte dans les ateliers de M. Thiébaut.*
Brouillet (A.). . . . . *L'Amour aux champs.*
Buland (E.). . . . . *Tireurs d'arbalète.*
Burgat (E.). . . . . *Le kirsch du grand-père; Haute-Savoie.*
Cabrit (J.). . . . . *Le bois de Captieux; Bazadais.*
Cartier (K.). . . . . *Un coin de Boulogne-sur-Mer.*
Casile (A.). . . . . *La Durance à Orgon.*
Cazin (J.-C.). . . . . *La Journée faite.*
Colin (G.). . . . . *Novillada; en Biscaye.*
Colin (P.). . . . . *Le Fossé de la ferme Loysel.*
Mlle Colin-Libour (U.). . . . . *Charité; intérieur d'une crèche.*
MM. Collin (R.). . . . . *Fin d'Été;* panneau décoratif.
Couturier (L.). . . . . *Le 1er zouaves à l'assaut de Malakoff (8 septembre 1855).*
Couturier (P.-E.). . . . . *Un Brin de conversation.*
Crès (C.). . . . . *La Distribution des prix des exercices physiques; Prytanée militaire (1887).*
Dameron (E.) . . . . *Le petit bras de la Seine à Villennes; matinée d'automne.*
Dantan (E.). . . . . *La Consultation.*
Dauphin (E.). . . . . *Escadre de la Méditerranée, en rade de Toulon; effet du matin.*
Dawant (A.-P.). . . . . *Une Maitrise d'enfants; souvenir d'Italie.*
Desbrosses (J.). . . . . *Le Pas-de-la-Cère (Cantal).*
Deschamps (L.). . . . . *Consolatrice des affligés.*
Destrem (C.). . . . . *Rébecca.*

MM. Detaille (E.) . . . . *Le Rêve.*
Dufour (C.) . . . . *Avignon; en décembre.*
Dupuis (P.) . . . . *Démasquée.*
Durangel (L.-V.) . . . . *Pour mon pays!...*
Ehrmann (F.) . . . . *Les Lettres, les Arts et les Sciences de l'antiquité.*
Faivre (M.) . . . . *Deux Mères.*
Flameng (F.) . . . . *Suite de la décoration de l'escalier de la Sorbonne.*
Mme Fleury (F.) . . . . *L'Abri de varech.*
Mlle Forget (M.) . . . . *Apparition du Christ à la Madeleine.*
MM. Garaud (G.-C.) . . . . *Bords de la Viosne.*
Gay (W.) . . . . *Le Bénédicité.*
Gilbert (R.) . . . . *L'Atelier de teinture, à la manufacture des Gobelins.*
Grivolas (A.) . . . . *Coin de parc, à Montsouris.*
Guétal (L.) . . . . *La vallée de la Pilatte, à la Bérarde-en-Oison (Isère).*
Guillon (A. I.) . . . . *Menton; clair de lune.*
Harpignies (H.) . . . . *Un torrent dans le Var.*
Henner (J.-J.) . . . . *Saint Sébastien.*
Isenbart (E.) . . . . *Champ de bruyères; montagnes du Doubs.*
Lamy (P.-Franc) . . . . *Pâquerette.*
Lavieille (E.) . . . . *La Nuit, à Courpalay (Seine-et-Marne).*
Le Blant (J.) . . . . *Le 9e de ligne, à la Moskowa.*
Le Roux (H.) . . . . *Frère et Sœur, portraits.*
Le Sénéchal de Kerdréoret (G.). *Coup de vent du 30 octobre 1887; entrée du Tréport.*
Leyendecker (P.-J.) . . . . *La Vallée de Steinbach; Basse-Autriche.*
Lobre (M.) . . . . *Chambre blanche.*
Maignan (A.) . . . . *Les Voix du tocsin.*
Moreau de Tours (G.) . . . . . *Le Drapeau; assaut de Malakoff (8 septembre 1855).*
Nozal (A.) . . . . *Prairies au bord de l'Eure, à Louviers.*
Olive (J.-B.) . . . . *Entrée d'un paquebot à la Joliette; Marseille.*
Perrandeau (C.) . . . . *Un Banc d'attente, à la Clinique.*
Poilleux-Saint-Ange (L.) . . . . *Le cardinal Georges d'Amboise, ministre de Louis XII, archevêque de Rouen (1460-1510).*
Pointelin (A.-E.) . . . . *La Forêt mouillée.*
Quinsac (P.) . . . . *La Tentation.*
Rapin (A.) . . . . *Le Soir, à Druillat (Ain).*
Renan (A.) . . . . *Les Bords du Jourdain, près de la mer Morte.*
Mlle Robiquet (M.-A.) . . . . *Soir de bataille.*
MM. Roll (A.-P.) . . . . *Manda Lamétrie, fermière.*
Saint-Germier (J.) . . . . *La Navaja.*
Surand (G.) . . . . *Les Voiles jaunes; Venise.*
Tournès (E.) . . . . *Femme faisant chauffer un fer à friser*
Mme Viteau (M.-A.) . . . . *Pivoines en arbre.*
Weisz (A.) . . . . *Fiancée;* costume slave.
MM. Zakarian (Z.) . . . . *Verre d'eau et figues.*
Zorn (A.) . . . . *Un pêcheur.*

SCULPTURE

MM. Aizelin (E.) . . . . *Agar et Ismaël,* groupe plâtre.
Allouard (H.-E.) . . . . *Lutinerie,* groupe marbre.
Aubé (J.-P.) . . . . *Le docteur Charles Robin,* buste marbre.
— . . . . *François Boucher, peintre (1703-1770),* groupe plâtre.
Barbaroux (P.-F.) . . . . *La Nuit,* statue plâtre.
Carlès (A.-J.) . . . . *Retour de chasse,* statue bronze.
Chapu (H.-M.-A.) . . . . *M. Carnot, président de la République,* buste marbre.
Coulon (J.) . . . . *Hébé Cœlestis,* statue marbre.
Cros (H.) . . . . *La Verrerie antique,* bas-relief verre.
Delaplanche (E.) . . . . *La Danse,* statue marbre.
Desvergnes (C.-J.) . . . . *Carnot,* buste décoratif plâtre.
Dumilatre (A.-J.) . . . . *Jeune Vendangeur,* statue bronze.
Enderlin (L.-J.) . . . . *Le Joueur de billes,* figure marbre.
Escoula (J.) . . . . *Jeunes Baigneuses,* groupe marbre.
Fagel (L.) . . . . *Chevreul,* buste bronze.
Garnier (G.-A.) . . . . *Beffara,* buste marbre.
MM. Godebski (C.) . . . . *La Force brutale étouffant le Génie,* groupe marbre.
Guilloux (A.-E.) . . . . *Orphée expirant,* statue marbre.
Houssin (E.-C.) . . . . *Phaéton,* statue plâtre.
Icard (H.) . . . . *David devant Saül,* figure marbre.
— . . . . *Le duc de Luynes,* buste marbre.
Jacquemin (E.) . . . . *Claude Lorrain,* buste bronze.
Jacquot (C.) . . . . *Nymphe et Satyre,* groupe décoratif plâtre.
Labatut (J.) . . . . *Roland,* groupe marbre.
Laoust (A.-L.) . . . . *Lully,* statue marbre.
Larroux (A.) . . . . *Les Vendanges,* statue plâtre.
Le Duc (A.-J.) . . . . *Laitière normande,* statue bronze.
Levasseur (H.-L.) . . . . *Après le combat,* groupe plâtre.
Longepied (L.-E.) . . . . *Madame Branchu,* buste marbre.
Marioton (E.) . . . . *Chactas,* figure marbre.
Martin (L.) . . . . « *L'Age d'or* », groupe marbre.
Mathet (L.-D.) . . . . *Hésitation,* statue marbre.
Michel (G.-F.) . . . . *La Fortune enlevant son bandeau,* statue plâtre.
Montagny (E.) . . . . *Le vénérable abbé de la Salle,* groupe marbre.
Peinte (H.) . . . . *Orphée endormant Cerbère,* groupe bronze.
Pilet (L.) . . . . *Un coup de vent,* statue marbre.
Puech (D.) . . . . *La Muse d'André Chénier,* statue plâtre.
Ringel d'Illzach . . . . *La Saga,* statue plâtre.
Rodin (A.) . . . . *Portrait de Mme M. V...,* buste marbre.
Roubaud (L.-A.) . . . . *La Vocation,* statue bronze.
Steiner (C.-L.) . . . . *Le Père nourricier,* groupe plâtre.
Turcan (J.) . . . . *L'Aveugle et le Paralytique,* groupe marbre.
Mlle Weyl (J.) . . . . *Quinze ans,* buste marbre.

GRAVURE

MM. Gauvin (A.). . . . . *Carnot*, médaillon bronze.
Giroux (C.). . . . . *Tête de jeune homme, d'après Rembrandt*, gravure eau-forte.
Lemaire (G.-H.). . . . . *Flore et Zéphir*, camée.
Levillain (F.). . . . . *Tourneur*, bronze. Marque de la manufacture de Sèvres, gravure en médailles.
Milius (A.-F.). . . . . *Sainte Anne, d'après Léonard de Vinci*, gravure eau-forte.
Salmon (E.-F.). . . . . *Rezonville, d'après Aimé Morot*, gravure eau-forte.
Vernier (E.-S.). . . . . *Médaille commémorative de l'inauguration du monument de Gambetta* (face et revers), gravure en médailles.
Vion (H.). . . . . *Tête de Rembrandt, d'après Rembrandt*, gravure burin.

PASTELS, AQUARELLES

Mme Fauré (M.). . . . . *Un rosier de Bengale*, aquarelle.
MM. Merwart (P.). . . . . *Portrait de Mme de W.*, pastel.
Toudouze (E.). . . . . *Une fête sous Henri IV*, aquarelle.
Tourny (L.-A.). . . . . *Portrait de M. Chevreul*, pastel.

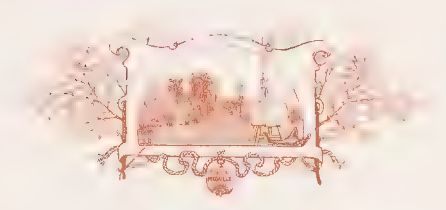


TABLE DES MATIÈRES

Frontispices, En-têtes et culs-de-lampe, par Giraldon.
Eaux-fortes, par Champollion, Gaujean, Toussaint.
Gravures sur bois, par Rousseau.

TABLE DES GRAVURES

PEINTURE

SCULPTURE

AQUARELLES, DESSINS ET PASTELS



IMPRIMÉ

PAR

GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS